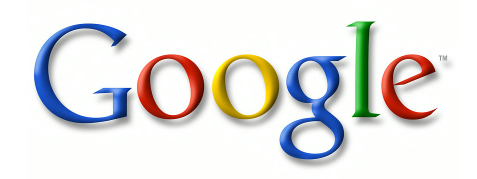




George Bancroft.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE RULHIÈRE.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE RULHIÈRE.

DE L'IMPRIMERIE DE L. T. CELLOT.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE RULHIÈRE,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

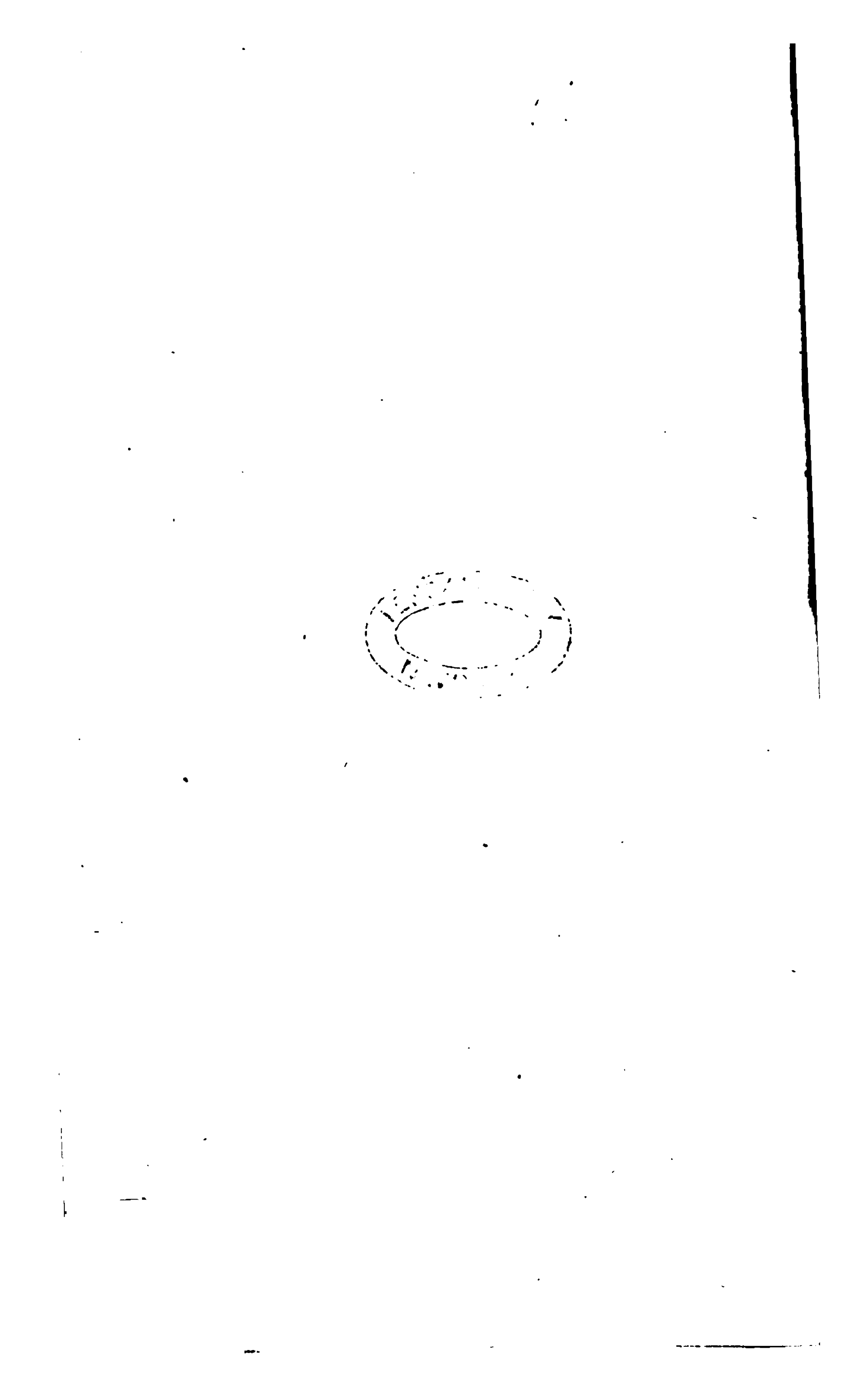
TOME SECOND.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE FILS, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-CŒUR, N° 8.

1819.



DISCOURS,

ANECDOTES ET POÉSIES.

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. DE RULHIÈRE,

Nommé à l'Académie française, à la place de M. l'abbé DE BOISMONT, prononcé le lundi 4 juin 1787.

MESSIEURS,

Chacun de vous, avant son adoption dans ce corps illustre, avait acquis, par d'éclatants succès, une gloire personnelle, la plus belle récompense de tous les travaux des hommes. Les applaudissements publics sollicitaient pour vous les suffrages de l'Académie ; et vous vîntes occuper cette même place que vos bontés m'accordent aujourd'hui, appelés par la voix de la renommée, et le front déjà ceint des couronnes littéraires.

Retracer ainsi quelques images de votre gloire, messieurs, ce n'est pas acquitter ma reconnaissance par un tribut d'éloges ; c'est avouer, sans fausse modestie, l'exception que vous daignez faire en ma faveur.

Et comment pourrais-je me dissimuler qu'ici tout est consacré à la publicité des talents, à l'authenticité des succès ? A-t-on vu, en aucun

lieu du monde, une plus nombreuse succession d'hommes célèbres se renouveler d'un siècle à l'autre ? Vos assemblées, devenues l'objet d'un empressement général, reçoivent de cette émulation, de ce concours, une heureuse ressemblance avec les plus belles fêtes de l'antiquité. A l'instant même, pendant que vous avez pris place dans cette noble confusion de rangs, de talents et de dignités, ce nombreux auditoire, que le charme des plaisirs de l'esprit intéresse à toutes vos occupations, ne s'est-il pas attaché à reconnaître, à nommer, à désigner chacun de vous par tous les titres de votre renommée ?

On a cherché, des yeux, ces deux poëtes enchanteurs qui ont ramené parmi nous le goût de la campagne (1), dont les vers harmonieux, élégants et purs, ont vaincu nos mépris pour les détails rustiques, et par qui les vergers, les hameaux, les humbles solitudes ne sont plus étrangers au luxe même et à notre dédaigneuse urbanité : l'un d'eux, disait-on, revient tout récemment des rivages de la Grèce ; et, après tant de siècles écoulés, Athènes s'est enorgueillie d'avoir attiré une seconde fois la curiosité de Virgile.

L'autre est le premier en France qui, dans ses riants tableaux de la vie champêtre, ait

(1) Delille, Saint-Lambert.

abandonné les peintures surannées de la vie pastorale, et qui ait offert ce nouveau genre de poésie aux méditations du sage et à la sensibilité de l'homme du monde.

Tous les regards se partageaient entre ces auteurs applaudis dans une carrière plus tumultueuse, et dont les noms ont retenti souvent sur la scène, au milieu des acclamations et de l'ivresse générale (1).

Etait-ce donc le même auteur que l'on désignait, en même temps, pour avoir fait répandre de nouvelles larmes sur les malheurs de *Didon ;* soutenu la gloire de deux théâtres lyriques ; prêté l'intérêt des plus ingénieuses narrations aux préceptes de la morale, anx conseils même de la politique ; répandu sur les discussions littéraires la plus élégante érudition, et développé enfin ce qui caractérise le goût universel et de tous les temps, en nous retraçant l'histoire du goût particulier des nations et des siècles.

Cet autre, passant à son gré de l'école de Sophocle dans celle de Quintilien, se plaît à nous rappeler, dans les leçons de la plus belle littérature, le souvenir des modèles antiques ; et lui-même, dans plus d'un genre, nous a donné plus d'un modèle.

(1) Marmontel et Laharpe.

Un sentiment d'admiration, et même de reconnaissance, a saisi tous les cœurs à l'aspect du savant défenseur de l'humanité souffrante dans les asiles de la pauvreté (1). Jamais la philosophie et l'éloquence réunies ont-elles obtenu un plus beau triomphe ? Sur les ruines de ces asiles qui trompaient, à-la-fois, et la bienfaisance, et la misère, vont s'élever les monuments d'une véritable bienfaisance, qui suffiraient seuls, dans les âges suivants, pour faire bénir, dirai-je, les sages qui les proposent, le ministre qui les protége, le souverain qui les adopte, ou la nation qui, toute entière, s'empresse d'y concourir : éloquence d'autant plus persuasive, qu'en laissant apercevoir une sensibilité profonde, elle se défend de ses propres émotions ; abandonne tous les artifices oratoires ; ennoblit les plus révoltantes images et les mots les plus repoussants, par l'indispensable nécessité de les employer ; émeut toujours, mais semble se maintenir impassible, pour conserver la force d'examiner, de peindre, de discuter, et fait ainsi parler à la sagesse et aux sciences le langage le plus digne d'elles.

Mais par quelle imprudence me suis-je rendu l'organe de cette assemblée ? Est-ce à moi d'exprimer le sentiment qu'elle éprouve en voyant

(1) M. de Malesherbes.

réunis tant d'hommes distingués dans tous les genres de littérature, d'érudition, de science; et celui qui, si jeune encore, est déjà, dans l'art de la guerre, au rang des auteurs classiques(1); et ces hommes illustres, revêtus des plus éclatants honneurs de l'église, de la cour, de la magistrature et des armées(2), venant ici s'associer, avec égalité, à l'homme de lettres, et dignes de cette égalité par leurs talents et par leurs génies?

Faut-il regarder comme un simple jeu du hasard, ou comme le dessein et le choix d'une politique éclairée, que deux seuls académiciens étant aujourd'hui retenus, par l'intérêt de l'état, dans les cours étrangères, l'un réside dans la capitale du monde chrétien (3), l'autre dans la capitale du monde mahométan (4)? Celui-ci s'efforce de rappeler dans la Grèce, redevenue barbare, le souvenir de tous les arts de Périclès; l'autre, sous la pourpre romaine, conserve tout ce qui a distingué les courtisans d'Auguste, d'Antonin et de Léon X. Ainsi, Constantinople et Rome, qui autrefois nous ont tout enseigné, reçoivent, du sein de cette académie, des modèles dignes de leurs plus beaux âges.

(1) Guibert.

(2) Loménie de Brienne, Roquelaure, Bissy, Montesquiou.

(3) Bernis.

(4) Choiseul-Gouffier.

Cette gloire des lettres françaises est le véritable but de votre institution. Je sais, messieurs, et je l'aurais appris chez plus d'un peuple, quelle est l'utilité des travaux qui vous occupent en commun, de ces travaux assidus qui ont donné à notre langue une supériorité reconnue de l'Europe entière, et qui l'ont rendue l'interprète général des nations. Mais d'autres desseins encore ont animé votre fondateur, et il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur l'époque singulière où il créa l'académie.

Les plus dangereuses factions agitaient alors le royaume; il avait abattu, mais avec une prudente modération, celle que long-temps on avait crainte. Un édit mémorable, et dont enfin nous pouvons dire qu'on oublia trop tôt la profonde sagesse, *l'édit de grâce*, accordé aux calvinistes vaincus et presque désarmés, achevait d'éteindre nos guerres de religion : et Richelieu, si souvent inexorable, avait terminé ces longues et sanglantes dissensions par la victoire et par la clémence. Mais l'ambition des grands; et sur-tout cette jalousie de faveur, la plus terrible passion des cours, excitaient autour de lui de fréquents orages; tout le forçait d'affermir, et par-là même d'accroître sans cesse sa propre autorité, qu'il avait su confondre avec l'autorité royale. Un code de nou-

velles lois destinées, par leur effrayante sévérité, à prévenir ou à dissiper tous les complots, venait d'être promulgué; et parmi ces lois, il y en avait une qui proscrivait rigoureusement toutes les assemblées. Cependant il apprit que le charme d'une société studieuse, le mutuel intérêt de s'instruire, l'ardeur de se perfectionner réciproquement par de généreuses critiques, rassemblaient encore fréquemment, et en secret, des hommes dont les talents étaient avoués, dont les ouvrages jouissaient de l'estime publique. Quelques-uns étaient liés avec les grands dont il redoutait les desseins; d'autres suivaient cette religion vaincue, dont il laissait subsister les temples, et dont il ruinait les asiles fortifiés. Il vit, sans crainte et sans ombrage, cette innocente infraction de ses lois : il voulut seulement que leurs études ne fussent plus solitaires; que leurs conférences ne fussent plus mystérieuses; que la protection dont les grands devaient les honorer fût un honneur public pour les grands eux-mêmes; et qu'enfin la société des hommes de lettres, entre eux, devînt, après la célébrité de leurs ouvrages, leur plus célèbre récompense.

Qu'il est beau de pouvoir observer, dans le temple du génie, combien la grandeur d'âme l'emporte sur le génie même! Ce ministre dont

le souvenir laisse dans nos esprits tant de terreur, mêlée à tant d'admiration, doit la prospérité de son gouvernement et la perpétuité de sa gloire à deux actions également sages et magnanimes. *L'édit de grâce* facilita toutes ses entreprises, et les progrès des lettres ont éternisé sa mémoire.

Développer toute l'étendue d'un bienfait est un premier mouvement de la reconnaissance. Vos succès, votre renommée personnelle, messieurs, et cette gloire qui fut toujours attachée au nom même de l'académie, semblaient défendre à un homme de lettres, sans renommée, d'oser aspirer jusqu'à vous. Dévoué, depuis vingt ans, à des travaux, non pas mystérieux et cachés, mais qui ne pourront être jugés publiquement que quand je ne serai plus; renonçant à toute ambition d'une célébrité présente, je m'efforçais d'éteindre dans mon cœur tout espoir de ces récompenses éclatantes, qui ne s'obtiennent que par la publicité des talents. Je contemplais ces fameux modèles qui, au temps même de la plus heureuse liberté, n'ont écrit l'histoire que dans le silence, dans la retraite, dans l'exil: non que j'osasse me comparer à de tels hommes; mais le spectacle des grands sacrifices n'élève pas moins les âmes, que la vue des grands succès. Vivre loin

de vous, messieurs, est, pour un homme de lettres, un véritable exil; et la seule consolation qui puisse lui rester, est cette faible et douteuse espérance de quelque nom dans l'avenir.

C'est par-là, il est vrai, que, toujours indépendant et libre dans mes opinions, j'ai pu jouir tout ensemble, et du bonheur que donne un travail assidu, et de ce calme devenu si rare dans les travaux littéraires. C'est par-là que dans mes écrits, et la louange et le blâme se sont toujours affranchis de tous les intérêts que le temps fait évanouir; et si j'ai dû fuir la publicité, les ténèbres n'ont pas été mon asile: d'illustres suffrages (et sans doute, messieurs, vous y avez eu égard dans votre choix) ont été le prix de mes veilles; vous n'avez pas dédaigné d'en être confidents. Peut-être avez-vous reconnu, dans cette longue réserve, un mérite particulier à ce genre de littérature que j'ai embrassé. Lié, dès mon enfance, avec l'un de vous, messieurs, qui joint les plus sérieuses études de l'érudition aux talents de presque tous les arts agréables (1), et dont la constante amitié justifierait, s'il en était besoin, toute la durée de ma vie, il m'a laissé entrevoir que vos suffrages, incertains encore, pouvaient se rassembler sur

(1) Chabanon.

moi. Le premier rayon d'espérance a ranimé des vœux mal éteints; et vous avez accordé le plus noble des encouragements à celui qui long-temps s'était senti capable du plus pénible des sacrifices.

Les talents dont vous regrettez la perte étaient, d'avance, remplacés dans cette compagnie; et mon ambition avait encore cette nouvelle excuse : la mort de M. l'abbé de Boismont vous enlevait un orateur justement célèbre; mais vous possédiez parmi vous son émule en éloquence, le rival de ses succès, que cette rivalité même lui a fait chérir et véritablement adopter (1) : sentiment rare, et qu'on croirait presque étranger au cœur humain; dernière action de sa vie, mais qui l'honore toute entière.

J'ai cru, messieurs, trouver dans l'éloge que je dois à sa mémoire, le sujet d'une des plus importantes discussions littéraires qui puisse être mise sous vos yeux : elle tient à tout ce que j'ai à dire de cet orateur; et elle aura pour objet de comparer ses ouvrages avec les circonstances publiques qui ont contribué à former son goût et ses talents.

Destiné à une fortune agréable, qu'il devait acquérir et mériter, il n'avait pas eu le malheur d'être riche en naissant: j'avouerai, sans

(1) L'abbé Maury.

détour, que cet écueil aurait eu pour lui tous ses dangers. Né près de Rouen, d'une famille noble et ancienne, cette ville féconde en grands hommes, qui a donné Corneille au théâtre, et Fontenelle aux trois académies, s'affligeait de le voir perdre, dans une vaine dissipation, les plus florissantes années de sa jeunesse. Une modeste prébende y suffisait à son ambition, et alors l'accueil général lui tenait lieu de fortune. Il était loin d'appliquer son génie à ces profondes études de l'antiquité sacrée et profane, qui ont formé pour l'Église les Chrysostôme et les Bossuet. Tous les agréments qui plaisent dans la société, un seul essai qui fit admirer en lui ce don de l'éloquence que lui-même n'y soupçonnait pas encore; de jolis vers, talent qu'il tenait de la nature, et qu'il se garda bien de négliger dans aucun temps de sa vie ; des lettres ingénieuses, dans lesquelles il exerçait sans cesse son coup-d'œil à l'observation des mœurs ; voilà, pendant ses plus belles années, ses uniques occupations.

On pourra s'étonner que ce talent des vers agréables et celui des observations malignes sur les ridicules du jour, tous deux si accueillis parmi nous, tous deux également avides de succès et d'applaudissements, soient demeurés peu connus dans un homme célèbre, dont ils

ont toujours amusé les loisirs. Mais aucune célébrité ne lui était nécessaire ; les seuls ouvrages qu'il ait rendus publics ne l'ont été que par le vœu de l'académie, quand il en fut devenu l'orateur. La reconnaissance et le goût, occupés à recueillir toutes ses œuvres, et qui en préparent une édition complète, le feront bientôt connaître sous ces nouveaux aspects. Ce n'est point à de tels éditeurs qu'il faut rappeler cet ancien tableau, ou plutôt, cet ancien emblème dans lequel on voyait Minerve, faisant battre de verges le satyre Marsias, pour avoir ramassé une flûte que la déesse avait jetée.

Le jeune orateur vivait ainsi dans l'oubli de ses plus beaux talents, dans l'insouciance de toute gloire ; il vivait heureux cependant : et que faut-il pour le bonheur ? L'accord de nos facultés avec nos besoins, et de nos opinions avec nos mœurs. Si on médite cette pensée, on doit en inférer que le plus sûr parti serait d'unir à la modération dans les besoins la sévérité dans les principes ; mais on doit en inférer aussi qu'il n'est pas impossible de trouver un bonheur passager dans une grande indulgence pour soi-même.

Enfin, la sagesse de quelques amis le détermina à quitter la province, lui promettant à

Paris tous les succès qu'un âge plus mûr, et sur-tout leurs conseils, étaient parvenus à lui faire ambitionner.

Ce fut l'année même où commençait une révolution générale dans les lettres et dans les mœurs; et jamais, par le concours des circonstances, la littérature et la société n'ont eu dans cette capitale une époque plus singulière. L'esprit du siècle de Louis XIV allait céder à un nouvel esprit ; ses dernières nuances n'étaient pas entièrement effacées; elles se mêlaient alors et se confondaient avec d'autres nuances qui, devenant chaque jour plus sensibles, n'ont pas tardé à les faire disparaître.

Il faut tracer d'abord une esquisse de cette révolution, et ensuite il me sera plus aisé de faire sentir comment un habile orateur, maître du ton qu'il voulait prendre, et dont le talent souple et flexible s'est toujours plu à céder et à obéir aux différentes impressions de son siècle, nous offre dans ses ouvrages ce contraste d'esprits divers et de goûts opposés qu'il a vu régner pendant sa vie. Vous approuverez, sans doute, messieurs, que je présente cette esquisse dans sa juste étendue. Les événements qui ont le plus d'éclat dans l'histoire ont eu souvent moins d'influence que ce changement général dont je vais retracer

le souvenir. On a vu quelques-uns de vous y prendre part ; et en lisant en votre présence, et devant une pareille assemblée, l'histoire de cette révolution dans les lettres françaises, j'oserai, pour un moment, me comparer à Hérodote, lisant dans les jeux olympiques les événements célèbres de la Grèce.

La première époque dont je parle, et qu'il faut indiquer avec précision, est l'année 1749.

Fontenelle, près de finir sa longue carrière, faisait encore les délices des plus spirituelles sociétés, l'ornement de tous les corps littéraires, et semblait rapprocher et unir les deux siècles. Je ne dois pas rappeler ici qu'associé, dès son plus jeune âge, aux travaux des Corneille, il avait pris, dans la culture des lettres, le charme qu'il avait répandu sur les plus hautes sciences ; qu'il avait fait tomber les voiles mystérieux dont elles s'étaient si longtemps enveloppées, et les avait familiarisées avec les femmes, en écartant tout l'appareil du pédantisme ; mais je rappellerai qu'il jouissait, dans son extrême vieillesse, de cette première révolution due à lui seul, qu'il voyait les savants, ses disciples, par-tout recherchés ou accueillis, à son exemple et à sa suite. On dit que ce n'était pas dans les sciences un génie créateur : disons du moins qu'il em-

prunta le feu du génie, comme Prométhée avait dérobé le feu du ciel pour en faire présent aux hommes, et qu'il s'en servit, comme lui, pour donner une nouvelle âme au sexe aimable qu'il éclaira, et dont la beauté est le symbole.

Voltaire n'avait pas encore pris sur son siècle cet empire suprême dont nous l'avons vu s'emparer lorsque, dans sa vieillesse, les suffrages unanimes de l'Europe lui eurent déféré le sceptre littéraire ; mais, du fond de sa retraite de Cirey, revenant à Paris nous instruire, nous émouvoir et nous charmer : heureux rival de tous les génies de son temps et de tous les génies des siècles passés ; toujours avide de succès, de gloire et de conquêtes, il régnait sur la scène, sans régner sur nos opinions. Déjà cependant, il avertissait les Français de tous leurs travers, en même temps qu'il chantait encore tous leurs triomphes ; il nous inspirait l'horreur du fanatisme, naturalisait parmi nous les découvertes et les beautés hardies des philosophes et des poëtes anglais ; composait, pour la compagne de sa retraite, un essai sur le caractère et le génie des nations ; poursuivait les détracteurs des lettres et les critiques infidèles ; suffisait presque seul aux lecteurs les plus assidus, et était l'éternel sujet de tous nos entretiens.

Montesquieu, déjà sûr de sa gloire par ses premiers travaux, partageant ses jours entre les délices de Paris et le sauvage désert de la Brède, où, le premier en France et seul encore, il avait rapporté d'Angleterre le goût des jardins agrestes, Montesquieu achevait l'ouvrage des méditations de sa vie entière. Il publiait l'Esprit des lois : la profondeur de son génie et la richesse de son imagination versaient sur ces matières sublimes autant et plus de charmes que Fontenelle n'en avait répandu sur les hautes sciences ; et désormais les plus secrètes intentions des législateurs, leurs fautes et leurs devoirs furent, pour jamais, révélés au genre humain.

Un ouvrage non moins vaste, et dont Aristote et Pline n'avaient laissé que d'imparfaits modèles, l'histoire de l'homme et de la nature, parut cette même année. Cette grande partie de la philosophie fut exposée dans toute sa magnificence. Notre langue même parut s'embellir dans un style dont la majesté se maintient toujours sans orgueil et sans faste. Il avait fallu au travail d'Aristote les conquêtes d'Alexandre ; il avait fallu, pour le travail de Pline, que Rome fût maîtresse du monde : et de nos jours, c'est au seul génie du naturaliste français que tous les souverains et tous les peu-

ples s'empressent d'offrir, en tributs volontaires, tout ce que la nature, sur la surface entière du globe, produit encore de nouveau, de rare, ou d'inconnu.

A cette même époque, Rousseau, encouragé par sa réputation naissante, allait essayer de nouveau, et fortifier dans les solitudes, cette voix éloquente qui devait bientôt faire revivre tous les devoirs maternels, et ramener le bonheur sur le premier âge de la vie. C'est encore à cette même époque qu'une nombreuse société se rassemblait sous deux chefs renommés, et véritablement dignes d'elle, pour former l'immense collection de toutes les connaissances acquises par les travaux des siècles.

Un mouvement général se fit alors dans l'esprit humain. Ces profondes études, sortant toutes à-la-fois, des retraites solitaires où elles s'étaient mûries, répandirent tout-à-coup de nouvelles idées, de nouvelles lumières, des espérances nouvelles. La vigilance du gouvernement, toujours attentive parmi nous au choix des connaissances qu'il laisse s'étendre dans la nation, n'était point, dans ce temps, inquiète, soupçonneuse et craintive. Ce soin était confié à un magistrat illustre, d'un nom cher aux Muses, capable lui-même d'éclairer son siècle, et dont les vertus nobles, simples

et familières, s'accordent avec l'étonnante facilité de son génie, assis maintenant au milieu de vous, messieurs, et surpris d'entendre un éloge qui ne peut étonner que lui seul.

Cependant, presque tous les genres de littérature étaient cultivés avec un égal applaudissement; et cette autre impulsion donnée sous le précédent règne ne paraissait pas s'être ralentie. Le terrible Crébillon qui exprima si bien le délire des passions les plus atroces, la joie de la haine, et les pleurs de la rage, s'était seul approprié cette partie du domaine tragique, et, dans un long silence, méditait un dernier succès. La scène se soutenait dans ce point de perfection qui a rendu ses jeux les plus comiques un des plus nobles plaisirs de l'esprit. On allait chaque jour applaudir au théâtre la vraie peinture des ridicules de ce temps-là, si vivement tracée dans le *Méchant*, le *Glorieux*, le *Métromane;* dans la *Coquette corrigée* et les *Dehors trompeurs*, ouvrages de plusieurs hommes célèbres, qui, sur les traces de Molière, achevaient de rendre la comédie une école de mœurs. Que si d'autres abandonnaient ces traces trop difficiles à suivre; s'ils commençaient à quitter la touche du ridicule pour celle du pathétique, c'était pour nous présenter le tableau simple et touchant, mais tou-

jours élégant et embelli, de nos erreurs et de nos fautes. L'éloquence de la chaire conservait, non toute la supériorité qu'elle avait acquise, mais, si j'ose m'exprimer ainsi, toute la vogue qu'elle avait précédemment obtenue. Souvent la multitude venait attendre, dès le point du jour, l'orateur qui ne devait paraître qu'à la chute du soleil. Cette fameuse société qui, alors répandue sur toute la surface de la terre, prenait de nation à nation, comme parmi nous d'homme à homme, le caractère qui convenait le mieux aux conjectures, qui enseignait les sciences aux Chinois, les arts aux Sauvages, les belles-lettres aux Européens; cette société remplissait avec éclat presque toutes les chaires. Ce fut elle qui, la première, perfectionna parmi nous l'art de la prédication; et, dans un temps moins favorable, elle en soutenait encore la gloire. Le talent de ses orateurs, mûri par de longues études et long-temps exercé dans les provinces, sous la censure de leurs vieillards, revenait étonner la capitale, et quelquefois faire trembler la cour. Si, dans la foule des auditeurs, quelques-uns étaient plus attirés par la curiosité que par la persuasion; s'ils venaient uniquement chercher dans ce concours le spectacle qu'offrait ce concours même; du moins, le goût d'une solide occupation, le plaisir de

juger un talent nouveau, de comparer entre eux ceux qui faisaient hésiter la renommée, tout entretenait dans cette capitale l'amour de l'esprit, l'occupation des belles-lettres, le charme des conversations ingénieuses.

Il semble dans la destinée de l'esprit humain, et l'expérience de tous les siècles peut nous le faire croire, que la philosophie doive toujours succéder aux belles-lettres, les Aristote aux Euripide, les Sénèque aux Térence, les Galilée aux Tasse, les Locke aux Milton. Mais le temps où une nation est éclairée par cette brillante aurore des sciences, avant que les lettres soient penchées vers leur déclin, n'est-il pas un de ses plus beaux âges? Est-il dans l'univers un spectacle plus digne d'admiration, que cette ravissante saison des pays septentrionaux qui, pendant sa longue durée, laisse voir tout ensemble, et les feux du couchant conservant long-temps encore leur éclatante lumière, et les rayons naissants du jour éclairant déjà tout l'espace du monde?

La prospérité du gouvernement paraissant alors affermie, aucune impression chagrine ne se faisait sentir dans les esprits; et cette heureuse capitale, où les délices de la société sont mieux connues qu'en aucun lieu du monde, ne parut, dans aucun temps, les connaître mieux

elle-même. Des vieillards, formés dans la politesse du précédent règne, possédaient l'art, devenu si rare, de converser avec agrément et avec égalité. La fatuité même, ce défaut français, qui prend toujours la couleur de son siècle, ou, pour mieux dire, la couleur du moment, était polie, ingénieuse et brillante. Les hommes de lettres, par-tout accueillis, cherchaient par-tout à plaire.

Mais, comme dans les sociétés politiques, les avantages d'une extrême opulence sont toujours accompagnés de tous les maux, ou du moins de tous les dangers du luxe, on dirait aussi qu'il y a des dangers inséparables d'une extrême richesse littéraire : la profusion, les raffinements, le faux éclat, le désir de briller, l'amour de la nouveauté, en un mot, un vain luxe d'esprit commençaient à se faire craindre. La frivole vanité du bel esprit était devenue, dans Paris, une vanité dominante, une prétention générale, une sorte d'épidémie occasionnée par la durée même d'une saison si belle. Les moindres amateurs des lettres, suivant la médiocrité ou l'aisance de leur fortune, s'érigeaient, les uns en Aristarques, capables d'égarer le goût par leurs conseils; les autres en Mécènes, capables d'avilir les talents par leur protection.

Le mal et le bien, tout changea dans le court espace de quelques années; mais les causes qui influent sur le génie des peuples et sur l'état général de la société ne sont pas aussi simples que souvent elles le paraissent, et elles se compliquent de beaucoup de manières. Cette année même, où se produisirent, tous ensemble, ces grands ouvrages philosophiques, nous vîmes commencer une suite d'événements malheureux qui, peu-à-peu, et de jour en jour, ôtèrent au gouvernement cette approbation, cette estime publique dont il avait joui jusque-là; et, pendant que nous passions de l'amour des belles-lettres à l'amour de la philosophie, la nation, par un autre changement qui tenait à des causes bien différentes, passa de l'applaudissement aux plaintes, des chants de triomphe au bruit des perpétuelles remontrances, de la prospérité aux craintes d'une ruine générale, et d'un respectueux silence sur la religion, à des querelles importunes et déplorables.

Ne craignez pas, messieurs, que je veuille imprudemment franchir les limites d'une discussion littéraire; mais enfin un nouvel horizon, et souvent obscurci de nuages, se formait autour de nous. Il était difficile que les hommes de lettres conservassent le ton de la louange, sans se dégrader; que des esprits qui se tour-

nèrent rapidement vers les grands objets de l'administration publique, de la morale, des lois, de l'éducation, de l'étude générale de la nature, eussent encore cette souplesse, cette adresse ingénieuse qui se plaît à cacher une partie de ses pensées, pour faire mieux ressortir celles des autres; et, comme dans nos prospérités, ils avaient été les plus flatteurs, ou du moins, comme leurs flatteries avaient eu plus d'éclat, dans cette espèce de chagrin général leurs plaintes acquirent aussi plus de célébrité. On craignit leurs opinions; on craignit leur société; on calomnia les lettres auprès du gouvernement; on chercha à les rendre odieuses et suspectes. Ces deux époques si diverses se trouvent marquées dans deux ouvrages bien différents en effets, et composés, à peu d'années de distance, par deux académiciens célèbres, et tous deux secrétaires de cette académie. Duclos s'écrie : « Les gens de la cour
» sont ceux dont les lettres ont le plus à se louer.
» Formez des liaisons à la cour ; un homme de
» lettres estimable n'y essuiera point de faste
» offensant. » Et quelques années s'étaient à peine écoulées, que d'Alembert se plaint qu'ils soient persécutés par ceux même qui ont le plus d'intérêt à les défendre ; il les exhorte à la noble pauvreté, et il s'écrie : « Le moyen le

» plus sûr pour vous faire respecter, est de » vivre unis, s'il vous est possible, et presque » renfermés entre vous. » On croirait voir la plus étonnante contrariété entre ces deux auteurs contemporains, et vainement voudrait-on l'expliquer par la différence de leurs caractères : ce n'est point une opinion différente qu'ils énoncent, c'est un fait contraire dont ils déposent ; et leur apparente contradiction ne tient qu'au changement général et rapide, survenu dans un si court intervalle.

Cependant la capitale, si long-temps prompte et docile imitatrice des sentiments, des goûts, des opinions de la cour, cessa, dans le même temps, d'avoir pour elle cette antique déférence. Ce fut alors que s'éleva parmi nous ce que nous avons nommé *l'empire de l'opinion publique*. Les hommes de lettres eurent aussitôt l'ambition d'en être les organes et presque les arbitres. Un goût plus sérieux se répandit dans les ouvrages d'esprit ; le désir d'instruire s'y montra plus que le désir de plaire. *La dignité d'hommes de lettres,* expression juste et nouvelle, ne tarda pas à devenir une expression avouée, et d'un usage reçu.

Mais si, dans le période précédent, l'abus inévitable du bel esprit avait été ce luxe stérile, cette vaine subtilité de pensées et d'expressions,

quelquefois une servile complaisance et d'avilissantes flatteries; l'abus, dans ce nouveau période, fut une espèce d'emphase magistrale, une audace imprudente, une sorte de fanatisme dans les opinions, et sur-tout un ton affirmatif et dogmatique, qui faisait dire à Fontenelle, alors dans sa centième année, et témoin encore de cette révolution : « Je suis effrayé de l'horrible certitude que je rencontre à présent » par-tout. »

Qu'un nouvel orateur, doué d'un génie élevé, mais d'un esprit facile, sans études profondes, dominé par la passion de réussir et de plaire, paraissant dans la chaire à l'instant où commença cette révolution, soit parvenu aussitôt à se faire un nom éclatant; et, pendant près de quarante années, y reparaissant à de longs intervalles, ait eu le même succès à des époques si diverses : ne doit-on pas retrouver dans ses ouvrages ce mélange de goûts opposés, et en apparence incompatibles, qui ont caractérisé les temps où il a vécu? L'éloquence est le plus populaire de tous les arts; et dès qu'un orateur a constamment attiré la foule, regardons ses discours comme une image de son siècle.

L'académicien que vous regrettez, messieurs, conduit dans sa jeunesse par le seul instinct d'un beau naturel, avait annoncé un goût pur

et sage, peut-être même sérieux et austère. Le dessein de le comparer à lui-même, d'opposer ce qu'il était naturellement et ce qu'il était volontairement devenu, le jeune orateur de Rouen, et l'orateur à la mode dans Paris, m'a fait différer d'arrêter un moment vos regards sur ce premier essai, qui, dans sa patrie, avait commencé sa réputation : l'occasion en était noble et touchante. Un infortuné gentilhomme, après avoir été irréprochable toute sa vie, cédant à l'impétuosité d'une colère, et qui du moins ne fut pas accusé d'être injuste, s'était battu en duel contre son propre frère, et en avait été le meurtrier. Le chapitre de Rouen, par une prérogative dont la cause se perd dans l'origine de la monarchie, avait enfin, après dix ans d'expatriation, de ruine entière et de remords, accordé grâce à cet infortuné. L'abbé de Boismont, choisi pour la lui annoncer publiquement dans la plus solennelle assemblée de la province, sut mêler dans ce discours les plus sévères leçons à la plus touchante indulgence : tout y respirait une sainte austérité, tempérée par une joie sainte ; chaque mot était dicté par l'effroi d'un tel crime et par une religieuse sensibilité à de si longs malheurs ; c'était, dans chaque expression, la dignité, le caractère vénérable d'un ministre de la religion, exer-

çant, au nom d'un corps illustre, l'un des plus beaux droits de la souveraineté, celui de la clémence.

Quel eût donc été cet orateur, s'il fût venu dans le siècle des Bossuet et des Bourdaloue, dans un siècle où le goût général exigeait que le talent dominât toujours sur l'esprit; et non dans un moment où les suffrages étaient presque unanimes, quand c'était au contraire l'esprit qui dominait sur le talent?

Inconnu dans cette capitale, il paraît d'abord dans nos temples les moins fréquentés; mais bientôt ces temples, qu'on avait vus presque déserts, ne suffisent plus à contenir les flots des auditeurs. Une imagination brillante, une connaissance fine et réfléchie des caractères, des passions et des mœurs, l'éclat des pensées, l'élégance, et quelquefois le jeu des expressions; un soin perpétuel de plaire, qui lui permet rarement le pathétique et l'abandon, lui acquièrent la célébrité qu'alors il ambitionnait. Les chaires rivales de la sienne sont presque abandonnées. Jamais personne n'éprouva plus que lui cette faveur publique, qui se plaît à seconder parmi nous le premier essor des talents, et qui souvent accorde plus de louanges aux seules espérances qu'ils donnent, que n'en obtiendront un jour leurs productions les plus

achevées et leurs fruits les plus mûrs. On distinguait sur-tout, dans la foule assidue autour de lui, ces arbitres des réputations apostoliques, ces personnes renommées elles-mêmes; qui, échappées enfin, et peut-être un peu tard, aux passions tumultueuses de leur jeunesse, ayant joui, dans les délices du monde, de tous les plaisirs de l'esprit, veulent les retrouver jusque dans la dévotion, et y cherchent, au lieu du calme qu'elle promet, les émotions vives et presque le trouble des autres passions. L'austérité de la pénitence n'attiédit point l'ardeur de leurs sentiments, et n'en émousse point la délicatesse. Accoutumées à céder aux plus douces persuasions, l'autorité de la parole divine ajoute un pouvoir inconnu à ces sages discours que désormais elles préfèrent; et la religion épure, sanctifie l'intérêt vif, le goût personnel qui les attache à l'homme habile qu'elles ont choisi pour guide et pour appui.

Et qu'on ne m'accuse point d'une vaine subtilité dans la recherche des motifs qui l'engageaient alors à préférer ce genre d'éloquence si ingénieuse et si brillante. Je pourrais, en quelque sorte, l'évoquer ici sous vos yeux, et le faire entendre dans cette assemblée. L'académie ayant été ouverte à ses premiers succès, assis à cette place même : « J'ai cru, vous disait-il, mes-

» sieurs, qu'il fallait étudier les goûts des
» hommes pour les ramener plus sûrement à
» leurs devoirs; que les grâces de l'imagination,
» les richesses du coloris, la délicatesse et la
» variété des portraits, beautés du domaine des
» lettres, pouvaient être transportées dans l'é-
» cole des mœurs. J'ai cru qu'une religion,
» faite sur-tout pour le cœur, devait remuer
» par les images, puisque, jalouse du mérite
» de la foi, elle ne se permet pas d'entraîner
» par de rigoureuses démonstrations. Pour-
» quoi, lorsqu'il s'agit de commander aux pas-
» sions des hommes, dédaigner le charme le
» plus puissant qui les captive, l'imagination?
» Tel ne cherchait que les fleurs et les grâces,
» qui devient, par cet innocent artifice, la con-
» quête de la vérité. Nous regrettons, à tort,
» la majestueuse simplicité des premiers défen-
» seurs de la religion; ils avaient pris la tein-
» ture de l'esprit dominant de leur siècle, de
» l'impulsion générale des mœurs. Le vice étant
» devenu plus ingénieux, il a fallu le devenir
» avec lui, pour le combattre. »

Ainsi, jusque dans son triomphe, il sentait le besoin d'une apologie; et dans ce moment encore, où de sages considérations ne me permettaient ni sa critique, ni sa défense; c'est de sa bouche que vous avez entendu l'une et l'autre.

Une seule anecdote relative à son adoption parmi vous, messieurs, achevera de le faire bien connaître dans ce premier période de sa célébrité; elle peint des plus vives couleurs, non-seulement tout ce qu'il était alors, mais ce mouvement universel que la littérature donnait à la société; et j'aurais trop de regret à la passer sous silence.

Le temps de vos élections offre une image fidèle de ce qui arrive quelquefois dans les plus florissantes républiques : les brigues que les puissances étrangères entreprennent d'y former servent elles-mêmes de preuves à la liberté dont jouit la constitution. Le hasard avait donné pour concurrent au nouvel orateur, un vieillard, connu alors par le succès de quelques pièces de théâtre, succès récent, quelle que fût la vieillesse de l'auteur, parce que long-temps il en avait fait le sacrifice à la piété d'un prince auquel il était attaché. Ainsi, pour disputer la place vacante, on voyait, d'un côté, un prédicateur que l'on accusait d'être mondain; de l'autre côté, un poëte de théâtre, à qui l'on reprochait trop de scrupules dans sa dévotion. Les plus brillantes sociétés de Paris s'étaient divisées pour l'une ou pour l'autre brigue; les dévotes, mécontentes de cette espèce de désertion du poëte tragique, allèrent au théâtre pour

l'y juger avec sévérité ; et ses nouvelles protectrices, célèbres par l'éclat de leur rang, de leur jeunesse et de leur beauté, vinrent à l'église pour juger, non moins sévèrement, le prédicateur.

L'abbé de Boismont, précipitamment averti du jugement qu'il allait subir, change le sermon qu'il avait préparé, et, par un soudain effort de mémoire, appropriant son discours à de tels juges, et voulant qu'il leur devînt personnel, leur prêche la conversion de Madeleine.

Pourquoi craindrais-je d'ajouter ce dont on se souvient encore? Madeleine, peinte dans toutes les illusions de sa beauté, dans toutes les séductions de la jeunesse, parut digne du plus grand orateur, et lui conquit son auditoire. Mais, lorsqu'à la vue d'une pareille assemblée, il eut à peindre le remords, la renonciation au monde, la fuite de soi-même, en un mot, Madeleine pénitente, la mémoire, la voix, peut-être le courage, lui manquèrent; et ses adversaires si dangereuses, satisfaites, à leur tour, du triomphe qu'elles avaient obtenu, également vaincues par son succès et flattées par son malheur, devinrent ses plus ardentes protectrices.

Sonadoption parmi vous, messieurs, ouvrit à ses talents une carrière plus vaste; et il fut

aisé de reconnaître en lui les progrès de son génie et le changement de son siècle.

Dès le premier âge de l'éloquence chez les anciens peuples, le discours funèbre eut aussi ses grands orateurs. Cette éloquence de la douleur est en même temps celle de l'admiration. Trop souvent, il est vrai, le héros ne sera plus aux yeux de l'historien ce qu'il fut aux yeux du panégyriste ; mais, dans les exagérations d'une perte récente, il est un vrai langage de la nature, une vérité de passion. La joie embellit tout ce qu'on possède ; l'espérance, tout ce qu'on attend, le regret exagère tout ce qu'on a perdu. Ce genre d'éloquence s'est par-tout diversifié, suivant la variété des gouvernements. Chez les anciens, il eut pour objet d'enflammer l'amour de la patrie et la passion de la gloire ; chez les chrétiens, il a plus de difficultés. Il faut y mêler la louange, au mépris de la louange ; faire sentir le néant de la gloire, sans ôter aux âmes élevées le noble enthousiasme qu'elle leur inspire ; humilier les grandeurs, sans éteindre l'émulation pour les grandes actions : et, tandis que l'orateur renverse et anéantit tout ce qui est beau au regard des hommes, une sorte de convenance locale le force d'employer une magnificence de paroles, un style voisin de la poésie, et qui s'accorde avec un pompeux appareil de

trophées, d'emblèmes, de statues symboliques, et de chants lugubres. Toutefois aucune des oraisons funèbres prononcées par mon prédécesseur ne le fut dans ces antiques cathédrales, où l'orateur, environné du deuil public, au milieu des différents ordres de la nation, qui rendent ce triste et dernier hommage à un prince qui n'est plus, à une tombe qui elle-même va disparaître, parle, pour ainsi dire, en présence de la mort et sur les bords de l'éternel abîme. Il les prononça toutes dans un lieu plus tranquille, dans la chapelle du Louvre, dans ce palais des arts, des sciences et de l'immortalité, en votre nom, messieurs, et en votre présence : institution qui honore les lettres françaises, et qui n'est imitée en aucun lieu du monde. C'était prononcer le jugement des sages; et en effet, quand votre choix lui confia ces honorables fonctions, déjà le temps était passé où la louange qui n'était point méritée ne paraissait qu'une adresse ingénieuse et l'heureux effort du talent : le temps était venu où l'esprit général repoussait la flatterie comme une coupable lâcheté, et la dénonçait au nouveau tribunal de l'opinion publique; l'ombre d'une adulation, dans le panégyrique même, eût avili l'orateur, révolté l'auditoire, offensé la mémoire du héros.

Mon sujet me conduit à des souvenirs douloureux ; il me force à rappeler la perte d'un prince dont les vertus, acquises dans le silence et au pied du trône, revivent aujourd'hui dans toute la gloire qui leur était due, et sur le trône même : mais quand nous perdîmes le dauphin, père du prince qui nous gouverne, nous tremblions pour un avenir incertain, et tout semblait aggraver ce malheur. La nation, aigrie par de longues infortunes, imputait les désastres aux fautes : l'espérance et la crainte fixaient également tous les regards sur le jeune héritier du pouvoir suprême. Ses vertus, long-temps enveloppées d'une sage réserve, sortaient enfin de cette espèce de nuage, et commençaient à se montrer dans tout leur éclat. On se flattait que, parvenu à l'âge de tout voir, de tout observer, de tout retenir, la cour aurait du moins à redouter en lui un censeur muet, mais dont les secrètes observations deviendraient, pour l'avenir, des arrêts de faveur ou de disgrâce ; et la perte d'un prince qui ne régnait pas encore, parut presque un changement de règne.

J'espère, messieurs, que vous me saurez gré de publier ici une anecdote que n'ont encore révélée ni les panégyristes, ni l'histoire. On a su, de la bouche même de ce prince, qu'il

avait reconnu le vice de son éducation, en lisant dans un nouvel historien, et pour la première fois, un fait rapporté dans toutes nos annales, que la maison de Charlemagne n'était pas encore éteinte quand la maison de Hugues Capet monta sur le trône. Étonné que ce fait historique lui eût été dissimulé, même après huit cents ans, une triste réflexion le conduisit à regarder comme suspecte de flatterie l'éducation qu'on lui avait donnée. Il résolut dès ce moment de soumettre toutes ses idées à son propre examen, et à celui des hommes les plus instruits. Ce fut alors qu'il commença de rapprendre seul ce qu'on lui avait enseigné, de se créer une seconde fois tout entier. Ce fut alors que sa vertueuse modestie et sa généreuse émulation s'accrurent par le progrès même de ses lumières, et qu'un fameux artiste dont le ciseau a immortalisé les traits de plusieurs grands hommes, lui ayant demandé de faire son buste, il répondit : « Un jour, peut-être ! »

L'orateur que vous aviez choisi, messieurs, pour exprimer la douleur publique, eut la gloire de l'éterniser. Il fera passer d'âge en âge le souvenir et l'exemple de cette seconde éducation que se donnait volontairement le jeune héritier d'un trône. Mais sur-tout quand il re-

présente, au milieu des lentes horreurs d'une mort depuis long-temps prévue, le dauphin développant avec simplicité toute la grandeur de son âme, il s'élève lui-même à toute la grandeur de son sujet. Il tire des lugubres spectacles que la lenteur de cette mort venait d'offrir à la désolation universelle, des effets aussi pathétiques que le génie de Bossuet en avait produit, en renouvelant d'un seul trait et par un mouvement inattendu, l'impression récente et terrible d'une mort soudaine. C'est là qu'enfin il abandonne ce luxe de parure, cette recherche d'ornements qui avaient gêné jusque-là l'usage de ses forces. C'est un tableau tracé de la main d'un grand maître, dont le coloris est vrai, l'expression touchante et simple, et où la hardiesse du pinceau n'altérant jamais la correction et la pureté du dessin, annonce l'heureux accord du génie toujours libre, et de l'étude toujours attentive, ce qui est dans tous les arts le point de la perfection.

Hâtons-nous, messieurs, d'abandonner le séjour des tombeaux, dussions-nous négliger quelque beau monument de sa gloire. Il en est un cependant qui appelle encore vos regards; je m'exposerais à vos justes reproches, si je n'y arrêtais un moment votre attention.

Depuis près d'un siècle et demi que l'élo-

quence française fit tout-à-coup les plus rapides progrès, deux fois, dans un si long intervalle, elle eut à déplorer la mort de nos rois; et, il faut le dire à la gloire de nos orateurs, elle a osé, chaque fois, exercer le droit redoutable de la postérité. Massillon, à la mort de Louis XIV, ne craignit pas de balancer, avec un mélange d'admiration et de sévérité, les succès et les revers de ce règne, l'éclat de ses triomphes et leur danger, la prospérité apparente et la misère publique. A la mort de Louis XV, l'abbé de Boismont imita ce noble exemple; et peut-être eut-il besoin d'une main plus prudente et plus sûre pour tenir cette même balance. Il s'écriait : « Heureuse la France, s'il eût osé se juger, s'il eût appris de son expérience à se défier moins de sa raison ! » Ainsi, sans jamais altérer la vérité des faits historiques, il laissa toujours dominer le caractère aimable du prince, sa modération, son âme juste et bienfaisante; et la nation applaudit à l'orateur qui, dans une peinture fidèle, lui faisait retrouver les qualités d'un roi qu'elle avait si long-temps adoré.

Mais je crois entendre la voix des censeurs; leur sévérité m'avertit que, dans les plus parfaites même de ses oraisons funèbres, on aperçoit encore quelques traces de ces défauts sé-

duisants qui avaient charmé ses premiers auditeurs. Il semble, diront les critiques inflexibles, que l'orateur, trop souvent occupé de plaire, ne sache pas disparaître pour ne laisser voir que ses héros, et attendre son succès, moins de chaque pensée en elle-même, que du succès entier de son discours. S'il doit peindre les vertus douces et modestes, il s'étudie à les couvrir de fleurs. A-t-il pour objet de ses tableaux l'Allemagne envahie, l'aigle des Césars incertaine, égarée, et cherchant sur quel trône elle doit arrêter son vol? Il ne sait pas, comme Bossuet, se jeter sans précaution, mais sans embarras, au milieu du choc des empires; et s'il a excellé souvent à représenter un beau personnage, il n'avait pas, au même degré, le talent des vastes compositions. Critiques sévères, pour désarmer votre censure, regardez en effet de quels traits il a su peindre Marie-Thérèse: « *Simple à-la-fois et magnanime, sensible et juste, élevée et populaire, éteignant l'éclat de son rang pour en augmenter le pouvoir.* » La beauté de ce caractère vous étonne et vous fait craindre d'ajouter foi à l'orateur; mais regardez sur le trône de France, et la vivante image de Marie-Thérèse vous garantira la fidélité du peintre et la ressemblance du modèle.

Ce qui doit également désarmer la plus sé-

vère critique, c'est la dernière palme qu'il obtint près de finir sa carrière oratoire. On crut voir l'éloquence ramenée aux beaux jours des anciennes républiques, quand elle déterminait les résolutions des peuples, quand elle méritait ce nom de *reine du monde*, que lui donnèrent ces villes fameuses, si long-temps gouvernées par leurs orateurs. Une de ces fondations qui honorent la génération présente, fut l'occasion de ce dernier triomphe. Ici, messieurs, nous pourrons admirer avec quelle habileté il s'empara des opinions qui dominent aujourd'hui parmi nous, et sut les animer, les diriger, leur donner d'heureux appuis, et les attacher aux principes les plus analogues à nos mœurs. On établissait dans Paris un hospice pour les militaires et les prêtres délaissés dans leurs maladies, au milieu de ce désert d'une ville immense où tout leur est étranger et inconnu. L'orateur sentit, avec une juste délicatesse, combien il avait à ménager ce même sentiment dans ceux pour qui il invoquait la bienfaisance générale; il évita de les confondre avec cette classe de citoyens indigents, qui n'ont de recommandation que leur misère, et n'attendent que de l'humanité ou de la religion les secours qu'ils implorent. Il osa donc invoquer, non la charité chrétienne, mais ce qu'il nomme *la charité politique*. Ce

n'est plus dans la chaire, c'est dans la tribune qu'il parle : ce n'est point la piété qui le touche, c'est le patriotisme qui l'inspire. Il s'adresse à une nation guerrière ; il respecte le courage, enflamme la gloire, ménage l'honneur le plus susceptible. Il exalte toutes les passions nobles, et presse l'orgueil même de s'ennoblir par la bienfaisance. Quand il sollicite ensuite les mêmes faveurs pour les ministres de la religion ; ce n'est point encore la charité chrétienne qu'il invoque, c'est toujours la reconnaissance nationale. Il représente la religion comme utile au monde ; ses ministres, comme les vrais consolateurs des infortunés ; ses pasteurs, comme les seuls pères du malheureux peuple des campagnes. Il prouve aux philosophes incrédules la prééminence de la religion sur leur doctrine, par son influence sur le bonheur public ; et si, dans ses derniers mouvements, il n'avait pas sanctifié par la piété cette bienfaisance politique et purement humaine, on aurait cru entendre et voir un orateur athénien ouvrant le Prytanée à tous les vieillards qui ont bien mérité de la patrie.

Ainsi, les grands talents que la nature lui avait prodigués, long-temps négligés dans sa jeunesse, s'étaient chaque jour enrichis, embellis, perfectionnés, en adoptant avec choix

ces idées toujours plus sérieuses, et ce goût d'utilité publique que nous devons à des lumières nouvelles.

Laissons donc murmurer contre les progrès de notre siècle ces éternels détracteurs que tout succès offense, que toute lumière blesse, dont les cris sinistres et décourageants commencèrent dès les premiers beaux jours de notre littérature, et qui se sont transmis, depuis la renaissance des lettres, la manie héréditaire d'en présager toujours également la prochaine décadence.

Loin de nous cependant, messieurs, le fol enthousiasme non moins que la détraction injurieuse. Loin de nous les dangereuses illusions des fanatiques admirateurs de nos progrès : leurs yeux éblouis ne savent plus discerner nos pertes. On croirait, à les entendre, que tout s'est perfectionné sur la terre, que le jour vient d'être séparé des ténèbres, que les vertus sociales sont de modernes découvertes.

Mais quelles mains assez sûres oseront balancer nos acquisitions et nos pertes, nos espérances et nos craintes? Cherchons plutôt et plus utilement sans doute, dans les exemples fameux du progrès et de la décadence des nations, quelles sont les véritables causes qui peuvent accélérer ou ralentir ces favorables ou

funestes alternatives. Reconnaissons par quelle heureuse liberté, sagement conservée sous l'autorité même de ses vainqueurs, Athènes demeura, pendant six cents ans, le séjour des lettres et l'école du monde : voyons après les beaux jours de ses triomphes, Rome qui déjà commençait à pressentir sa chute, recouvrant les sciences, les arts et les mœurs, sous les Titus, les Trajan et les Antonin.

Animé par de si grands exemples et par une comparaison si favorable, dois-je rappeler ici, messieurs, tous ces immortels événements du règne que nous bénissons, la liberté vengée ou protégée dans les deux hémisphères ; nos flottes créées par un prodige de la puissance souveraine, et sortant, tout-à-coup, du sein des mers ; les écueils autrefois fameux par nos désastres, changés en abris salutaires ou en arsenaux formidables. Laissons des merveilles tant de fois célébrées. Il est plus doux de contempler les vertus protectrices assises sur le trône, donnant une nouvelle direction aux sciences, aux lettres, à l'émulation nationale ; l'agriculture perfectionnée ; notre sol enrichi de productions étrangères ; le commerce réunissant les peuples rivaux ; la navigation cherchant des routes inconnues ; tous les trésors de l'érudition ouverts au travail ; les sages consultés par-tout où la

science est nécessaire ; tous les beaux-arts employés à l'encouragement de toutes les vertus; et la sculpture même, qui se jouait dans nos palais et dans nos jardins sur des dieux imaginaires, ennoblissant son ciseau, et l'employant à déifier la véritable gloire ; l'industrie suppléant la nature, faisant revivre pour la société ceux que de parfaits organes en tenaient séparés, et par ces étonnants prodiges, les sourds appelés à l'usage familier des langues ; les aveugles à la pratique de presque tous les arts.

Il est plus beau de contempler un souverain consultant le vœu des peuples sur les besoins de la monarchie, appelant, de toutes les provinces, autour de son trône, une nombreuse élite de ses sujets : événement que la France n'avait point reçu depuis que la culture des lettres commença de polir les esprits, d'adoucir les mœurs, et de favoriser le progrès des utiles connaissances. Aussi, dans quel autre siècle la nation française, convoquée pour ces importants conseils, a-t-elle montré, tout ensemble, plus de lumières et plus de dignité, un désir plus unanime du bonheur général, et plus d'égards pour les vraies prérogatives des différents ordres ; un sentiment plus juste de l'honneur personnel, et une déférence plus attentive à l'opinion publique ; un respect plus soumis

pour l'autorité souveraine, joint à une connaissance plus réfléchie des droits de l'homme et du citoyen? Heureuse et singulière époque, où l'aspect d'un désastre imprévu a produit cet avantage inappréciable de resserrer les liens d'une estime mutuelle entre les différents ordres de l'état; époque honorable pour la France qui retrouve dans son sein, et depuis le chef de sa noblesse, le prince auguste qui présida cette assemblée, et y donna de si beaux exemples, jusqu'aux citoyens représentants du peuple, tant d'hommes éclairés, vertueux, et qui, appelés par le choix du roi, ont paru l'être par les suffrages de la nation!

Vous, messieurs, qui revenez au sein des lettres, après avoir acquis de si justes droits à la reconnaissance publique, recevez-en ce premier hommage par ma faible voix; c'est sur l'un de vous que va reposer l'exécution de ces grandes promesses, et la nation s'y confie avec sécurité. Est-il rien qu'elle ne doive attendre d'un nom que chérissait Henri IV, des vastes connaissances qui ont contribué à l'éclairer elle-même, et de vertus héréditaires, souvent éprouvées dans les temps les plus difficiles de la monarchie?

Et vous, sages interprètes des provinces, dont la présence est aujourd'hui, dans cette as-

semblée, un ornement nouveau, retournez dans vos villes, au milieu des bénédictions des peuples. L'histoire conservera vos noms chers à la France, et vous offrira pour modèles aux générations suivantes. Redites à vos concitoyens que vous avez vu sur le trône un roi magnanime dans ses desseins, et simple dans ses mœurs, s'occupant, avec une vigilance paternelle, de toutes les parties de ce bel empire; embrassant dans ses soins cette portion de son peuple si intelligente, si délaissée dans les souffrances, le premier monarque français qui ait mérité cet éloge, un roi qui n'a montré du jeune âge que l'ardeur pour le bien, qui ne cherche dans le pouvoir suprême que le bonheur public, et qui n'envisage dans ces nouvelles institutions accordées à nos vœux pour régénérer nos provinces, que la perpétuité même de sa bienfaisance.

RÉPONSE

DE M. DE RULHIÈRE,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Au discours de M. DE NICOLAÏ, premier président de la chambre des comptes, élu à la place du marquis de Chastellux, et qui vint prendre séance le jeudi 12 mars 1789.

MONSIEUR,

Vous voyez un exemple remarquable de l'égalité qui fait la base de notre institution. Le temps n'est pas loin où je fus adopté dans cette république littéraire; et déjà le sort, qui dispose seul parmi nous des rangs et des dignités, me donne ici, pour quelques moments, les fonctions les plus honorables. Je devrais m'en féliciter; mais puis-je, sans la plus vive douleur, occuper cette même place où fut assis pour me répondre M. le marquis de Chastellux, auquel vous succédez? Il élevait en ma faveur une voix plus éloquente que la mienne; il employait une ingénieuse adresse à détourner

vers moi quelques mouvements de cette bienveillance publique, que tout servait à lui concilier. Mes fonctions sont aujourd'hui moins difficiles.

A votre nom, monsieur, tous les esprits sont frappés de cette longue succession héréditaire d'une même dignité, une des plus belles de ce royaume, transmise de génération en génération, et sans aucun intervalle, de vos ancêtres jusqu'à vous; toujours obtenue de la constante faveur de nos rois; toujours sans concurrence; et dont les suffrages publics, unanimes pendant plusieurs siècles, semblent prédire la perpétuité dans votre famille.

Comment et par quel art, dans une nation si mobile, au milieu de tant de cours orageuses, et quelquefois au milieu des plus sanglantes dissensions, sous tant de règnes, tantôt défiants et sévères, tantôt fermes et superbes, tantôt faibles et agités, s'est maintenue dans ce calme toujours égal cette élévation toujours la même, que rien jamais n'a pu ébranler? Dans quelles annales trouvera-t-on un second exemple de cette nombreuse dynastie de magistrats du même sang, du même nom, se ressemblant tous entre eux par des vertus qui forment un caractère de famille, par leur attachement aux mœurs antiques, une simplicité digne des pre-

niers âges, une sorte de hauteur imposante qui jamais n'avait rien d'offensant, parce qu'elle tenait uniquement à la gravité de leur état et à la gravité de leurs mœurs ? La plupart d'entre eux, parvenus à la plus vénérable vieillesse, ont montré de siècle en siècle les vertus de l'âge précédent. La dignité d'une si belle magistrature était jointe à tout ce que les années impriment d'auguste et de sacré sur un front blanchi par de longs services. La considération dont jouissaient de plus en plus ces vieillards si justement respectés, servait tout-à-la-fois de protection et d'exèmple à leurs descendants ; et c'est ainsi que, pour assurer la constante fortune de leur famille, la destinée favorisait leur sage ambition ; la vertu était leur unique intrigue ; le respect public leur première recommandation.

Est-il plus avantageux au bien général des sociétés, que chaque homme se renferme dans les limites d'une seule profession, s'attache de préférence à des vertus d'état, développe dans une seule étude toutes les forces de son génie, et laisse encore à ses enfants l'héritage de sa longue expérience, que ceux-ci accroissent à leur tour dans des travaux semblables ? Est-il au contraire plus avantageux que chaque citoyen, cherchant à perfectionner en soi toutes

les facultés humaines, multipliant en quelqu sorte ses talents par ses devoirs et ses devoir par ses talents, serve tour-à-tour la patri dans les temples, dans les tribunaux, dans l sénat, dans les cours étrangères, et sur les flottes, et dans les armées? Si j'avais à balancer ces deux opinions, qui semblent avoir divisé les législateurs, me tromperais-je, messieurs, en assurant que l'une peut donner aux sociétés humaines plus de stabilité, et l'autre plus de splendeur? Regardez, dirais-je, ces peuples dont la civilisation remonte bien au delà de tous les temps connus; dont la sagesse, respectée encore aujourd'hui des Européens leurs oppresseurs, instruisit, il y a près de trois mille ans, les plus anciens sages dont l'Europe se vante; renommés dans tous les âges par leur modération au milieu des richesses et des délices que la nature leur prodigue, et par leur mollesse au milieu même de cette tempérance: n'est-ce pas à l'invariable séparation de leurs différentes castes qu'ils doivent cette espèce de perpétuité de leur religion, de leurs lois, de leurs usages et de leurs mœurs? Mais ces nations dont la durée plus passagère et plus brillante a laissé un souvenir et des monuments qui ne périront jamais, les Grecs nos modèles, les Romains nos vainqueurs, ne devaient-ils pas

leur supériorité sur les autres peuples à cette ambition ardente, à cette émulation générale qui portaient chacun d'eux à s'élever tous à-la-fois par tous les sentiers de la gloire? Peut-être aurais-je montré ensuite que cette distinction établie parmi nous entre les différents devoirs des citoyens, n'y tient d'aucune manière aux principes ni aux vues d'une constitution uniforme et sagement méditée ; qu'à la vérité une religion sainte a exigé que ses ministres se dévouassent uniquement à son culte; mais que la séparation des autres états a pour époque ce temps d'épaisses ténèbres où ceux qui portaient les armes étaient devenus incapables de suivre, de lire même des lois écrites ; et que toutes nos maximes, à ce sujet formées au hasard et par le mélange d'institutions successives et d'usages toujours variables, sont un tissu d'inconséquences et de contradictions.

Mais, sans me jeter ici dans les difficultés, et peut-être dans les périls de cette importante discussion, je dirai seulement que, depuis cette ancienne époque, votre maison, monsieur, est la seule en France qu'on ait vue, dans un même moment, parvenir aux plus grands honneurs de ces trois professions séparées, posséder ensemble les premières dignités du sanctuaire, celles des tribunaux, celles de la guerre. C'est

la seule dont la sage ambition ait su constamment s'élever au-dessus des préjugés français, préférer ses honneurs héréditaires à de plus éclatants, quand ils l'eussent détournée de la route aplanie par vos aïeux; déposer plus d'une fois les armes après les avoir portées avec gloire; et, reprenant les paisibles fonctions de la magistrature, ramener parmi nous cette maxime du peuple-roi : « Que la robe de » paix doit être préférée à l'habit militaire, et » le règne des lois à l'empire de la force. »

Entre tous les exemples que je pourrais choisir, on me saura gré de rappeler celui de votre aïeul. Il servait dans l'une de ces compagnies célèbres que la France a vu réformer avec un si juste regret, composées pendant plus d'un siècle de toute la fleur de la jeune noblesse française, qui acquéraient un nom immortel dans les combats, et revenaient porter dans leur conduite à la ville quelque licence peut-être, mais plus encore de généreuse émulation, de bravoure et de grâce. On commençait le siége de Valenciennes; cette ville faisait prévoir une longue résistance; les mousquetaires sollicitaient d'être envoyés seuls à l'attaque d'un ouvrage extérieur, où déjà l'élite des autres troupes avait été repoussée. Louis XIV apprit alors que le fils aîné du premier président de

la chambre des comptes, destiné à cette même place, venait de mourir à Paris ; il fit appeler le jeune Nicolaï, l'instruisit du malheur de sa famille, lui ordonna de partir aussitôt pour aller consoler la vieillesse de son père, et daigna, pour première consolation, lui en assurer la survivance. Le jeune homme tombe aux pieds du roi, et s'écrie : « Sire, dans quel- » que état que je serve votre majesté, elle ne » peut pas vouloir que j'y entre déshonoré. » Le roi applaudit à ce sentiment ; et le jeune Nicolaï, déjà premier président, fut un de ceux qui attirèrent le plus les regards de toute l'armée, dans cet assaut à jamais mémorable où ce jeune essaim de héros se précipita de retranchements en retranchements, et de périls en périls, avec une valeur si impétueuse, que la ville, vainement rassurée au milieu de ses innombrables remparts, se vit en un instant assaillie jusque dans ses places publiques, et fut emportée encore tout entière.

Parmi vos nouveaux confrères, il en est, monsieur, qui l'ont connu dans sa vieillesse, cet homme d'un caractère véritablement antique, conservant sous la simarre ce ton ferme, cette franchise courageuse qu'il avait prise sous la cuirasse ; inaccessible à toute espèce de crainte, économe comme les Fabricius et les

Caton, mais incorruptible comme eux, paraissant quelquefois avec un front sévère au milieu de la cour licencieuse du régent, et, par quelques mots hardis et simples, faisant plus d'impression sur ce prince magnanime, que les autres magistrats par le pathétique ou la véhémence des harangues les mieux étudiées; répondant à l'offre secrète d'une pension: « Monseigneur, les pensions inutiles sont une » des profusions qu'on vous reproche. » Et lorsque parut la fameuse défense de garder chez soi aucune monnaie d'or ni d'argent, et que, pour l'exécution d'un arrêt si étrange, on faisait de rigoureuses recherches dans toutes les maisons, Nicolaï, après avoir publié que » *si on osait venir chez lui, il ferait* (ce fut » son expression) *un mauvais parti aux cu-* » *rieux,* » dit au régent: « Je garde cent mille » écus, parce qu'au train que prennent les » affaires, le roi aura besoin des offrandes » de ses sujets; et cette somme, j'irai la lui » offrir le jour qu'il sera majeur. »

J'ai dû prendre quelque plaisir à rappeler la mémoire de ce vieillard; une circonstance particulière la fera éternellement chérir par tous les hommes de lettres: il fut le tuteur de Voltaire. On sait, monsieur, que Voltaire était né sous les auspices de votre maison. Son

père, officier de la cour souveraine que vous présidez, voyait avec une égale inquiétude un de ses fils recherché des grands, emporté loin des routes de la fortune, par la passion des lettres et de la gloire, par le goût de la dissipation et des plaisirs; l'autre, dévot, austère et chagrin, se dénuant de tout pour secourir les prosélytes obscurs d'une secte persécutée et proscrite. Il craignit que tous ses biens ne se perdissent par des prodigalités d'un genre si différent; il pria, en mourant, M. de Nicolaï de se charger de la tutelle de tous les deux; et pour les restreindre et les gêner plus sûrement, il alla même jusqu'à lui substituer leur héritage. Ce testament ne parut à M. de Nicolaï qu'un titre pour les adopter tous deux; et les jugeant avec plus d'équité que n'avait fait leur père, il ne tarda pas à leur rendre la libre disposition de leur fortune. Mais il continua de regarder Voltaire comme son fils; il prit sur lui tous les droits d'un père économe, quoique facile et indulgent; il l'avertissait, le grondait, l'embrassait, s'attendrissait avec lui; et M. de Voltaire a toujours conservé pour ce nom la plus tendre reconnaissance et une sorte de piété filiale.

On s'étonnait cependant que l'éclat des ta-

lents littéraires, et cette gloire même que donne quelquefois le seul amour des lettres, eussent manqué jusqu'à présent à une famille environnée de tous les autres honneurs. Elle vous devra, monsieur, ce lustre nouveau. Dans les premiers jours de ce règne, lorsque la France, rajeunie avec son souverain, s'enorgueillissait de voir sur le trône toutes les vertus, partage de son jeune roi, et toutes les grâces de sa jeune reine ; vous, monsieur, chargé de porter au pied de ce trône les hommages de la plus ancienne coûr de cette monarchie, vous sûtes réunir à des louanges ingénieuses et dont tous les cœurs avouaient la vérité, non l'adroite insinuation des courtisans, mais cette franchise respectueuse et calme qui convenait à la dignité de vos fonctions. En combien d'autres occasions plus épineuses, votre éloquence, naturellement riche, élégante et sage, n'a-t-elle pas rempli dignement l'attente du public toujours si difficile, et tout ce que les circonstances mobiles d'une administration souvent incertaine ont exigé de vous ! et dans quel temps encore ? Lorsque la diversité des opinions, la chaleur des partis, le poids d'un grand nom et d'une éclatante magistrature fixaient tous les yeux sur la conduite que vous alliez tenir, et exposaient vos moindres

paroles au danger de toutes les interprétations.

Dans les fréquents changements de ces administrateurs des finances, qui tour-à-tour et si rapidement ont cédé aux difficultés, ont trompé nos espérances, ont succombé sous la grandeur de leurs entreprises, et dont chacun est venu tour-à-tour prêter entre vos mains un serment tant de fois inutile ; de quelle fécondité d'esprit n'avez-vous pas eu besoin pour varier toujours un fonds toujours semblable, renouveler sans cesse notre espoir, faire valoir dans chacun d'eux les qualités qui l'avaient fait choisir ; rappeler aux uns leurs devoirs, aux autres leurs vertus, à ceux-là leur réputation prématurée ; précautionner celui-ci contre son penchant à plaire, contre son amour de l'éclat et du bruit ! Votre franchise s'accroissait avec les malheurs publics ; les louanges adroites que vous leur donniez, prenaient peu-à-peu le ton des leçons et des conseils. Chacun de ces discours est un portrait fidèle, crayonné d'une main hardie, mais légère et circonspecte ; et d'habiles physionomistes auraient pu y reconnaître d'avance le destin de ces administrations passagères.

Il est, pour les tribunaux français, des fonctions plus augustes ; elles l'étaient alors d'au-

tant plus que ces tribunaux étaient demeurés seuls interprètes d'une nation dispersée dans ses vastes provinces : je veux parler des remontrances, précieux vestiges de cette liberté dont le sentiment ne s'est jamais éteint dans nos cœurs. Avec quelle tendre vénération pour un souverain justement adoré ; avec quel noble mélange de soumission et de franchise vous avez porté la lumière dans les abîmes de la déprédation, vous avez déféré au roi les effrayantes faillites de cinquante comptables en moins de vingt ans, et les scandaleuses récompenses qu'avaient obtenues ces comptables infidèles!

Dans cet ébranlement général qui a menacé récemment en France tous les temples de la Justice, obligé d'élever la voix, vous avez développé dans votre éloquence cette tristesse majestueuse, cette résignation forcée, pleine d'une douleur profonde, et dont les seuls accents auraient suffi pour donner à votre obéissance même toute la dignité, toute la fermeté de la plus courageuse réclamation. C'est alors qu'au nom de cette cour suprême dont vous deveniez l'organe, vous avez ajouté une force nouvelle à la demande déjà faite des Etats généraux ; vous avez supplié le souverain de rendre à ses peuples le droit d'être consultés sur

le choix et l'étendue de leurs sacrifices ; et vous vous êtes acquis le plus beau titre à la reconnaissance nationale.

Dois-je m'arrêter ici, et craindre de porter plus loin cette rapide analyse de vos discours publics? Dissimulerai-je que cette académie s'honorait d'avoir vu s'élever de son sein plusieurs voix éloquentes qui avaient défendu les droits, les intérêts, les réclamations du peuple ? L'un de nous, accoutumé à vaincre dans les débats judiciaires, s'est animé pour une cause qui valut tant de palmes aux orateurs romains. Un autre, fréquemment exercé à combattre l'hydre des préjugés avec les doubles armes du raisonnement et du ridicule, a employé dans cette discussion nouvelle la sagacité d'un philosophe qui sait remonter aux principes des sociétés. Un autre a encore embelli les leçons de la plus belle littérature, par le pronostic et le développement des progrès que prépare à l'éloquence française un changement si favorable. Nous avons entendu dans ce lieu même le chantre des Saisons, le peintre ingénieux des campagnes, défendre la cause de leurs habitants. Enfin j'oserai le dire, puisque les secrets d'une assemblée auguste ont été divulgués : les réclamations du peuple ont été accueillies, soutenues, protégées par ceux

même qui, dans tout l'éclat d'une haute naissance et des plus éminentes dignités, viennent ici partager nos travaux et jouir assidûment de l'égalité littéraire.

Vous avez, monsieur, sous les yeux de la France attentive, cru devoir envisager d'un autre point de vue ces mêmes intérêts; et par votre adoption dans un tel moment, l'académie a prouvé qu'elle ressemble à ces lycées antiques, à ces retraites des anciens sages, où les hommes d'état, réunis aux poëtes et aux orateurs, venaient discuter ensemble les grandes questions de la morale et du goût, en oubliant les différents partis qu'ils suivaient dans les affaires publiques.

L'académicien que vous remplacez peut vous offrir les plus singulières preuves du bonheur que ce goût des lettres répand sur toute la durée de la vie; et, dans ce nouvel aspect, j'entreprends, non sans crainte, d'ajouter quelques détails au portrait que vous en avez tracé avec tant d'élégance, de sentiment et de vérité. Environné de tous les avantages que procure une naissance illustre, il devait à la nature un génie étendu et facile, un caractère élevé, un cœur sensible; il lui devait des traits séduisants, où la noblesse se mêlait à la vivacité, à la candeur et à la grâce. De tels avantages doivent

être comptés quand ils servent à prêter de nouveaux charmes aux plus précieuses qualités de l'âme. Combien d'autres, dans les premières illusions de la jeunesse, et peut-être séduits encore par quelques exemples, auraient fondé sur ces dons naturels les soins de leur fortune, les espérances de leur ambition, le bonheur de toute leur vie ! Mais il cultiva son esprit par la réflexion, sa raison par le savoir, ses talents par le commerce intime et familier de tous les beaux-arts. Il joignit aux vertus de sentiment, guides quelquefois infidèles, toutes celles que peut donner l'étude de la morale. Vous avez observé, monsieur, qu'au moment où il sortit des mains qui avaient formé son enfance, lorsqu'il entrait dans cet âge où les études d'un jeune homme, affranchies de toute surveillance, ne sont plus dirigées par les soins d'un maître, et peuvent se fixer par son propre choix ou errer au gré de ses caprices, parut cette immense collection de toutes les connaissances humaines, qui excita tant de mouvements dans le monde littéraire. L'aspect de ce grand édifice étonna moins ses regards qu'il ne charma son imagination. Il ne tarda pas à s'enfoncer, comme au hasard, et avec la plus infatigable audace, dans tous les détours de ce vaste labyrinthe ; il s'enflamma d'une même ardeur

pour tant d'objets d'étude et de méditation. Ce fut là qu'il prit d'abord cette curiosité inquiète, ces goûts vagues et indéterminés dont aucun ne devient une passion dominante, et que l'occasion seule attache pour un moment, et par une préférence passagère, à un objet plutôt qu'à un autre ; disposition dangereuse pour l'homme qui se dévoue uniquement aux sciences, mais favorable dans un jeune homme prêt à s'élancer dans la carrière de l'ambition et de la gloire, et qui attend de conjonctures encore incertaines sa première résolution et ses succès.

Il est trop vrai que la réputation d'aimer les lettres et de fréquenter ceux qui les cultivent, n'était pas alors sans quelque péril : mais ne sera-ce pas les honorer et les venger, que de faire voir comment elles ont en effet contribué à ses succès dans tous les genres, embelli toutes les situations où il s'est trouvé, tous les événements de sa destinée, récompensé pendant toute sa vie le courage qu'il avait eu de se déclarer pour elles ? Et d'abord cette gloire que vous lui avez justement attribuée, monsieur, d'avoir donné à la France un grand exemple, d'avoir naturalisé parmi nous l'inoculation, cet art effrayant, mais salutaire, où le mal même devient le préservatif de l'excès

du mal, il la dut uniquement, cette gloire, à la confiance qu'il accorda aux hommes de lettres, à la conviction qu'il reçut par l'évidence de leurs raisonnements et de leurs calculs. C'était sur des criminels que l'Angleterre avait fait l'heureuse épreuve de cet art nouveau ; le marquis de Chastellux fit cet essai sur lui-même. Il se dérobe à sa mère dont il est adoré, dont la tendresse se serait alarmée, dont la dévotion plus craintive se serait plus effrayée encore ; et bientôt il reparaît devant elle avec tous les symptômes de ce mal redouté, mais qui n'étaient plus alors que les indices de la guérison et les gages de la sécurité. Il court chez M. de Buffon et lui dit : « Je suis sauvé ; » mon exemple en sauvera bien d'autres. » La Suède décernait, dans ce même moment, une couronne civique à une mère dont la piété véritablement maternelle avait enhardi ses concitoyens par l'exemple qu'elle avait donné sur ses propres enfants. La première action publique du marquis de Chastellux fut de mériter, par sa généreuse confiance et son propre dévouement, une pareille couronne.

Lorsque, semblable à Xénophon, il passa de l'école des philosophes dans celle des héros, il recueillit, comme le disciple de Socrate, dans plus d'une guerre, et comme lui encore dans

des contrées lointaines, sous des cieux étrangers, mais toujours sous les tentes de son pays, le fruit des paisibles études.

Sans doute son nom, ses talents militaires, son courage, lui ont seuls assuré, dès son entrée dans cette carrière, un avancement rapide. A eux seuls il dut l'avantage d'être choisi, jeune encore, pour apporter à Versailles les drapeaux d'une ville conquise : mission brillante et d'un favorable augure, où il semble que ce soit la gloire elle-même qui présente à la nation un jeune guerrier dans la joie d'un triomphe et dans tout l'éclat de cette préférence que lui accorde un général victorieux. Mais il fut le premier qui, de la tranquillité des travaux littéraires, porta jusque dans le bruit et le tumulte des camps, cet usage si consolant pour l'amitié, si encourageant pour la vertu, cet usage qui ne s'était alors introduit que dans les sociétés savantes, de consacrer par des éloges funèbres le souvenir récent de ceux qui ont été utiles, et dont une longue mémoire peut être utile encore. Combien de grandes actions nous ont été transmises par ces premiers essais de sa plume ! Cette guerre qui, dans le court espace de sept années, a coûté plus de sang au monde que n'en fit verser, pendant l'espace de trente ans, cette autre guerre dont retentissent

toutes les histoires du siècle passé, malheureuse pour la France, si on considère l'ensemble des événements, fut cependant remplie de brillantes victoires, de faits mémorables qui, au milieu de nos désastres, ont honoré le nom français. Souvent même la valeur particulière trouve plus d'occasions de se signaler dans le malheur général : c'est en s'exerçant contre les difficultés que se développent les grands talents et les grandes âmes. Nos revers, souvent balancés par d'heureux succès, ont été l'école où se sont formés ceux qui, depuis, ont vengé la nation, et sont encore aujourd'hui son espoir. Mais deux des héros qui s'y étaient le plus distingués, Closen et Belsunce, succombèrent aux funestes suites des dangers qu'ils avaient courus, des longues fatigues qu'ils avaient éprouvées. L'enthousiasme de la vertu, de la gloire et de l'amitié dicta au marquis de Chastellux leurs éloges funèbres. Il eut la consolation d'immortaliser ses maîtres, ses amis, ses émules : tel fut son début dans la carrière des lettres.

Ce qu'il a fait dans un autre hémisphère (car il n'est plus aucune partie du monde où l'officier français ne doive s'attendre à porter son courage et à retrouver sa renommée), vous l'avez retracé, monsieur ; mais je rappellerai

avec quel sentiment de joie les nouvelles républiques américaines, formées par des hommes instruits dans toutes les sciences de l'Europe, virent arriver parmi nos généraux un homme instruit dans toutes les sciences de l'Amérique, petit-fils de d'Aguesseau, et qui avait pour aide-de-camp le petit-fils de Montesquieu ! De tels noms réunis, de tels noms révérés de tous les peuples, annonçaient à ces sages et hardis défenseurs de leur patrie et de la liberté, des protecteurs dignes d'une si belle cause; c'était, parmi leurs alliés, retrouver leurs propres vertus. Vous avez indiqué qu'au milieu de tant de projets différents, inspirés par un même zèle, il contribua le plus à former cet heureux accord qui produisit bientôt des victoires si décisives; et moi je rappellerai que, dans ces vastes contrées où les sociétés savantes se formaient avec les premières assemblées des citoyens, où les académies naissaient avec les villes, où la philosophie, uniforme dans ses desseins, posait les bases de treize gouvernements divers, tout citoyen éclairé et vertueux le regardait comme un concitoyen. Vous avez redit le nom de ces hommes célèbres dont l'amitié suffirait seule à sa gloire; et moi je dirai que, des extrémités de ce nouveau monde, une lettre qu'il reçut après son retour en France,

et dans laquelle on le consultait sur les plus grands intérêts de ces naissantes républiques, commençait par ces mots : « *Mon ami, je ne vous connais pas;* » tant sa seule renommée avait inspiré pour lui de tendres affections !

Ses délassements, au milieu de ses travaux de tous les genres, il les cherchait parmi ces amateurs éclairés des lettres que nous voyons encore les cultiver avec succès, les protéger sans faste, les encourager sans engouement et sans erreur. C'est là que, mêlant à son gré le raisonnement et la plaisanterie, l'érudition et le badinage, les plus graves entretiens et les jeux d'esprit les plus inattendus, toujours prêt à porter l'agrément dans les choses sérieuses, et jamais la fausse importance dans les choses frivoles, il conserva ce charme d'esprit et de caractère jusque dans ces agitations, et, pour ainsi dire, ces troubles que je vais maintenant décrire.

Depuis long-temps, en France, une grande division avait commencé de régner dans les esprits. Chaque jour voyait remettre en question quelques-unes des opinions qui avaient paru les plus incontestables; celles que le suffrage de tous les siècles semblait avoir consacrées ; les principes que les anciens nous avaient transmis sur les beaux-arts; les prin-

cipes même de la société, ceux de la morale, ceux du goût, ceux des sciences militaires; tout devenait matière à la diversité des sentiments, à la violence des disputes, à l'animosité des partis. Et, par un malheur attaché au caractère impétueux et léger de notre nation, la neutralité, que dis-je? l'impartialité ne nous est jamais permise; la modération même est bannie et proscrite. L'exagération qu'on reprochait autrefois à notre langage, se fait maintenant sentir jusque dans nos opinions les plus indifférentes. La louange la plus sincère, si elle n'était que juste et vraie, nous paraîtrait le plus souvent une critique adroite et dissimulée : qui n'est pas enthousiaste, passe aussitôt pour détracteur. Ce qu'on blâme, il ne suffit pas de le trouver défectueux : qui n'est pas détracteur passe aussitôt pour enthousiaste; en cela, semblables encore à ce peuple ingénieux, passionné et frivole, avec qui nous avons tant d'autres ressemblances, et à qui les lois mêmes de Solon avaient fait un devoir de la partialité. Dans Paris comme dans Athènes, Diogène, au milieu de ce mouvement général, se croirait forcé à ne pas demeurer oisif, et à paraître du moins agiter son tonneau. Non, ce n'est dans aucune de ces deux villes qu'aurait pu jouir d'une considération toujours égale,

ce modèle de modération et de sagesse, cet ami célèbre de tous les fameux rivaux qui, de son temps, se disputèrent la palme de l'éloquence et le gouvernement du monde. Atticus ne pouvait soutenir qu'à Rome cette neutralité épicurienne qu'il embrassa par un choix libre, qu'il conserva toute sa vie, toujours fidèle à l'amitié, toujours neutre dans les dissensions, attaché à tous les grands hommes de quelque parti qu'ils fussent, les servant avec un zèle infatigable dans leur fortune privée, dans leurs intérêts personnels, et refusant avec une constance que l'amitié même la plus tendre ne pouvait ébranler, de prendre jamais aucune part à leurs intérêts de faction.

Mais si ce modèle est trop étranger pour nos mœurs, il est un autre exemple à proposer et à suivre; et j'ai maintenant à peindre un homme modéré, entraîné dans toutes nos agitations, prenant part à nos disputes les plus animées, non pas sans une vive chaleur, sans une persuasion forte, mais sans se laisser dominer par l'esprit de parti, sans emportement, sans animosité; ardent ami de ceux qui avaient les mêmes goûts, les mêmes opinions, jamais ennemi de leurs adversaires; c'est là peut-être l'Atticus français.

Ce mouvement universel commença par l'in-

troduction d'une musique étrangère ; et comme si la destinée prenait quelque plaisir à renouveler dans deux villes semblables les mêmes événements, on vit en effet se renouveler parmi nous ce que l'arrivée des chanteurs ioniens avait autrefois produit dans Athènes, où les uns trouvaient cette musique d'Ionie plus vive, plus mélodieuse que l'ancienne mélopée ; les autres, plus molle et plus efféminée ; où ceux-ci se plaignaient que le charme des sons y dominait sur le sens des paroles ; et les autres admiraient avec transport une expression plus juste, plus énergique, plus passionnée. A cette première dissension, qui, dans toute la France, alluma des haines que le temps n'a pas encore calmées, qui rompit d'intimes liaisons que le temps avait respectées, qui divisa les sociétés les plus unies, les corps littéraires, les familles même, peu s'en fallut que le gouvernement ne fît, comme autrefois dans la Grèce, couper les cordes de ces lyres étrangères. Nous ne disions pas, comme les plus sages des Athéniens, que cette révolution dans la musique nous menaçait d'une révolution dans les mœurs, d'un changement total dans l'état. La sagacité de nos conjectures n'atteignit pas si loin dans l'avenir. Observons cependant que, dans ces révolutions du goût général, il est

inévitable que les vieillards, attachés à tout ce qui leur rappelle d'anciens plaisirs, ne nous paraissent trop aisément ridicules ; et c'est ainsi que, dans les mœurs publiques, tout s'enchaîne, tout se tient par des nœuds souvent imperceptibles. C'est ainsi que, dans le cours d'un fleuve immense, quelques herbes, quelques grains de sable s'accumulent, les îles se forment, le cours des eaux se détourne, et tout l'aspect d'un pays est changé.

Le marquis de Chastellux, passionné pour tous les arts qui embellissent la société, ne tarda pas à se montrer dans cette arène en amateur éclairé de deux arts charmants ; mais en homme qui avait cultivé l'urbanité de ses mœurs autant que celle de son esprit. Il composa un ouvrage plein de goût, de finesse et d'agrément, accueilli en France, non sans contradictions, généralement accueilli des étrangers, qui virent avec plaisir un Français justifier la préférence qu'ils accordent à cette musique sur la nôtre ; et continuant de servir avec zèle le parti qu'il favorisait, il ne mêla dans ce premier combat, dans cette victoire si disputée, aucun sentiment qui pût jamais altérer le bonheur dont cet amour des beaux-arts l'a fait jouir.

Ce fut encore vers ce temps que nous vîmes

s'accréditer dans la littérature, dans la philosophie, dans l'administration même du royaume, une opinion nouvelle qui se fonde sur les progrès nécessaires et irrésistibles de l'esprit humain; opinion qui a conduit ses plus intrépides défenseurs jusqu'à soutenir que tous les siècles précédents, les plus célèbres même, ne nous offrent véritablement aucun modèle. Tous les principes et toutes les conséquences de ce nouveau système, s'ils ont trouvé de sages partisans et de nombreux zélateurs, ont également trouvé de nombreux et de sages antagonistes; et, à ce sujet, je développerai une anecdote littéraire que vous avez rapidement indiquée, monsieur, et dont je fus le confident.

Le marquis de Chastellux, attaché à cette opinion séduisante, qui s'est reproduite dans tous ses ouvrages, en s'y appropriant à chaque sujet qu'il voulut traiter, rencontra dans les sociétés spirituelles et savantes, où ses plus tendres liaisons s'étaient toujours formées, un homme qui fixa aussitôt toute son attention, le sévère abbé de Mably, partisan des vertus antiques, aussi passionné pour la liberté et pour la morale qu'indifférent à la fortune, dont la raison renforçait le caractère, et dont le caractère fortifiait la raison; inébranlable dans

ses principes austères, fruits de ses longues études et de ses sages méditations ; qui a quelquefois déplu au gouvernement, indisposé les premiers magistrats, inquiété jusqu'à la Sorbonne, sans jamais se rétracter, et cependant sans jamais attirer sur lui aucune animadversion; tant l'inflexibilité de ses vertus faisait respecter celle de ses opinions ! J'ajouterai encore, pour achever un hommage que j'aime à rendre publiquement à sa mémoire, que n'ayant été, pendant sa vie, d'aucune société littéraire, de zélés citoyens lui décernèrent à sa mort un honneur réservé aux hommes les plus illustres, un éloge proposé au concours des jeunes orateurs, et soumis au jugement d'une célèbre académie, celle des belles-lettres. Quels juges, en effet, eussent été mieux choisis pour couronner cet éloge d'un homme dont les mœurs furent dignes des anciennes républiques, d'un homme qui ressuscitait parmi nous les Phocions et les Aristides, que ceux à qui leur langue, leurs livres, leurs usages, leurs mœurs sont si familiers, et dont l'élégante érudition vient de ressusciter, pour ainsi dire, sous nos yeux, la Grèce entière ?

Le marquis de Chastellux, jeune encore, et Mably dans la maturité de l'esprit et de l'âge, s'entretinrent long-temps de leurs opinions

contradictoires; et chacun d'eux, comme il arrive souvent, ne médita sur la sienne que pour s'y affermir davantage. Tous deux écrivirent sur le bonheur auquel doivent prétendre les sociétés. Ce fut un modèle singulier et peut-être unique d'une querelle littéraire. Ces deux ouvrages polémiques, publiés en opposition l'un de l'autre, ne laissent rien pénétrer de cette intention particulière.

Mably développe toutes les maximes d'une politique qui ne se fonde que sur la morale. Il entreprend de démontrer que la prospérité des états n'a d'autre base que la bonté des mœurs publiques. Pour donner plus d'autorité à ses principes, il les met dans la bouche du plus sage des Grecs. Il saisit le moment où Athènes commençait à préférer le faste à l'antique simplicité, la richesse à la vertu, les talents agréables aux mœurs austères. Il oppose à Phocion un jeune homme épris de tous ces goûts nouveaux; et le sens général de ce dialogue est que la raison humaine n'est point en contradiction avec elle-même, et qu'elle ne peut conseiller sous le nom de politique, ce qu'elle défend sous le nom de morale. On entrevoit à peine, et c'est un secret qu'il a révélé à peu de personnes, que, sous le nom du jeune Aristias, plein d'esprit, de patriotisme, d'ardeur pour la

vertu, qui n'est encore philosophe que par passion, mais qui cherche à s'éclairer dans le commerce des sages, il veut peindre le marquis de Chastellux tel qu'il lui paraissait à cet âge : jeune homme dont il estime les sentiments, dont il prédit le retour à de plus saines maximes, et sur lequel Phocion s'écrie : « Plût aux dieux » que tous nos Athéniens lui ressemblassent ! »

Celui-ci développa son système dans un ouvrage plus étendu. Un seul et grand objet, dans un long cours d'études historiques, occupe son attention, « quel a été dans tous les siècles le » degré de félicité dont a joui le genre hu- » main. » Il rapporte avec beaucoup de subtilité tout ce qu'on peut trouver de défectueux dans les mœurs anciennes, et il expose sous un aspect plus favorable tout ce qu'on peut louer dans les mœurs modernes. Il ne voit pas dans les vices des peuples qui se corrompent, les inévitables dangers du luxe et de la mollesse, mais ceux de l'ignorance, ceux d'une civilisation qui n'était pas assez perfectionnée. Il soutient que cinquante générations successives suffisent à peine pour parvenir à la connaissance parfaite de l'homme physique et de l'homme moral, et former des génies capables de gouverner. Mais dans cet écrit, le premier où l'on ait donné à ce système des progrès

nécessaires de l'esprit humain tout l'appui que peut lui prêter l'histoire, avec quel respect pour la mémoire des grands hommes qui ont honoré les siècles précédents le marquis de Chastellux suivit une discussion où il était si facile de s'égarer ! Avec quelle sagesse dans la dispute il évita d'employer des armes qui eussent blessé son vertueux adversaire ! On entrevoit à peine qu'il répond à l'abbé de Mably, par le peu de mots qu'il se permet contre les contemplateurs, contre ceux qui doutent que l'ordre social puisse se perfectionner. Tous deux eurent un succès dont ils furent également flattés. L'apologiste des nouvelles mœurs et de toutes les jouissances des arts, à qui on reprochait même d'avoir porté dans son ouvrage l'ostentation et le luxe dont il embrassait la défense, vit cet ouvrage accueilli dans tous les pays où de pareilles mœurs dominent, et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Mably, sans avoir ambitionné d'autre prix que l'utilité générale, et malgré le reproche qu'on lui faisait aussi d'avoir porté dans son style cette sévérité dont il était le défenseur, fut honoré d'une couronne dans cette république si sage, et le modèle de toutes les vertus qui peuvent justifier les aristocraties.

L'un et l'autre n'ont fait consister le bon-

ıeur des nations que dans les seuls effets de a raison diversement perfectionnée. Permettez, messieurs, qu'avant de finir je rappelle encore, mais en peu de mots, qu'un autre athlète, que tous deux avaient connu, que tous deux avaient fréquenté, qui avait fui dans les solitudes, soutenait alors une troisième opinion avec toute la force de l'éloquence, toute l'adresse de la plus subtile dialectique, et en maniant à son gré le raisonnement et les passions. Celui-ci, admirant partout l'ouvrage de la simple nature, et détestant par-tout l'ouvrage des hommes, ne voyait dans nos institutions sociales que la corruption des sentiments naturels; dans nos arts les plus nécessaires, que l'altération de nos facultés physiques; toujours la nature parfaite et innocente, toujours l'homme dépravé ou coupable.

Tous trois ont fixé leurs regards sur la situation générale de l'Europe, sur celle de la France, et ils ont essayé de porter l'étendue et la sagacité des vues philosophiques jusqu'à une sorte de divination.

L'un, détracteur de la société, misanthrope par l'excès même de son amour pour le bonheur des hommes, dont le génie semblait effarouché par les infortunes que lui avait

causées son excessive défiance, annonce l'inévitable ruine, la subversion instante et prochaine de tous les royaumes, républiques et empires. Il va chercher de nouveaux essaims de conquérants, non dans les pays civilisés, ou dans ceux qui ont le plus perfectionné l'art de la guerre, mais dans ces immenses contrées où errent encore des peuples nomades qui regardent les villes comme des prisons et des tombeaux. Il prétend que nos arts si parfaits céderont à leurs forces naturelles, nos foudres à leurs flèches, et que la terre verra pour la seconde fois la civilisation vaincue par sa propre mollesse, et laissant par-tout l'empire à la barbarie.

L'autre, plaçant le bonheur dans l'état d'une société simple et bien ordonnée, croit que d'utiles réformes peuvent encore renouveler le destin des empires; il cherche la méthode de procéder à ces réformes; les mœurs lui paraissent si importantes, que selon lui les cabales et les factions ne sont pas ce qu'il y a de plus dangereux. Il semblerait, à l'entendre, que les talents séducteurs et les mœurs dépravées de cette Romaine, complice célèbre de Catilina, étaient plus à craindre pour Rome que Catilina lui-même : *plus effrayé*, dit-il, *de voir prendre aux femmes de nouvelles parures, que d'une*

commotion dans la place publique. Il veut qu'on sache quelquefois attendre, ne pas risquer d'imprudentes tentatives, ne pas achever de tout perdre par des entreprises prématurées. Et lorsque de ces maximes générales, il reporte ses regards sur la France, il prévoit que le gouvernement sera forcé de recourir à la pratique oubliée des États généraux; mais il redoute nos méprises sur nos plus chers intérêts; il redoute ce sentiment, né dans les désordres de la féodalité, par lequel on se persuade qu'on peut être grand dans une nation esclave; il compte peu sur le progrès des lumières, parce que, dit-il, les lumières viennent trop tard quand les ames sont amollies. Enfin, s'il avait quelquefois espéré, peut-être que les occasions manquées avaient abattu ses espérances; et ses dernières prédictions étaient celles d'un citoyen découragé.

Il semble aujourd'hui que le marquis de Chastellux aura porté sur l'avenir un regard plus perçant, et qu'en cette occasion du moins, il aura eu sur ces deux sages célèbres le double avantage d'avoir mieux présagé les événements, et d'avoir joui d'avance, par ce présage même, d'une félicité qu'ils n'osaient pressentir. Ami de tous les arts, ne doutant pas que l'esprit humain ne parvienne au plus haut degré où la

perfectibilité puisse atteindre, accoutumé à chercher le bien jusque dans les erreurs du siècle présent, il annonce en France, et dans toute l'Europe, le retour de la liberté par l'excès même de la dette publique; il dit que les besoins du fisc sont les vrais précepteurs des rois, et qu'envisagés d'un œil juste, ils deviendront un jour les protecteurs de la fortune des peuples.

Nous touchons au moment où la destinée va juger entre trois prédictions si diverses. La ruine générale de l'Europe se fait craindre : de tous côtés les réformes se tentent; de tous côtés la liberté publique paraît près de renaître.

Nation brave, généreuse et sensible, gouvernée par l'honneur, qui seul équivaut pour vous à de bonnes lois quand elles vous ont manqué; plus d'une fois vous avez repris vos antiques prérogatives, et réparé par quelques institutions passagères les maux qu'avaient causés les longs abus d'une autorité sans règles; mais rappelez-vous aussi que cette constitution si réclamée, la meilleure que vos ancêtres eussent le pouvoir d'établir, est cependant celle même qui nous a si mal défendus, si mal protégés, celle même qui tant de fois a permis au despotisme de se rétablir. Sans doute la diversité des intérêts, les disputes, les dissensions sont de

l'essence de la liberté; mais si elles la favorisent, c'est uniquement quand des formes égales, généralement admises, généralement respectées, peuvent suspendre et dompter toutes les contradictions. Songeons dans quels profonds abîmes nous replongerait une nouvelle tentative que la discorde rendrait inutile; et qu'entre l'anarchie qui nous menace, et le despotisme que le prince repousse, c'est la vraie liberté qu'il faut saisir. Rappelons-nous enfin, avec un généreux effroi, que Trajan ne put retrouver dans Rome assez de vertu pour affranchir cette république que ses anciennes vertus avaient rendue maîtresse du monde; et plus magnanimes que ces Romains dégénérés, quoique dans le plus beau temps de leur empire, montrons à l'univers la France digne que le vœu de Trajan puisse se réaliser.

ANECDOTES

SUR M. DE RICHELIEU.

Monsieur de Richelieu est un de ces hommes rares, dont la nature donne peu de modèles. Sa figure n'était que jolie, mais ses grâces et son esprit la rendaient supérieure à tout. Né pour plaire aux femmes, ne paraissant occupé que d'elles, il a connu tous les mouvements de l'ambition : le même esprit qui l'a rendu si séduisant auprès des femmes, l'a rendu favori de son maître. Habile général et bon négociateur, il parut à quinze ans à la cour de Louis XIV; et à quinze ans il charma tous les cœurs. Madame la duchesse de Bourgogne en fut enchantée; elle badinait avec lui, croyant n'avoir rien à craindre d'un enfant : c'est ainsi qu'on juge de l'amour quand on n'a pas ressenti ses traits. Un jour qu'il était à la toilette de cette princesse, on fit sortir tous les hommes pour qu'elle prît sa chemise; il se cacha derrière un écran, vit tout ce qu'on voulait dérober à ses regards, et leva la tête pour faire voir à la princesse l'excès de son amour par celui de sa témérité. La dauphine cria par un premier mouvement : Riche-

lieu fut aperçu de toutes les femmes; elles jurèrent toutes de lui garder le secret, et elles le dirent, non qu'elles eussent envie de lui nuire, mais craignant d'être prévenues, et chacune d'elles voulant être la première à apprendre ce petit événement. Le roi le sut et crut devoir punir cette hardiesse par les suites qu'elle pouvait avoir; il l'envoya à la Bastille. Richelieu puni, ne fut pas corrigé; il regarda sa punition comme une chose glorieuse qui lui promettait bien des triomphes. On ne le laissa pas longtemps en prison; mais il fut quelque temps sans paraître à la cour. Madame la dauphine mourut, et Louis XIV la suivit de près : Louis XV lui succéda, et M. le duc d'Orléans fut déclaré régent du royaume. Il avait pour filles, la duchesse de Berry, qui, par le nombre de ses amants, diminuait tous les jours la gloire de l'être; et mademoiselle de Valois, dont la beauté était dans tout son éclat, et dont le cœur avait encore sa première innocence. Madame la duchesse, sœur de madame d'Orléans, et comme elle, fille du feu roi, aurait passé pour belle encore, si elle n'avait eu auprès d'elle mademoiselle de Charolais, dont la figure surpassait tout ce que les peintres ont imaginé de plus agréable. Rien n'était si beau que ses yeux, rien de si séduisant que son esprit : comme

elle était le modèle de la beauté, elle était celui de l'ajustement. Toutes les femmes qui avaient des prétentions voulaient être coiffées et habillées comme elle ; mais plus on cherchait à l'imiter, moins on pouvait lui être comparé. Au spectacle, mademoiselle de Valois et elle fixaient tous les regards ; mais la dernière réunissait tous les suffrages. M. de Richelieu connut le prix de ces conquêtes, et résolut de les faire toutes deux en même temps ; il allait à l'Opéra d'un côté du théâtre à l'autre pour lorgner les princesses ; il n'épargna ni soins, ni argent, pour gagner tout ce qui les environnait. Mademoiselle de Charolais reçut ses premiers hommages, parce qu'il trouva plus de facilité à l'hôtel de Condé qu'au Palais-Royal. Malgré les soins d'une mère d'autant plus sévère qu'elle était coquette et jalouse de la beauté de sa fille, il pénétra tout, il séduisit tout : il paraît, il parle ; on le voit, on l'écoute, il est adoré. L'amour même se serait cru heureux et eût été satisfait d'une pareille conquête ; son triomphe était brillant et n'était point caché ; cependant il désirait encore : les hommes ne se contentent pas d'être aimés, ils veulent jouir. La princesse aimait trop pour refuser, mais il fallait trouver une occasion. Richelieu en l'attendant ne demeurait pas oisif : mademoiselle de Valois

l'occupait ; plus il trouvait de difficultés à approcher d'elle, et plus il sentait d'ardeur à y arriver. Ayant imaginé inutilement toutes sortes de stratagèmes, il s'avisa d'un qui lui réussit. Il s'habilla en esclave, et attendit sur l'escalier du Palais-Royal que la princesse sortît pour la promenade. Le moment arrive, il approche d'elle, et il lui remet un placet dans lequel était un billet qui contenait la déclaration de son amour. La princesse rougit en le prenant, quoiqu'elle ne le reconnût pas, et elle a dit depuis qu'elle avait senti dans ce moment-là une agitation extraordinaire. En rentrant de la promenade, elle lut le billet, et ayant fait venir madame Legendre, qui était sa première femme de chambre : Voyez, lui dit-elle, l'insolence du duc de Richelieu ; tout Paris sait qu'il adore mademoiselle de Charolais et qu'il en est aimé ; il m'écrit une déclaration ; c'est sûrement une méchanceté de ma cousine, qui se flatte que je donnerai dans le panneau. Que ne puis-je me venger d'elle ! — Vous le pouvez aisément, lui dit madame Legendre : recevez les hommages qu'on vous offre, vous êtes sûre de faire un infidèle. — Mais ces hommages ne sont pas sincères, reprit la princesse : quelle apparence qu'on quitte ma cousine pour moi ? Quoique je connaisse peu mon cœur, je le crois cepen-

dant plus tendre que le sien ; mais ma figure est bien différente, et je sens tout l'avantage qu'elle a sur moi. — Vous êtes trop modeste, répliqua la Legendre ; je ne suis pas d'accord de cet avantage-là, et j'ai des connaissances qui vous mettraient fort au-dessus d'elle, si on le savait. — Que vous êtes folle ! dit la princesse ; j'ai besoin de vos conseils et non de vos plaisanteries : quel parti prendre ? — Celui que votre cœur vous dictera, répondit la confidente. Les conseils qui combattent les passions ne sont guère suivis ; on n'en demande que pour être autorisée et servie. Si vous ne me croyiez pas du penchant à l'amour, vous ne me consulteriez pas sur le vôtre. — Mais, lui dit la princesse, puis-je aimer un homme d'un rang si différent du mien? — Oh! je vous conseille, répondit la confidente, d'attendre qu'il vienne quelque roi vous faire l'amour. — J'en serais bien fâchée, reprit mademoiselle de Valois, il faudrait l'épouser et quitter mon pays, et je n'ai aucun goût pour aller régner ailleurs. — Aimez donc en France, répondit la Legendre, si vous y fixez votre fortune et votre séjour, et aimez le seul homme qui soit digne de l'être par sa figure et ses agréments. — Cela est peut-être plus avancé que je ne le voudrais, répliqua Mademoiselle ; j'ai un plaisir au spectacle de-

puis que je l'y vois, que je ne connaissais pas auparavant : si vous saviez celui que j'eus hier à voir Angélique préférer Médor à Roland, le chagrin où j'étais quand elle donnait à ce dernier quelque espérance ! il y a trop de coquetterie à cela. — Eh ! ne voyez-vous pas, ma princesse, que c'est pour la sûreté de son amant qu'elle en use ainsi ? — N'importe, dit Mademoiselle, je n'aime la mauvaise foi en rien, et si je croyais que le duc de Richelieu fît l'amoureux de moi, pour s'en moquer avec ma cousine, je serais outrée. — Bon ! quelle apparence ! reprit la confidente ; je crois que mademoiselle de Charolais serait bien inquiète si elle savait la démarche de son amant. — Envoie-le donc chercher, dit Mademoiselle ; parle-lui, pénètre bien son cœur, et ne me déguise rien ; je verrai à me déterminer sur le compte que tu m'auras rendu.

Pendant que Mademoiselle s'occupait de son amour naissant, Richelieu cherchait à en faire naître d'autres ; la maréchale de... ressentait pour lui la passion la plus vive, et elle avait conçu l'espoir de lui plaire, sur quelques propos flatteurs qu'il lui avait tenus. Vous êtes charmant, lui dit-elle un jour qu'elle se trouva seule avec lui ; il est impossible de vous voir sans vous aimer, et encore plus impossible de

résister à vos coquetteries. Quoiqu'on ait peu de foi à vos paroles, elles font impression; l'amitié que M. le maréchal a pour vous, causera le malheur de ma vie en me mettant à portée de vous voir souvent. — Madame, lui dit le duc, vous méritez mon cœur et mon hommage; mais je suis vrai, et ne veux point vous tromper; j'ai offert mes vœux à mademoiselle de Charolais; je suis peut-être assez heureux pour l'avoir rendue sensible : Paris est instruit de mon goût et de mes projets sur elle, il serait honteux pour moi d'échouer. Si je vous rends des soins aujourd'hui, on ne manquerait pas de dire que c'est parce que je n'ai pu réussir auprès d'elle ; non, madame, votre gloire m'est chère autant que la mienne, laissez-moi faire sa conquête pour avoir un sacrifice à vous faire digne de vous. La maréchale chercha à le détourner de son projet; mais, voyant combien il l'avait à cœur, non-seulement elle cessa de s'y opposer, mais elle finit par lui promettre de le servir dans ses amours. Ce qui la rendit si facile, c'est que Surgis lui avait plu; elle l'avait trouvé très-digne de ses faveurs, mais pas d'assez bon air pour l'avouer pour amant : elle l'avait pris à condition qu'il ne paraîtrait jamais chez elle à l'heure de la compagnie ; qu'il ne lui parlerait point en public; et qu'il aurait son

congé dès qu'on viendrait à savoir leur aventure. Surgis, flatté d'avoir la maréchale, ne chicana point sur les conditions, et la maréchale était enchantée d'avoir un amant si digne d'être aimé en secret; mais pour ne pas paraître oisive, ce qui est toujours humiliant pour une jolie femme, elle eût bien voulu avoir un adorateur qu'elle eût pu donner au public. M. de Richelieu était celui dont sa vanité eût été le plus satisfaite; elle se flatta qu'il reviendrait à elle quand il aurait triomphé de la princesse : selon elle le terme devait être court. Elle lui avait promis de le servir; c'était son intérêt : elle lui tint parole. Elle était liée avec madame la duchesse; elle chercha à plaire à mademoiselle de Charolais, et elle y réussit. La princesse, qui savait l'amitié qu'avait le maréchal pour son amant, lui en savait gré, et en traitait mieux sa femme, qui d'ailleurs ne perdait aucune occasion de louer M. de Richelieu, ce qui était une façon sûre de lui plaire : les personnes contraintes croient avoir besoin de tout le monde, et elles aiment si tendrement ceux qui les servent ou qu'elles imaginent pouvoir les servir! Enfin, mademoiselle de Charolais parvint à cet âge heureux où les personnes de rang croient pouvoir faire impunément tout ce qu'elles désirent. M. de Richelieu crut devoir

célébrer ce jour, qui devait être l'époque de son bonheur; il imagina de lui donner une fête dans le bois de Vincennes, dont son beau-frère était gouverneur, et dont le parc touchait à celui de Saint-Maur, maison où madame la duchesse passait les étés, et où elle était avec sa fille. Mademoiselle de Charolais ayant proposé après son souper une promenade en calèche, pour jouir de la beauté de la nuit, elle prit avec elle mesdames de Meuse, de Sezanne, de Saint-Germain, et elle vint à Paris prendre la maréchale. On vint lui dire qu'on la demandait à sa porte; elle y va, elle y trouve la princesse, qui lui propose de la suivre sans lui dire où : la maréchale monte dans la calèche sans se faire prier. Mademoiselle de Charolais lui confie son secret, en l'assurant que la fête qu'on lui donne n'en serait point une pour elle, si elle n'y était pas : la maréchale parut sensible au compliment, et le fut encore plus au plaisir d'aller à une fête. On vole à Vincennes; une tente dans l'endroit du bois le plus agréable et le plus caché, était destinée à recevoir la compagnie; cent bougies l'éclairaient; une musique douce invitait au plaisir, l'annonçait, et déjà se faisait sentir; des guirlandes de roses et de jasmins, en décorant la tente, y répandaient un parfum délicieux; au milieu était une table,

servie avec autant de goût que de magnificence. Dans les temps heureux on goûtait, quoiqu'on eût dîné ; on faisait réveillon, quoiqu'on eût soupé ; les hommes n'avaient point besoin d'afficher des maladies pour autoriser leur faiblesse, ou de prendre des élixirs pour se ranimer ; la jeunesse était vive et gaie, elle aimait le plaisir par goût et elle en trouvait à tout. Les amants qui aujourd'hui rendent les soupers si tristes, les sociétés si ennuyeuses, qui paraissent toujours si las d'être heureux, faisaient alors l'objet de l'envie parce qu'ils avaient l'air content ; ils répandaient la satisfaction sur tout ce qui les environnait, et le spectacle de leur bonheur faisait un tableau agréable pour les plus différents. Richelieu, l'amour et le vin, tout rendait le repas charmant : les dames de la suite de la princesse avaient trouvé dans la tente l'homme qu'elles aimaient, ou qu'elles avaient envie d'aimer. Le duc imagina de faire masquer tout le monde après souper ; les femmes sortirent et se répandirent dans les allées, qui parurent d'autant plus sombres, qu'on sortait d'un lieu fort éclairé ; les amants furent obligés d'y aller chercher leurs maîtresses : le duc, pour multiplier les hommages, avait fait masquer tous les musiciens qui étaient jeunes et bien faits ; il voulait par-là donner plus d'em-

barras aux femmes, et augmenter leur plaisir en le leur faisant chercher. On prétend qu'une d'elles crut avoir trouvé dix fois son amant sans l'avoir joint encore.

On n'a jamais bien su le détail de ce qui se passa ; ce qu'il y a de sûr, c'est que Richelieu et la princesse se trouvèrent pendant que les autres se cherchaient ; la maréchale prit soin de mener mademoiselle de Charolais dans une tente qui était éloignée de celle où on avait soupé ; elle y trouva son amant : c'est là qu'il triompha de la beauté et de l'innocence ; c'est là que la princesse reçut plusieurs présents d'un dieu qui, voulant lui rendre ses chaînes agréables, augmenta encore l'ardeur de son amant, et diminua la douleur que causent ses premiers traits. On prétend que la maréchale reçut aussi, dans la même nuit, la récompense des bons services qu'elle avait rendus. Le jour finit la fête en l'éclairant ; la princesse amena la maréchale à Paris, et retourna à Saint-Maur. Ce qui s'était passé à Vincennes fut su dès le lendemain : des personnes intéressées ont cru que la princesse avait profité de sa majorité pour épouser son amant ; la maison de Condé fut alarmée des discours qui couraient. Madame la duchesse et M. le duc, son fils, se brouillèrent avec les femmes qu'ils crurent avoir assisté à la céré-

monie des noces; mademoiselle de Valois en pensa mourir de douleur. Le duc de Richelieu, toujours occupé de lui plaire dans les moments même où il en paraissait le moins occupé, avait eu plusieurs entrevues avec la Legendre; cette femme n'avait pu le voir sans l'aimer; mais malgré son amour elle le servait de très-bonne foi. Madame, lui dit un jour le duc, pour savoir tout le bien qu'on peut dire de moi il faut me connaître. — Oh! M. le duc, lui dit cette femme en le repoussant, je ne suis pas digne des biens que vous m'offrez; votre encens n'est pas fait pour moi. Elle le reçut pourtant en le refusant toujours, et elle rendit un compte très-fidèle des bonnes qualités de l'amant qu'elle servait. La princesse, toujours combattue par son amour ou par sa vertu, écoutait avec plaisir les détails qui étaient favorables à son amant. Richelieu, croyant qu'un moyen sûr d'avancer son affaire était de faire éclater son bonheur, ne fit plus de mystères de la nuit de Vincennes; tout Paris sut son histoire; on la célébra par mille chansons. Mademoiselle de Valois fut pénétrée de douleur d'avoir été prévenue par mademoiselle de Charolais; elle se piquait d'aimer encore plus tendrement, et elle était très-déterminée à sacrifier tout à l'amant qu'elle adorait : elle n'était retenue que par les obstacles.

Enfin le régent, instruit de sa passion, et craignant, par l'exemple de madame de Berry, les suites qu'elle pourrait avoir, chercha à la marier si loin, qu'elle ne pût jamais revoir son amant. Le duc de Modène se présenta; on profita de la conjoncture, le mariage fut conclu : la princesse le refusa avec courage. Cependant Richelieu, indigné des discours qu'on avait tenus après la fête de Vincennes, sur son mariage avec mademoiselle de Charolais, et sur la disproportion des époux, chercha à réaliser l'idée du public. Il était des amis du prince de Célamare, ambassadeur d'Espagne, qui était fort occupé à révolter les grands seigneurs du royaume contre le régent : il s'ouvrit à lui. Son régiment était à Perpignan; il promit à l'ambassadeur de remettre cette ville entre les mains des Espagnols, si le roi d'Espagne voulait lui donner une souveraineté en Espagne, qui le mît à portée d'épouser mademoiselle de Valois dont il était aimé. Il croyait avancer mieux ses affaires en mettant mademoiselle de Valois en jeu que mademoiselle de Charolais, par la connaissance qu'il avait des sentiments du roi d'Espagne pour le duc d'Orléans ; il se flattait que ce monarque saisirait avidement une occasion de mortifier un prince qu'il n'aimait pas. L'ambassadeur promit tout, et Richelieu

signa un traité avec lui qu'il envoya en Espagne ; le courrier fut arrêté, fouillé, et on découvrit tout le mystère. M. le duc d'Orléans fut ravi de trouver Richelieu coupable ; il l'envoya à la Bastille et fit travailler à son procès ; on trouva de quoi le perdre : et quoique M. d'Orléans ne fût pas cruel, il eût peut-être été perdu. Son goût pour Mademoiselle, l'amour de cette princesse pour lui, qui le faisait paraître plus coupable aux yeux du régent, fut ce qui le sauva. Mademoiselle osa aller demander sa grâce au duc d'Orléans, qui la promit à condition qu'elle épouserait le duc de Modène. Elle fit tout ce qu'elle put pour attendrir son père et pour qu'il n'exigeât pas une condition si dure : le régent, naturellement faible, n'eut de fermeté que pour faire le malheur d'une fille qu'il aimait ; ce qui fit croire qu'il la punissait en amant jaloux plutôt qu'en père sévère. La princesse promit tout pour sauver son amant ; tout ce qu'elle demanda fut qu'il sortirait de prison le jour qu'elle signerait son contrat de mariage. Le régent lui promit et tint parole ; le mariage se conclut. Le jour pris pour la cérémonie, on pare la princesse, on la conduit au Louvre, où les fiançailles se font, et où elle signe un engagement qui va la rendre éternellement malheureuse. Mademoiselle de Charolais était à la cé-

rémonie, embellie encore par la joie de voir partir sa rivale et sortir son amant de prison. Richelieu y parut, et mademoiselle de Valois oublia son malheur un moment pour le ressentir plus cruellement encore. Richelieu la regarda; elle avait l'air d'une victime qu'on allait immoler : il fut attendri de son état. Affligé de perdre une conquête si brillante, il lorgna sa rivale pour se consoler promptement. Il remarqua dans ses beaux yeux tout ce que l'amour et le contentement peuvent peindre; ce qui formait deux tableaux bien différents et tous deux à son avantage. La princesse partit pour l'Italie : on prétend que Richelieu eut le plaisir de l'entretenir la veille de son départ, et de recevoir d'elle un bien qui devait être le partage du duc de Modène. La princesse eut quelque satisfaction de sentir qu'une fleur si chère ne serait point cueillie par un mari qu'elle allait détester : on jouait dans ce temps-là *Momus fabuliste*, et on fit deux couplets sur l'air du vaudeville de la pièce, qui avaient trait à cette anecdote.

Richelieu, devenu plus amoureux par les faveurs qu'il avait reçues, ne voulut pas perdre sitôt de vue l'objet qu'il adorait, il suivit la princesse jusqu'à..... ; enfin ils furent obligés de se séparer. La princesse allait dans un pays où

rien ne devait la consoler de ce qu'elle perdait. Richelieu revint à Paris avec le projet d'augmenter ses triomphes. Mademoiselle de Charolais, après avoir perdu une rivale, n'en fut pas plus heureuse. Le duc suivit le système qu'il s'était fait de plaire à toutes les femmes ; les plaintes les plus tendres, la jalousie la plus forte, les menaces les plus terribles, rien ne fut capable de l'arrêter. Madame de Guébriant, qui était mademoiselle de Chatillon, sans être jolie, avait une figure agréable et qui plaisait ; mais elle paraissait avoir pour son mari une passion vive et difficile à détruire.

Crèvecœur, ami de Richelieu, était fort lié avec madame de Chatillon, et jugeant de sa fille avec cet enthousiasme qui anime la plupart des gens, il ne voyait rien de si beau que la jeune Guébriant, et il n'imaginait rien de si sage qu'elle : il en parlait sans cesse sur ce ton-là. M. de Richelieu ennuyé de ses louanges, et aimant d'ailleurs à le contrarier, paria qu'il obtiendrait ses faveurs avant quinze jours. Crèvecœur paria ; le duc n'exigea que le secret sur le pari : il vit la dame, chercha à lui plaire, et gagna la gageure dès la première semaine. Il ne s'en tint pas là ; il obtint de sa maîtresse qu'elle avouerait sa faiblesse à son ami : madame de Guébriant trouva la proposition in-

juste, malhonnête. Aux menaces qu'on fit de la quitter, elle se rendit; elle parla à M. de Crèvecœur; elle crut même qu'en prenant pour confident l'ami de son mari, de sa mère et de son amant, son secret serait en sûreté : effectivement il n'en fit usage que pour lui. M. de Richelieu, qui n'avait voulu que convaincre son ami de la faiblesse des femmes et de son pouvoir sur ce sexe, ne voulut pas se fixer à une maîtresse d'autant plus vive, qu'elle aimait de bonne foi; il la céda à Crèvecœur, qui, en lui portant le congé de Richelieu, s'offrit pour le remplacer. Une première faiblesse en entraîne toujours une autre ; Crèvecœur pouvait la perdre, il fallait le ménager : une femme trouve toujours des raisons pour diminuer à ses yeux la honte de sa défaite. Si Richelieu n'avait pas cherché à rendre madame de Guébriant infidèle à son mari, peut-être qu'elle l'eût toujours aimé; si Richelieu avait toujours été son amant, elle n'aurait jamais eu qu'une faiblesse; mais Richelieu l'avait séduite, l'avait quittée, et Crèvecœur ne pouvait remplir son cœur : elle le conserva parce qu'elle était née constante ; elle le trompa souvent parce qu'elle était née faible. Richelieu, après madame de Guébriant, chercha à plaire à madame de Villeroy : c'était ce qu'il y avait de plus joli à la

cour ; sa figure inspirait le désir, et il n'avait pu la voir sans en ressentir. Elle était née douce et tendre ; elle aimait son mari, parce qu'il était le premier homme qu'elle eût connu. Elle n'eût peut-être aimé que lui s'il ne lui avait donné l'exemple de l'infidélité ; mais M. de Villeroy avait des maîtresses, et, pour se débarrasser des caresses importunes de sa femme, il lui menait la jeunesse la plus brillante avec laquelle il la laissait faire les honneurs d'un fort bon souper pendant qu'il allait manger un gigot avec quelques filles de la comédie. M. de Richelieu eut la préférence sur tout ce qui paraissait chez elle ; il l'eut bientôt persuadée qu'elle devait se venger de son mari : il lui donnait souvent à souper dans sa petite maison. C'est lui qui a fait venir la mode de ces lieux, destinés d'abord à cacher une intrigue, et faits depuis pour les rendre éclatantes, ou pour faire croire qu'on en a. On trouvait dans la sienne tout ce que la mollesse et la sensualité, le faste et la profusion peuvent faire inventer. Comme l'esprit de madame de Villeroy n'était pas aussi agréable que sa figure, Richelieu chercha à égayer les soupers et à augmenter le nombre des convives. Il offrit à madame de Duras, qui venait de prendre Charlu, de venir avec son amant souper en partie carrée. Madame

de Duras ne regardait pas l'amour comme un sentiment, mais comme un plaisir; elle avait soin d'éviter la contrainte, le mystère, et tout ce qui pouvait rendre cette passion triste: elle accepta la partie du souper, et elle y porta la joie et le libertinage. Madame de Villeroy n'imaginait rien, mais se prêtait à tout. La chaleur du jour avait été excessive, les quatre amants l'avaient sentie; Richelieu proposa de souper nu: la proposition fut acceptée aussitôt que faite. Les mets les plus exquis, les vins les plus rares animaient les convives. Richelieu voyant avec quelle facilité sa première proposition avait réussi, en fit une autre qui prouvait qu'il était plus libertin que tendre: ce fut de changer de maîtresse. Charlu qui aimait de bonne foi, fut d'abord révolté de la proposition. Quoi! vous vous piquez de constance, lui dit Richelieu? vous êtes fou. La constance met l'âme dans une espèce d'esclavage; il n'y a rien de si insipide que d'attendre toujours son bonheur du même objet; chaque figure mérite un tribut qu'on ne peut lui payer que par l'inconstance; nous tenons d'elle la meilleure manière de jouir du bonheur, qui est de le chercher. Il prit ensuite Charlu du côté de la vanité; il lui fit entendre que les hommes supérieurs devaient être exempts de préjugés en

principes de galanterie. M. de Richelieu était l'oracle de la jeunesse brillante ; on avait beau être né constant, on avait beau être satisfait de sa maîtresse, on avait envie d'imiter celui qu'on regardait comme le héros de la galanterie. Charlu regarda madame de Duras, elle riait de son embarras ; et Charlu ne voyant dans ses regards nulle inquiétude, se rendit. On n'eut aucune peine à faire comprendre aux femmes l'avantage d'un pareil troc ; il se fit au contentement des parties : les hommes crurent devoir la complaisance de leurs maîtresses à l'excès de leur amour ; les femmes furent flattées de voir leurs amants revenir à elles après une épreuve si dangereuse à la passion. L'histoire fut sue, approuvée, et a eu depuis des imitateurs. Richelieu ne fut pas plus fidèle à madame de Villeroy qu'aux autres.

Elle avait pour belle-sœur la marquise d'Alincour, jeune, jolie, tendre et dévote, qui aimait son mari par goût et par devoir, qui vivait avec une mère sévère et difficile : que de difficultés à vaincre ! que d'attraits pour Richelieu ! Il demanda en grâce à madame de Villeroy de lui donner à souper avec elle ; madame de Villeroy ne pouvait se fixer à un amant aussi volage et qu'elle voyait aussi peu. M. de Riom avait une réputation qui donnait le désir de

s'enchaîner ; madame de Villeroy avait fait sa conquête, et il avait fait la sienne. Obligée à vivre souvent avec sa belle-sœur, sa vertu la gênait, lui en imposait; elle était obligée de lui cacher ses goûts, et par conséquent de se contraindre devant elle; elle eût fort désiré pouvoir lui donner un amant; elle avait fait quelques tentatives qui n'avaient eu aucun succès. La marquise de Villeroy savait par expérience qu'on ne résistait point à Richelieu; elle fut ravie du désir qu'il avait de voir madame d'Alincour, et elle les fit souper ensemble. M. de Richelieu employa tout ce que l'art de la coquetterie peut mettre en usage : ses attentions flattaient d'autant plus madame d'Alincour, qu'elle le croyait l'amant de sa belle-sœur : les préférences qu'on obtient sur ses proches, touchent plus sensiblement encore. Madame d'Alincour était souvent négligée quand elle était avec madame de Villeroy : quand deux jolies femmes sont ensemble, les hommages ne sont point pour celle qui est vertueuse. Toutes ces choses réunies firent paraître M. de Richelieu plus aimable; mais il n'en put tirer aucun avantage, parce que madame d'Alincour parla peu, s'observa beaucoup, et conserva toujours l'air imposant de la sévérité : mais il connaissait la faiblesse des femmes, il savait prendre toutes sortes de

formes, et ses succès lui donnaient une confiance qui les augmentait encore. Il vit plusieurs fois madame d'Alincour ; elle l'avait craint, elle l'avait fui ; elle se rassura, croyant n'avoir rien à craindre de lui : elle s'amusait de son esprit, et elle entreprit de réformer son cœur quand il entreprenait de séduire le sien. Richelieu peignait d'un côté à madame d'Alincour le plaisir d'aimer, avec toutes les couleurs les plus séduisantes, et d'un autre, la vie triste qu'elle menait par respect pour une mère sévère qui ne l'avait pas toujours été, disait-il ; il lui fit envisager la conduite de son mari, négligeant la plus jolie femme de Paris pour une maîtresse dont la beauté était très-fanée. Il lui vanta les plaisirs dont jouissaient ses belles-sœurs, plaisirs qu'elles ne devaient qu'à l'amour. Madame d'Alincour voulut à son tour lui faire honte du métier qu'il faisait. Un homme galant, lui disait-elle, est communément un homme faux, perfide, destiné par son état à porter la désolation dans les familles, et, pour justifier ces excès de séduction, vous attachez une sorte de mérite au désespoir que vous causez à des personnes que vous avez arrachées à leurs devoirs. Ah ! laissez-moi, ajoutait-elle, jouir du calme que je goûte ; l'état d'une femme sensible est un cercle de peines et de faux plaisirs

qui sont toujours punis par les remords et les dégoûts qui les suivent; cessez de me vanter une passion dont le charme est d'autant plus dangereux qu'elle a pour objet l'ivresse de nos sens. Vous avez beau me dire que chacun doit payer à l'amour un tribut de faiblesse, que le nombre des coupables non-seulement en diminue le danger et la honte, mais encore nous autorise à nous y exposer; je ne vous croirai point, et je ne sais que trop, quoique sans expérience, que les infidélités et les perfidies sont les jeux cruels de cette passion : les moyens même que vous employez pour me séduire me font horreur; les exemples que vous me citez pour m'autoriser (exemples tirés de ma propre famille, pour laquelle vous me donneriez du mépris si je vous en croyais), me font voir votre méchanceté; mais ce qui y met le comble, c'est la façon dont vous me peignez l'inconstance de mon mari; quel poison affreux vous portez dans mon cœur! quel malheur pour une femme sensible et occupée de ses devoirs, de savoir un mari qu'elle aime dans les bras d'une autre! Quand sa conduite me fait horreur, vous me prêchez de l'imiter! — C'est le seul parti que vous ayez à prendre, lui dit Richelieu, et un autre dût-il en profiter, je vous répéterai sans cesse ce qui peut vous rendre heu-

reuse. Je ne cherche point à vous animer contre un mari qui connaît si peu le prix de ce qu'il possède; au contraire, en vous prêchant d'aimer ailleurs, je veux bannir la jalousie de votre cœur, elle le déchire; l'amour est une passion douce, bien plus faite pour vous; tout lui est soumis, elle embrase tous les états et tous les âges; c'est à cette passion que votre sexe doit l'empire qu'il exerce sur le nôtre : empire qui fait votre bonheur et votre gloire, qui vous soumet les sages, les philosophes et les rois. — Achevez, lui dit madame d'Alincour, nommez-moi ma rivale? — Quoi! vous ne la connaissez pas? C'est la vieille duchesse de Brissac, qui serait votre grand'mère; c'est à elle que vous devez l'indifférence que vous témoigne M. d'Alincour. Je ne saurais y penser sans indignation, ajouta le duc, et à votre place..... — Arrêtez, lui dit la marquise, et laissez-moi me livrer à la douleur que vous avez fait naître.

La conversation de la marquise et de Richelieu paraissait si vive, que madame de Villeroy et Riom commençaient à en bien augurer, quand madame d'Alincour quitta la place où elle était pour passer dans un cabinet. Madame de Villeroy l'y suivit et fut très-étonnée de la trouver en larmes; elle demanda à s'en aller; sa belle-sœur lui fit en vain les plus vives ins-

tances pour la faire rester, tout fut inutile ; elle voulut sortir, et sortit en effet. Richelieu leur conta la conversation qu'ils avaient eue, et paria qu'il en viendrait à bout malgré sa fuite et ses larmes. Le lendemain, madame d'Alincour fit prier Richelieu de venir la voir ; il ne fut point surpris du message, et il se flatta que les réflexions de la nuit avaient été favorables à son amour.

Je sais que mon mari ne m'aime plus, lui dit madame d'Alincour sans lui donner le temps de s'asseoir ; mais je ne puis croire qu'il me préfère une si indigne rivale. Procurez-moi l'occasion de les voir ensemble, si vous m'aimez, comme vous m'en assurez. —Je vais vous servir de ce pas, lui dit le duc ; je veux vous montrer mon amour par mon zèle. Il alla sur-le-champ chez le marquis d'Alincour. Je venais pour vous, lui dit le duc ; vos gens m'ont conduit dans l'appartement de votre femme, au lieu de me mener dans le vôtre ; j'en ai été très-embarrassé et elle très-étonnée ; je lui ai avoué que c'était une méprise, elle a ordonné qu'on me menât chez vous ; je viens vous proposer un souper pour demain, dans ma petite maison. Il y aura une femme charmante dont je suis amoureux ; j'espère que vous engagerez la duchesse de Brissac à y venir ; il y a long-temps

qu'elle est de mes amies et qu'elle me demande à souper, nous aurons la Petitpas et Muraire. Le marquis accepta la partie avec plaisir, se chargea d'y mener la duchesse. Richelieu alla apprendre à madame de Villeroy de quoi il était question ; elle promit de mener sa belle-sœur, et le duc alla donner des ordres chez lui pour ménager un lieu commode, d'où les deux sœurs pussent voir tout ce qui se passerait sans être aperçues. Madame de Villeroy alla chez madame d'Alincourt; elle lui apprit ce que Richelieu avait fait pour lui procurer la satisfaction qu'elle avait demandée. Comme la démarche que madame d'Alincour allait faire, ne prouvait que son amour et sa jalousie pour son mari, elle n'en prévit pas les conséquences. On la fit monter dans un entre-sol qu'on avait fait ajuster; on y avait ménagé un petit jour d'où on apercevait tout ce qui se passait dans le salon du rez-de-chaussée. Sans être vue, madame d'Alincour vit arriver la compagnie. Madame de Nesle était celle que Richelieu avait choisie pour la partie carrée ; sa beauté rendait la figure de madame de Brissac encore plus délabrée. Richelieu, après quelques moments de conversation, proposa la promenade; madame de Brissac craignait l'air et le serein, elle resta dans le salon : c'est ce que désirait le duc;

d'Alincour y demeura avec elle. Madame de Nesle et Richelieu allèrent se promener, et il ne tint qu'aux deux sœurs d'être témoins d'une conversation fort vive. Madame de Villeroy acheva d'aigrir sa belle-sœur ; on fit venir Richelieu. Mon désespoir est au comble, lui dit madame d'Alincour, profitez-en, et vengez-moi d'un mari qui me trahit pour un monstre. Madame de Villeroy les laissa seuls (quoiqu'on ait dit qu'elle avait tenu sa belle-sœur), et Richelieu profita de la circonstance en homme habile ; il alla rejoindre la compagnie, et d'Alincour ne se douta jamais de ce qui venait de se passer. Le souper fut gai et bon ; madame de Nesle fut aussi satisfaite de son amant que si madame d'Alincour ne l'avait pas précédée ; les quatre amants se retirèrent fort contents les uns des autres ; mais madame d'Alincour sortit pleine de trouble, de jalousie et de remords. Madame de Villeroy ne put jamais remettre le calme dans son âme ; elle lui chanta pouille de l'avoir menée dans un lieu où elle avait perdu son innocence et le repos de sa vie ; elle lui jura qu'elle ne la verrait jamais, non plus que Richelieu, et elle leur tint parole ; mais l'aventure fit du bruit, c'en était assez pour Richelieu. Madame d'Alincour porta ses remords, ses douleurs et sa jalousie aux pieds

d'un confesseur, et Richelieu vola à de nouvelles conquêtes.

Il n'avait point pardonné au duc d'Orléans d'avoir sacrifié sa fille pour la punir de l'avoir aimé; il chercha à s'en venger. Madame d'Averne était sa maîtresse; il forma le projet de lui enlever son cœur; il y réussit, et obtint ses faveurs assez promptement. Il ne s'en tint pas là; un jour qu'elle devait souper avec le régent, il l'engagea à lui donner la préférence; il l'obtint : l'intérêt est toujours sacrifié à l'amour. Madame d'Averne manda au duc d'Orléans, qu'une migraine affreuse la privait du plaisir de le voir, et qu'elle allait se coucher. Elle fit fermer sa porte, reçut Richelieu avec lequel elle soupa et passa une grande partie de la nuit, ayant plus de plaisir à tromper le maître du monde, qu'à jouir des biens les plus délicieux de l'amour. Le régent qui se douta que sa migraine pouvait être un prétexte à une infidélité, mit des espions en campagne qui lui rapportèrent qu'ils avaient vu sortir M. de Richelieu sur les cinq heures du matin de chez sa maîtresse. Quoi! s'écria le régent, je le trouverai donc toujours sur mon chemin? il m'enlève une maîtresse après avoir séduit ma fille. Richelieu satisfait, s'en tint là, et alla courir de nouvelles aventures.

Madame de Clagny faisait l'admiration de tout le monde, et, malgré l'envie si naturelle au beau sexe, sa douceur la faisait aimer de celles même dont elle effaçait la beauté ; plusieurs hommes l'avaient trouvée charmante ; plusieurs avaient tenté de la séduire, et toujours inutilement. La duchesse d'Albret, qui était son amie, lui faisait un crime de sa vertu. Vous avez envie, lui disait-elle un jour, d'avoir une bonne maison ; la vôtre sera toujours triste tant que vous serez insensible ; une femme raisonnable n'attire personne ; les femmes la craignent, les hommes la fuient : une femme galante attire l'amant qui la possède et tous ceux qui la désirent. Une femme qui a un amant sait gré à une autre d'avoir la même faiblesse ; elle est à son aise avec elle ; elle y vit avec plaisir : la femme raisonnable lui en impose et l'humilie. — Hélas ! madame, lui dit madame de Clagny, c'est à moi d'être humiliée d'avoir une vertu si faible ; les autres femmes se rendent à l'amour qu'on leur témoigne ; j'aime le seul homme que je ne dois pas aimer, et le seul de tout ce que je connais qui ne m'ait pas dit la plus légère galanterie. C'est Richelieu que j'adore, puisqu'il faut vous le dire, et je dois ma réputation de sagesse au goût que j'ai pour un homme qui ne m'aime pas ; en vain j'ai voulu arracher de mon cœur un

amour malheureux; les efforts qu'on fait pour guérir une passion lui prêtent de nouvelles forces; la raison éclaire nos maux et ne les guérit point. Je suis la plus infortunée des femmes; je fuis le monde par vertu; je le cherche parce que j'ai besoin de dissipation. — Ah! mon Dieu, que vous m'obligez par la confidence que vous me faites, dit madame d'Albret! ne résistez point au penchant qui vous entraîne; Richelieu est charmant; il est digne de votre amour; dès qu'il sera averti du goût que vous avez pour lui, il viendra à vos pieds vous offrir son cœur et son hommage. — Oui, lui dit madame de Clagny, il viendra me jurer un amour qu'il ne sentira pas. La gloire des hommes est de tromper un sexe plus crédule que le leur, parce qu'il est de meilleure foi. — Qu'importe, dit madame d'Albret, qu'on nous trompe, pourvu qu'on nous trompe bien: une femme n'est-elle pas trop heureuse qu'un homme se donne la peine de jouer pour elle une passion qu'il ne sent pas? Lui saurions-nous plus de gré de lui paraître insensible par probité; d'ailleurs, je crois que vous pouvez vous flatter de lui inspirer une véritable passion: quand on aime bien, on est si digne d'être aimé! Mais si vous n'êtes pas assez heureuse pour le fixer, la jouissance vous guérira peut-être. L'humiliation de

céder semble éclairer sur les défauts de ce qu'on aime ; la résistance, au contraire, augmente la passion et les agréments de l'objet aimé. Venez souper demain chez moi : Richelieu y soupe ; il ne vous a vue qu'en passant, il est impossible qu'il ne soit pas frappé de votre figure : je me charge de tout. — Non, lui dit madame de Clagny, je n'irai pas ; laissez-moi encore combattre un penchant malheureux ; peut-être viendrai-je à bout de le vaincre. Madame d'Albret pressa encore madame de Clagny, qui ne se rendit pas. Elle vit M. de Richelieu, lui apprit la passion qu'il avait inspirée à la plus jolie femme de Paris, et l'engagea à venir souper le lendemain à l'hôtel Soubise, où elle l'amenerait.

Effectivement madame de Clagny, qui avait refusé de souper à l'hôtel de Bouillon dans la crainte de le voir, consentit à suivre madame d'Albret chez madame de Rohan, n'imaginant pas qu'il dût y être ; elle l'y vit arriver avec trouble, mais avec satisfaction. Richelieu, prévenu, ne parut occupé que d'elle, il fut embelli par tout ce que le désir de plaire pouvait ajouter à ses agréments naturels. La comtesse ne put résister ni cacher sa défaite ; le duc lui demanda la permission d'aller la voir le lendemain ; elle eut la volonté de le refuser, elle n'en eut pas la force. Il avait trois petites maisons

et trois rendez-vous ce jour-là; il quitta tout pour la comtesse : c'était une personne nouvelle, furieux mérite auprès de lui. Il arrive avec l'empressement de l'amour; il la trouve dans une parure qui était un garant de ce qu'elle voulait faire pour lui, il l'assure avec cette éloquence trompeuse, mais toujours triomphante, qu'il l'adore, qu'il la préfère à tout, qu'il n'aimera jamais qu'elle, et tout ce qui se dit en pareil cas. Arrêtez, lui dit la comtesse, cessez de me persuader de votre constance, je ne l'exige pas; je ne me flatte ni de vous fixer, ni de vous résister; vous avez triomphé de la petite-fille de nos rois; vous avez eu à surmonter l'orgueil que lui inspirait sa naissance, l'espoir qu'elle pouvait avoir d'un établissement glorieux, et les combats que lui livrait sa vertu; vous avez plu à mademoiselle de Charolais, qui, en recevant les hommages de la jeunesse la plus brillante, n'a trouvé que les vôtres qui fussent dignes d'elle; elle n'a point cherché à cacher un goût qui la flattait. C'est le dieu qu'on aime; en vous aimant on ne fuit pas l'amour, on croit le posséder. La marquise d'Alincour était convaincue qu'elle n'aimerait jamais que son mari; son cœur tendre, mais faible, ne voyait de l'amour que les suites, que les dangers, que les écueils. Une dévotion craintive augmentait ses

terreurs et faisait sa vertu : vous la vîtes; ses idées changèrent; elle ne connut de dieu que vous. J'en pourrais citer mille autres, je vous ai suivi dans tous vos triomphes, et j'ai gémi en secret du désir que j'avais de les augmenter sans en avoir l'espérance; et comment se flatter de vous plaire au milieu de toutes ces conquêtes? Vous me persuadez aujourd'hui que je vous ai plu; je me livre à cette idée flatteuse; mais ne cherchez point à me promettre ce que vous ne tiendrez pas, et ce que je ne désire point. C'est Richelieu volage et inconstant que j'aime; je veux augmenter votre gloire et ne pas l'arrêter; courez, volez de belle en belle, et venez quelquefois m'apprendre vos succès; ils m'empêcheront de rougir de ce que je fais pour vous. La comtesse, en finissant ces paroles, se jeta dans les bras de son amant; elle était vraie et sensible, elle brûlait du plus ardent amour, elle ne mit point en usage cette fausse résistance qui vient de la coquetterie plus que de la vertu. Richelieu enchanté croyait ne pouvoir trop lui donner de preuves de sa tendresse; elle reçut ses transports, et quoiqu'elle n'en soit pas convenue, je crois qu'au milieu de ses plaisirs elle sentit quelque douleur d'imaginer qu'elle ne pouvait pas se flatter de jouir seule d'un amant aussi aimable. Richelieu, satisfait,

se rappelle ses rendez-vous; il voit que l'heure n'est pas passée, il y court; il quitta la comtesse, la vit rarement, l'aima toujours et en fut toujours aimé. Les deux premières femmes qu'il eut ensuite ne fournissent rien d'intéressant à apprendre; la troisième mérite quelques détails. Elle était jeune, jolie; elle avait une voix charmante et beaucoup de talents; elle était femme de robe et très-humiliée de l'être; elle ne voulait voir que des gens de la cour, ne parlait que de Versailles, des princesses, ce qui lui avait donné des ridicules parmi les femmes de son état. Elle avait eu envie d'un homme fort aimable, lui avait fait des avances, le croyant colonel, et avait rompu avec lui en apprenant qu'il n'était que capitaine. Elle mourait d'envie de rencontrer M. de Richelieu; elle le courait à tous les spectacles; enfin elle le vit à un bal que la duchesse de Berry donnait au Luxembourg, il se trouva à portée d'elle; il lui échappa quelques galanteries qu'elle saisit avidement. M. de Richelieu lui demanda la permission d'aller chez elle; elle lui dit que son mari était jaloux : peste! un mari jaloux, dit Richelieu en lui-même, ceci est bon. Cette femme, déjà jolie, embellit à ses yeux; il la presse de venir dans sa petite maison, elle s'en défend, mais faiblement; Richelieu presse,

on se rend, et on promet d'y être le lendemain à six heures. La présidente fut exacte ; le duc se fit attendre : enfin il arriva. M. le duc, lui dit-elle en le voyant entrer, la démarche que je fais doit vous paraître bien ridicule.— Point du tout, lui dit le duc, elle me paraît très-sensée. Y a-t-il rien qui le soit tant que de chercher le plaisir, que de venir faire le bonheur de quelqu'un qui nous aime ? votre miroir vous dit en vain que vous êtes jolie ; nos hommages seuls ont droit de vous convaincre de cette vérité dont vous devez douter sans cela, et les miens, plus qu'aucuns, doivent vous persuader. Je me pique d'être connaisseur et on ne me le dispute pas. — Il est vrai, dit la présidente, que j'avais besoin de votre aveu pour flatter mon amour-propre ; ce n'est point l'amour qui m'amène ici ; j'ai eu des fantaisies pour suivre la mode ; mais je n'ai point eu de passions ; vous devez à ma vanité la démarche imprudente que je fais ; on m'a flattée de ressembler à mademoiselle de Charolais ; on croit aisément ce qui flatte ; vos sentiments peuvent seuls me convaincre ou me tirer d'erreur ; parlez, qu'en est-il ? — Je vous trouve aussi belle, lui dit le duc, mais la princesse a quelque chose qui l'embellit singulièrement à mes yeux ; elle m'adore, et vous ne

n'aimez pas. — Hélas ! lui dit la présidente, je m'en flatte peut-être en vain. Si je vous plais, vous êtes bien sûr de me plaire ; mais si vous voulez que je vous aime, sacrifiez-moi votre princesse, dont je suis déjà jalouse avant que de vous aimer. — Voyons si vous méritez des sacrifices, reprit le duc ; le visage annonce la perfection et ne la tient pas toujours, voyons. Il attaque, on se défend ; quoi ! vous faites l'enfant, lui dit le duc, est-ce pour me prouver votre vertu que vous êtes venue ici ? si vous ne voulez pas, vous êtes la maîtresse, je n'ai point envie de vous prendre de force. — Finissez, lui dit la présidente, et écoutez-moi : mon dessein n'est pas de vous rien refuser ; mais je veux du moins que ma défaite humilie une rivale que je déteste, et dont je vois bien que je vous demande le sacrifice en vain ; je sais que tous les mercredis vous allez passer la nuit avec elle ; que vous entrez par la maison du jardinier ; ma femme de chambre est sa fille, c'est elle qui m'a instruite ; si vous avez envie de m'avoir, je me trouverai mercredi chez le jardinier ; venez-y deux heures avant celle où vous devez vous rendre chez la princesse, c'est là où je me livrerai toute entière à vos désirs, et où je chercherai à les faire renaître. Puissé-je en tarir la source dans

mes bras, et pouvoir vous faire convenir que je vaux une princesse. Tout ce qui était bizarre et nouveau échauffait la tête de notre héros. Cette aventure le piqua par sa singularité ; il fit pourtant encore quelques tentatives ; mais elles furent repoussées avec une vivacité qui ôta à Richelieu toute espérance, et qui l'obligea à attendre le mercredi pour se rendre heureux. Le jardinier avait une chambre assez propre : il la leur prêta ; Richelieu se crut heureux, et avoua qu'il ne l'avait jamais été davantage. La présidente, qui n'avait pris Richelieu que par vanité, sentit alors qu'on ne pouvait pas ne pas l'aimer à la folie après l'avoir eu ; elle fit tout ce qu'elle put pour lui paraître encore plus aimable ; elle employa les caresses et les paroles les plus séduisantes pour arrêter son amant, et l'empêcher d'aller trouver la princesse ; elle offrit même, quelle humiliation pour une femme ! de jouer avec lui un personnage différent, pour lui offrir des plaisirs nouveaux, et qu'on disait ne lui pas être inconnus. Quelle preuve plus forte pouvait-elle donner de son amour? Richelieu trompait la princesse, mais c'était en l'adorant ; il ne résistait point à une nouvelle conquête, mais il revenait toujours à elle avec l'empressement du plus tendre amour. Les transports de la prési-

dente ne l'arrêtèrent pas; l'heure pressait : il vola chez sa princesse. La présidente eut des vapeurs horribles; Richelieu appela en sortant sa femme de chambre, qui vint, avec sa mère, offrir à sa maîtresse tous les secours dont elle pouvait avoir besoin ; mais Richelieu seul pouvait la guérir, et il était déjà dans les bras de mademoiselle de Charolais. Cette idée la fit évanouir ; enfin elle revint à la vie, et, pressée de sortir de cette maison où elle venait d'avoir tant de plaisir, et qui était devenue pour elle une horreur, elle remonta dans son carrosse, et elle arriva chez elle dans un état à faire pitié. Le lendemain, le duc de Richelieu envoya savoir de ses nouvelles, ce qui renouvela ses maux en rappelant ses plaisirs et sa jalousie. L'espérance de le voir la fit sortir de son lit; elle alla à l'Opéra, où effectivement elle vit Richelieu, mais lorgnant mademoiselle de Charolais, qui joignait à sa beauté naturelle l'air du contentement. En sortant du spectacle, il se présenta pour lui donner la main; elle l'accepta en personne piquée, mais qui craint de le paraître. Elle reçut le lendemain un billet de sa part, par lequel il l'invitait à venir souper dans sa petite maison ; elle en mourait d'envie ; mais sa vanité s'y opposait, elle refusa ; on lui fit de nouvelles propositions : le duc avait déjà gagné

les femmes de chambre ; elles pressèrent leur maîtresse de se rendre à l'empressement qu'on lui témoignait ; enfin, la présidente y consentit à condition que ce fût un mercredi. Les offres qu'elle avait faites au duc, chez le jardinier, lui avaient donné un désir ardent de la revoir ; elle était devenue par-là une personne nouvelle ; il n'y tint pas : il fit dire à Mademoiselle qu'il allait être saigné, elle le crut ; et il se rendit à sa petite maison où il reçut les marques les plus vives de l'amour de la présidente. Mademoiselle de Charolais, en peine de la maladie de son amant, envoya dire à madame de Sezanne de la venir prendre ; elle monta dans son carrosse et se rendit à la Place - Royale, où elle apprit que Richelieu était sorti ; elle se douta que c'était une tromperie nouvelle, elle s'en affligea avec son amie et n'en murmura pas. La présidente toujours plus satisfaite de son amant, voulait absolument le posséder seule ; elle chercha à le brouiller avec la princesse, et voici l'expédient qu'elle imagina. Elle écrivit une lettre fort tendre, qui parlait des plaisirs qu'elle avait goûtés : Quel triomphe pour moi, disait-elle dans sa lettre, d'imaginer que vous avez quitté la princesse pour moi, et que je vous ai possédé un jour destiné pour elle : rien n'égale mon bonheur que mon amour. Elle char-

gea sa femme de chambre d'aller voir son pè
et de glisser cette lettre dans le jardin, qua
M. de Richelieu en serait sorti : la ruse réuss
La princesse, après avoir passé une partie de
nuit avec son amant, alla dans le jardin po
y voir lever le soleil : on aime tant l'auro
quand on a un amant! Elle aperçut la lettr
la ramassa, et la voyant ouverte et adressée
M. de Richelieu, elle la lut, et fut extrêmem
affligée d'y voir la certitude de sa perfidi
qu'elle n'avait fait qu'imaginer. Suis-je fai
pour être trompée, disait-elle, avec douleur
on vante ma figure, mais mon cœur seul de
vrait me faire aimer de l'ingrat qui me trahit
Quand elle vit son amant, elle lui dit qu'il étai
peut-être en peine d'une lettre qu'il avait perdue, et elle la lui donna en lui disant qu'elle l'avait trouvée et lue. Le duc protesta que c'était une méchanceté, qu'il n'avait point reçu cette lettre : l'apparence était contre lui; mais l'amour prenait sa défense. Le duc sentit d'*où* partait la méchanceté, et il eut envie de se venger. Le président était jaloux; il imagina de donner une sérénade à la présidente, éclairée par vingt flambeaux que portaient des gens de sa livrée. Le président fut furieux, fit un train horrible, menaça sa femme de la mener dans son château, et lui défendit de voir M. de Ri-

chelieu, ce qui lui en donna plus d'envie. Elle alla le trouver à sa petite maison sans y être attendue ; elle entra par la porte du jardinier, et se promena dans le jardin en attendant qu'il arrivât. Le duc apprit en entrant qu'il y avait une femme dans son jardin, et ne soupçonnant pas qui ce pouvait être, il courut la chercher pour la faire sortir promptement dans la crainte qu'on ne vît celle qui devait y venir ce jour-là ; il entre dans un bosquet, et trouve la présidente. Il était encore furieux contre elle ; elle était venue pour le gronder de la scène qu'il avait occasionée : elle le vit en colère , et ne songea qu'à l'apaiser. Ah ! madame, lui dit le duc toujours furieux, sachons gré au voile d'obscurité qui nous a unis ; craignons de le lever l'un et l'autre : la vanité a eu plus de part que le sentiment à ce que vous avez fait pour moi, et vous devez à la nouveauté, au libertinage, le goût que j'ai paru avoir pour vous. Votre figure m'a séduit, et j'ai été la dupe de votre caractère ; je vous ai cru vraie, et vous êtes fausse ; je vous ai cru une belle âme, et vous en avez une affreuse ; je vous croyais un cœur tendre, sensible : et je vois que votre tempérament est votre seul guide. — Ah ! ingrat, lui dit la présidente, si je n'avais pas un cœur tendre, t'aurais-je aimé ? Tu as raison de me croire fausse ;

j'avais l'air de t'estimer, parce que je voul[illegible] t'aimer. Quand le discernement m'éclairait s[illegible] tes vices, l'amour y jetait un voile qui les faisa[illegible] disparaître. Honteuse également et de les vo[illegible] et de ne les voir pas, je louais quelquefois l[illegible] vertus opposées à tes défauts : étonnée de mo[illegible] aveuglement, tu m'as crue fausse plutôt qu'a[illegible] veugle. Tu doutes de la bonté de mon âme [illegible] mes yeux sont ouverts ; je vois tous les jour[illegible] que tu m'as jouée, et tu respires encore ! Fuis, ingrat, fuis, malheureux, tu n'es qu'un monstre ; mais je dois respecter le goût que j'eus pour toi. La colère de la présidente apaisa le duc : Il est très-plaisant, dit-il, en riant, que vous me chantiez pouille après m'avoir fait une méchanceté affreuse ; car enfin votre intention a été de me brouiller avec une princesse que j'adore : quel tour puissiez-vous avoir joué qui soit équivalent à celui-là ? — Comment ! dit la présidente, n'avez-vous pas éclairé mon mari sur ma conduite, par la belle sérénade que vous m'avez donnée ? — Moi, éclairer votre mari ! mais, non ; j'ai voulu apprendre à votre quartier que je vous aimais, et j'ai cru par-là vous donner un air, dont vous deviez être plus flattée que piquée : car enfin, ajouta-t-il, voyez sur quelle liste vous êtes. Il tira de sa poche un papier, et montra une douzaine de noms à

la présidente qui était enchantée de se trouver en si bonne compagnie. Elle cessa de redouter la colère de son mari : M. le président va me mener dans son vieux château, dit-elle ; mais j'y emporterai le plaisir de vous avoir plu, et la satisfaction de vous aimer toujours. En même temps elle regarda le duc avec des yeux si tendres, que, quoiqu'il eût juré de ne la revoir jamais, il se sentit ému et la jeta sur un lit de gazon, où la présidente se laissa entraîner sans peine. Ils allaient goûter les plus doux plaisirs, quand ils entendirent quelqu'un qui s'écriait : Ah ! monstre, que vas-tu faire ? Est-ce pour me rendre témoin de tes plaisirs que tu m'as fait venir ici ? — Vous avez raison, dit le duc en se relevant, je n'y pensais pas, c'est une méprise. La femme qui avait parlé sortit de derrière la palissade, et fit voir à la présidente madame de Polignac, dont la beauté était éblouissante. Madame, lui dit le duc de Richelieu, vous savez bien que la journée n'est pas pour vous ; ne vous formalisez pas si je vous quitte pour madame de Polignac. Elle est la divinité du jour, et elle mérite bien mon encens; mais à propos, madame, dit-il en s'adressant à la vicomtesse, Bistoquet ne serait-il pas dans votre carrosse ? — Oui, dit madame de Polignac, mais je crains qu'il ne soit parti. — Qu'on

aille le rappeler, cria-t-il à un coureur qu'il vit venir dans l'allée; vraiment cela sera charmant, nous souperons tous quatre. — Cela vous plaît à dire, lui dit la présidente; mais j'ai un engagement. — Oh! vous n'en avez point, lui dit le duc, j'en suis sûr. — Mais, quand cela serait, reprit-elle, croyez-vous que je puisse souper chez vous après la scène que m'a faite M. le président: qui sait si je n'ai pas un espion? — Mais, dès que vous y êtes venue, le mal est fait. — Oui, dit-elle, mais c'était la passion qui m'y conduisait. — Eh bien, dit le duc, que le plaisir vous y arrête : Bistoquet est très-bon; il est jeune et brillant, et je vous promets que nous nous amuserons. — Mais voilà une proposition qu'on ne ferait pas à une fille, dit la présidente, et il faut que vous me croyiez......... — Quoi! qu'allez-vous dire? voyons, dit le duc; mais, mon dieu, ne voyez-vous pas que c'est pour votre intérêt que je vous parle? Dans quelle situation vous a trouvée madame de Polignac? Si vous refusez de rester, demain vous serez l'histoire de Paris; j'aurais beau lui demander le secret, elle parlera. Viens, Bistoquet, ajouta-t-il en le voyant arriver, je plaide pour toi; viens souper avec nous, voilà qui vaut mieux que ta fille. Bistoquet fut comblé; il pressa la présidente de res-

ter : on ne sait ce qui la détermina ; peut-être se flatta-t-elle de faire pencher le duc en sa faveur ; mais elle se trompa ; il s'en tint à madame de Polignac, et elle fut obligée d'amuser son frère pour n'être pas déplacée dans cette compagnie-là. Eh bien, lui dit le duc, avais-je tort ? vous êtes-vous amusée ? vous avez fait bien des façons ; je savais bien que vous vous rendriez. — Mais vraiment, dit-elle, il fallait bien : que pouvais-je faire avec lui ? C'est un homme qui n'a nulle sorte de conversation. — Sans doute en compagnie, lui dit le duc, mais tête à tête il est très-éloquent. — Je ne me soucie guère de cette éloquence-là, dit la présidente, et j'aimerais mieux vous avoir un jour dans ma loge à l'Opéra, que de recevoir vingt caresses de l'homme le plus aimable. Le duc lui dit quelques douceurs pour l'apaiser, lui promit de la revoir, et la présidente sortit contente. Le président ignora ce souper ; il était amoureux, et il se serait puni lui-même en menant sa femme dans son château.

Richelieu fut huit ou dix jours à faire le tour de ses conquêtes ; n'ayant rien rencontré dans son chemin qui eût piqué sa curiosité, il entendit parler d'une femme de finance extrêmement jolie, arrivée depuis peu de jours ; il eut envie de la voir, et, sachant qu'elle était connue du

duc de Brancas, qui était son ami, il lui demanda en grâce de lui donner à souper avec elle : le duc y consentit avec plaisir. Madame de la Martinière, c'était son nom, arriva chez le duc de Brancas ; sa parure était excessive ; mais les grâces de sa figure étaient bien au-dessus. Le duc, contre son ordinaire, était déjà arrivé ; madame de la Martinière avait naturellement cette coquetterie, cette envie de plaire en général, qui donne tant de prix à la beauté : la présence de Richelieu l'augmenta encore. A souper, elle parut charmante ; elle chanta, elle ravit ; le duc de Brancas, malgré son indifférence pour les femmes, était en extase ; Richelieu convint qu'il n'avait jamais rien connu de plus aimable : les inconstants pensent toujours de même pour la dernière qu'ils voient. Richelieu parut fort empressé, et on lui en sut gré ; il lui demanda la permission de la voir chez elle ; ce qui lui fut accordé de très-bonne grâce. Il y alla dès le lendemain ; un homme accoutumé à trouver peu de résistance, en est plus entreprenant ; l'occasion était favorable : il voulut en profiter. Les hommes ne jugent des choses, lui dit madame de la Martinière, en le voyant, que par le prix qu'elles leur ont coûté : je devrais donc vous faire acheter ma conquête ; mais je ne connais pas la dissimulation ; vous

m'avez plu même avant que je vous eusse vu. J'avais jugé qu'un homme à qui rien ne résista, devait être supérieur aux autres, et vous me fîtes voir hier que je ne me trompais pas : quelle grâce dans toute votre figure ! quel charme dans votre esprit ! quel talent pour persuader ce que vous ne pensez pas ! Une femme serait trop heureuse si elle pouvait être uniquement aimée de quelqu'un comme vous ; elle n'a l'air de s'en flatter que pour avoir un prétexte honnête de se rendre. Pour moi je n'en cherche point ; depuis que vous êtes dans mon cœur, vous en avez banni tous les préjugés qui pouvaient vous être contraires. Je suis engagée à une partie d'Opéra que je ne puis rompre ; trouvez-vous chez moi à neuf heures : si je ne suis pas une de vos plus jolies conquêtes, je suis une des plus sensibles. Le duc, charmé du discours de madame de la Martinière, sûr que son bonheur n'était que différé, n'insista pas davantage ; il la suivit à l'Opéra, la lorgna quelque temps ; mais plein d'impatience de se trouver chez elle, il sortit au troisième acte, croyant être au dernier ; il vint attendre madame de la Martinière chez elle : toutes les portes lui furent ouvertes ; il entra dans le cabinet, et, après avoir resté quelque temps à réfléchir au plaisir qu'il attendait, ayant

trouvé une écritoire, il s'amusa à composer ces vers.

Que votre course est incertaine,
Moments qui partagez nos jours!
Si j'attends l'aimable Climène,
Vous ralentissez votre cours;
Si je goûte en ses bras le fruit de mes amours,
Vous courez à perte d'haleine.
Loin de régler sur nos désirs
Le temps dont vous êtes le maître,
Vous faites finir nos plaisirs
Lorsqu'à peine on les a vu naître.
Je touche au plus grand des bonheurs:
Instant, soyez-moi favorable,
Et, s'il se peut, soyez aussi durable
Que le seront mes fidèles ardeurs.

Madame de la Martinière, impatiente de jouir de sa conquête, ne se fit pas attendre. M. de Richelieu fut charmant, et ne laissa à cette dame que des regrets sur son inconstance.

INTRODUCTION

AU COMTE DE VERGENNES.

Ce moment brillant et dangereux que bien des gens regardent comme l'époque d'une révolution, est l'ouvrage d'un homme dont on ne parle plus. Les États généraux ont été accélérés par l'assemblée des notables, proposée par M. de Calonne, sanctionnée par le comte de Vergennes. Ce ministre, qu'une sage médiocrité rendit cher à son maître et respectable aux yeux de la multitude, n'a trouvé ni historien, ni panégyriste, ni détracteur. Il nous a paru, sinon essentiel, du moins convenable, de consigner les opinions du siècle où il a vécu, dans un ouvrage libre, et de prévenir la flatterie qui le louerait un jour, comme a fait M. l'abbé Gentil, ou la satire qui l'abaisserait au-dessous de lui-même.

De tous les hommes qui jouent un rôle

d'être exécutées, il en est peu qui le fussent. On montrerait leurs vices, et du moins celles qui ont besoin de la confiance publique échoueraient. De combien de rentes la France ne serait pas grevée, si deux écrits qui ont paru en juin 1787 avaient été distribués en 1777 et 1780? Mais le peuple abusé précipitait ses pas vers le trésor royal.

LE COMTE

DE VERGENNES,

PREMIÈRE CAUSE DES ÉTATS GÉNÉRAUX.

Le département des affaires étrangères, chez une grande puissance, est un fardeau trop disproportionné aux forces d'un seul homme. Y a-t-il en effet beaucoup de têtes assez bien organisées pour s'occuper à-la-fois d'une médiation, d'un traité de commerce, d'une discussion politique, d'un projet d'union, de l'intérêt de ses alliés, des mouvements de ses rivaux; ici du soin caché de fomenter des troubles, là de les prévenir, plus souvent de les apaiser; veiller à l'honneur de la nation, à la liberté des mers, diriger les organes particuliers de la volonté souveraine, avancer le système d'amélioration, etc. ..? Quels détails!

A cette action continuelle de la pensée joignons le travail journalier, les dépêches, les conseils, les audiences, les remplacements, les instructions, la surveillance des bureaux, l'importunité des sollicitations, les devoirs de la

place, et sur-tout les luttes continuelles contre l'intrigue, l'envie, l'esprit des cours.

Rapprochons de ce fardeau immense la capacité de l'esprit humain, en général timide parce qu'il est borné, imprudent s'il est hardi, incertain s'il est prévoyant, confiant si le succès le favorise, embarrassé au milieu de ses propres connaissances, mêlant à l'habileté de la finesse, à la finesse de l'astuce, à l'astuce de la mauvaise foi; abattu par les difficultés, opiniâtre dans l'erreur, sensible au doux encens de la flatterie, irritable à l'apparence du blâme.

Après cette double considération, il est aisé de conclure si la place de ministre des affaires étrangères est facile à remplir, s'il en est qui ait plus de droits à l'indulgence.

Il serait injuste de juger le comte de Vergennes d'après le silence rigoureux qui a couvert ses opérations depuis qu'il est descendu dans la tombe. Chacun s'est empressé de reprendre ses éloges; ses ennemis même, à peine ont-ils fait apercevoir leur triomphe. Son maître seul a résisté à l'impulsion générale, et presque lui seul a défendu ses talents comme la légitimité de sa fortune; rare et grand exemple dont les observateurs ont tenu compte à ce monarque, dans lequel la nature a mis un cœur honnête et juste. Jetons un coup-d'œil sur les opérations

son ministre; tâchons d'en saisir les vues, s principes, le caractère, les défauts, les erurs. Ce travail ne sera pas inutile, s'il apprend ses successeurs et à ses rivaux contemporains u'une certaine portion d'hommes les surveille, t qu'il faut enfin paraître devant le tribunal les nations.

C'est dans l'ambassade de Constantinople que le comte de Vergennes jeta les premiers fondements de sa renommée. Cette mission exige plus de sagesse que de génie, plus de suite que d'activité; il s'agissait de conserver une influence que la jalouse Angleterre a depuis voulu partager ou plutôt détruire, et de maintenir une prépondérance d'opinions dans un conseil toujours trop flegmatique ou trop orageux. Le comte de Vergennes y était parvenu. On lui en tint peu de compte à Versailles, parce que l'on jugea la besogne aisée; cependant les tracasseries politiques du chevalier Ainslie prouvent que c'était quelque chose. Le duc de Choiseul, dont les vues actives embrassaient l'Europe, disait: « Le comte de Vergennes » trouve toujours des raisons contre ce qu'on » lui propose, mais jamais de difficultés pour » l'exécuter; et, si nous lui demandions la » tête du visir, il nous écrirait que cela est » dangereux, mais il nous l'enverrait. »

Il est vrai qu'aux soins du ministère, le com
de Vergennes joignit celui de sa fortune ;
est des postes qui la donnent. La Suisse et
Porte doivent enrichir un ambassadeur, comm
Vienne et la Russie doivent le ruiner. No
avons cependant des exemples propres à ra
surer ceux qui doivent paraître dans ces de
cours. Si nous écrivions la vie de M. de Ve
gennes, cette ambassade de Turquie présent
rait quelques traits honorables à sa mémoir
mais ce n'est pas le but que nous nous somm
proposé. Tâchons de saisir des objets d'un in
térêt plus général.

La mission de Suède lui offrit de la gloire
moissonner; mais il en profita mal. Il s'y trouv
à cette brillante époque où un roi pupille mi
ses tuteurs despotes dans l'impuissance de le
maîtriser, sans leur ôter la possibilité de le
servir. Cette opération, où le hasard servit si bien la prudence, aurait pu avoir pour premier moteur le ministre français. Il n'y parut que comme un coopérateur indécis ; et celui qui était destiné à favoriser une révolution bien plus importante, semblait indifférent à celle-ci. Il serait imprudent de le blâmer. Je sais, comme tout le monde, les raisons que le cabinet de Versailles a cru avoir de prodiguer son or, ses conseils, son appui à un roi

du Nord ; mais je ne suis pas également persuadé de la solidité de ces raisons, moins encore de leur durée. La politique vieillit avec certains préjugés, et ne s'aperçoit que tard de la nécessité d'obéir aux événements.

Quoi qu'il en soit, M. de Vergennes était loin de soupçonner que l'ambassade de Suède le conduirait au ministère des affaires étrangères, c'est-à-dire, au poste qui exige le plus de talents (1), le plus de ressources, le plus de lumières, puisqu'à chaque instant l'on tient dans ses mains le sort des nations, et que, par le mélange des intérêts politiques, la tranquillité de l'Allemagne dépend du ministre de Versailles, comme celle de la France du prince de Kaunitz.

Le comte de Vergennes ne dut son élévation ni à des succès précurseurs de sa gloire future, ni à l'intrigue de ses protecteurs, espérant s'assurer un crédit solide, ni à des nécessités momentanées, qui forcent d'appeler le plus an-

(1) Non, c'est le département des finances. Parcourez *l'introduction* d'un livre élémentaire sur cette partie, vous verrez qu'il faut du génie, un grand caractère, une vertu éprouvée, un courage inouï, enfin l'assemblage de tous les talents comme de toutes les qualités. La source où je vous renvoie n'est pas suspecte, puisque l'auteur du livre a fourni les préceptes et le modèle.

cien dans la carrière. Sa nomination fut l'o
vrage du comte de Maurepas (1), qui ch
chait un instrument docile à ses volontés,
homme moins avide de gloire que de cons
ver sa place, plus empressé de servir que
briller.

Ce vieux courtisan, trop expérimenté pou
oublier que la plus haute faveur même a be
soin de songer à se maintenir, ne négligeait
aucun étai. Mais ce qui est plus curieux qu'é-
tonnant pour ceux qui le connaissaient à fond,
c'est qu'il se trompa lourdement sur deux per-
sonnages qu'il plaça. Il crut M. de Vergennes

(1) On a fait à ce ministre des reproches bien mérités, mais on lui a aussi rendu trop peu de justice, vu la difficulté du rôle à jouer en 1775. « Il fallait, non pas régner sous un jeune prince qui cherchait des conseils avec la candeur ingénue d'une âme ouverte au bien ; mais substituer l'expérience à cette première ardeur qui croit tout facile, montrer assez de génie pour rassurer un jeune roi sur l'abandon de sa confiance, et ne pas lui faire sentir le poids de l'âge et les droits de la raison. Au lieu de répandre sur les affaires cette gravité ministérielle dont s'enveloppent la plupart des gens en place, M. de Maurepas traitait les objets les plus importants avec cette gaieté paisible qui annonce un esprit net, un talent exercé, un homme préparé aux événements, et l'abondance de ressources pour remédier à tout. La malignité donnait tous les ridicules de la frivolité à cette méthode. De là les sarcasmes, les chansons, les satiriques gaietés dont lui-même avait été jadis tout-à-la-fois victime et partisan.

bon homme, et un autre extrêmement adroit. C'est donc cette opinion de bonhomie qui mit le comte de Vergennes au timon de l'état. Il dut cette brillante fortune à un homme qu'il ne connaissait presque que par la voix publique, si infidèle lors même qu'elle veut être juste, et si injuste lorsqu'elle est passionnée. On a trouvé dans l'*Histoire politique d'Allemagne*, un rapprochement heureux entre M. Arnauld de Pompone et M. de Vergennes. Le premier fut choisi par Louis XIV, comme l'autre par Louis XVI. La ressemblance n'est ni dans le caractère, ni dans le genre d'esprit, ni dans les principes. Il faut avouer cependant que le passage est curieux. « Il eût été diffi-
» cile de deviner qu'un homme relégué, pour
» ainsi dire, dans le fond du Nord (l'ambas-
» sade de Suède), et sans appui particulier à
» la cour, eût pu être préféré à beaucoup de
» dignes sujets qui étaient présents, et qui ne
» manquaient ni d'adresse, ni d'empressement
» pour réussir. Cette nomination fut un pur
» effet de la volonté de sa majesté, qui, de son
» propre mouvement, fit ce qu'elle crut devoir
» faire pour le bien de son service. On recon-
» nut en lui un homme simplement appliqué
» à faire sa charge, sans porter ses préten-
» tions plus loin. Il joignait à beaucoup d'habi-

» leté pour les négociations, une extrême mo-
» destie et une probité des plus désintéres-
» sées (1). »

Pour prendre une idée juste du ministère de M. de Vergennes, il faut se transporter au commencement du règne de Louis XVI. Son aïeul avait laissé le clergé turbulent, la magistrature dispersée, les finances sans crédit au dehors et sans ressources au dedans, la marine languissante et cruellement humiliée, une surabondance de dépenses superflues que la nation supportait en murmurant, une armée changeant de manœuvres comme de ministres, un débordement dans les mœurs qui gagnait rapidement tous les ordres de citoyens, une subversion générale de principes sages et d'idées saines.

Dans cette crise, le comte de Vergennes succédait à un homme d'esprit, grand travailleur, ami de l'ordre, dévoré du besoin de réputation, d'un homme qui avait plus encore à réparer qu'à acquérir, mais jeté dans des intrigues dont les circonstances lui avaient fait une nécessité et sa famille une habitude. Le duc d'Aiguillon avait donc négligé l'Europe pour la

(1) Il y aurait deux réflexions essentielles à faire sur ce passage. Le lecteur nous a peut-être déjà prévenu. Il suffit de les lui indiquer, sans entrer dans un plus grand détail.

cour : d'ailleurs, n'ayant pas été à même de connaître par lui-même les différents cabinets des grandes puissances, il était dans l'humiliante position de s'en rapporter aveuglément à ses premiers agents, et l'on se dégoûte bientôt d'une besogne qu'on est obligé de faire faire (1).

Ce n'était pas là le rival qu'il fallait égaler ou faire oublier. Le duc de Choiseul, représenté à Londres dans une estampe avec ce surnom, *le Cocher de l'Europe*, avait rempli tous les cabinets d'inquiétude, et la France de sécurité. Son nom excitait toujours des regrets; ses prétendues dissipations, sa légèreté apparente, sa faveur exclusive, les calomnieuses inventions de ses ennemis n'avaient pu affaiblir dans l'opinion générale la force de son talent. On pourrait soupçonner que le comte de Vergennes, qui ne sentait pas son audace parce qu'il n'avait pas son génie, chercha une route opposée et espéra de sa prudence mystérieuse et de l'art de tergiverser, ce que son prédécesseur Choiseul avait obtenu d'une fermeté imposante, et

(1) Ce que nous nous permettons de dire de M. le duc d'Aiguillon dans ce moment, c'est qu'il a eu pour ennemi acharné le vieux la Chalotais, un des plus méchants et des plus vindicatifs mortels qui aient paru sur ce globe. Voilà l'origine des désagréments qui ont empoisonné sa vie.

du grand secret de tourner les événements en sa faveur, en les préparant avec habileté.

Le comte de Vergennes commença par rétablir un système suivi de correspondance politique. Beaucoup de ministres n'ont exigé des envoyés résidants auprès des cours étrangères, que la relation sèche des événements monotones qui se succèdent dans la plupart des pays (1); d'autres ont commandé un espionnage actif pour deviner et même éventer les projets d'une cour. Un homme, vraiment digne de sa place, dédaigne des soins aussi vils, et veut que les personnes chargées des affaires des rois, consacrent leurs utiles loisirs à étudier, à faire connaître le royaume où on les envoie. La qualité du sol, l'état de la population, la richesse nationale, les productions indigènes, les ressources, l'activité, les principes du commerce, le système financier, la quantité de numéraire, la constitution de l'état, ses forces mi-

(1) Frédéric II, si grand homme d'ailleurs, ne savait point tirer parti de ses ministres au dehors : tout le monde lui semblait propre à ces sortes de places. Il a quelquefois adressé à de grandes puissances des hommes dont on n'eût pas fait des secrétaires intelligents; et lorsqu'il a eu des sujets capables dans ces postes, il n'en a rien exigé. A peine se faisait-il rendre compte de leurs dépêches, lui qui répondait à un sonneur de cloches, à un bedeau.

litaires, ses dépendances politiques, l'esprit de son gouvernement, ses vues d'agrandissement, doivent être le sujet d'autant de mémoires raisonnés. C'est ce que le duc de Choiseul exigea avec autant de fermeté que d'intelligence; c'est ce que son successeur jugea moins essentiel; c'est ce que le comte de Vergennes rétablit, mais sans jamais porter aussi loin que le duc de Choiseul, cette moisson de connaissances économiques.

Ce début sage eut l'approbation du premier ministre, que le timide et adroit Vergennes laissait l'arbitre de toutes ses démarches politiques, et sur-tout des grâces attachées à son département. M. le comte de Maurepas rendait compte au roi du travail des affaires étrangères comme de son propre ouvrage : mais le ministre subalterne devait recueillir un jour le fruit des impressions qui demeuraient dans l'esprit du monarque; et telle est la source de cette confiance plénière qui a éclaté dans les dernières années du ministère de M. de Vergennes, et résisté aux plus fortes attaques (1).

Pour conserver les premiers mouvements de cette confiance, née des bons offices de M. de

(1) Il disait en plaisantant qu'on apprenait dans le sérail à braver les intrigues de cour...; que ses ennemis avaient beau faire, qu'il avait fait vœu de mourir ministre en place.

Maurepas, et sur-tout pour l'étendre, il fallut connaître la cour, pays étranger à un homme absent depuis plus de vingt ans, et que sa naissance, quoique bonne (1), n'y avait pas amené dès ses premières années, n'ayant d'ailleurs pas reçu de la nature cette physionomie heureuse qui dispose les cœurs aux douces persuasions de l'éloquence. Sa conversation n'avait pas non plus cette force qui subjugue, ou ce charme qui entraîne. Mais dans ses audiences, il montra cette adroite circonspection avare de paroles, qui fait prendre une phrase pour une espérance, et un suffrage pour un bienfait; il suppléa à ce qui lui manqua par une politesse froide, qu'on prit pour l'expression d'une prudence consommée; par une austérité de principes propre à faire croire que les intérêts domestiques disparaissaient devant son inflexible probité; par une retraite soutenue, qui semblait annoncer que, sûr de son zèle et de l'équité de son maître, il n'avait besoin que de ces deux appuis.

Cependant il étudia, sans paraître trop s'en occuper, le caractère des ministres chargés, comme lui, de la chose publique; les courti-

(1) Sans être né d'une famille illustrée, il était sorti d'une source très-pure et très-ancienne, ainsi que l'assurent d'excellents gentilshommes de Bourgogne, ses compatriotes.

sans et la puissance secondaire, aux yeux de la multitude, mais qui devient despotique toutes les fois que la beauté et la séduction veulent employer leurs armes et faire usage de leur empire; certains grands personnages de la cour, qui, pour n'être ni dans les charges, ni dans les départements, n'en ont pas moins de prépondérance, et doivent à la considération personnelle qu'ils ont acquise, ce que d'autres doivent au pouvoir dont ils sont revêtus; les rivaux, jaloux de l'autorité, qui s'opposent en suppliant, dont les écrits sont si humbles et si respectueux, et les actes si dangereux et si hardis, et qui enfin, contre le pouvoir monarchique, s'étayent des lois, s'épaulent des pairs, s'entourent du peuple, et tiennent toujours le souverain entre deux partis extrêmes, une sévérité alarmante, ou une indulgence anarchique.

Après avoir recueilli en silence ces lumières, et s'être répété long-temps à lui-même, que les ministres, comme les malheureux, n'ont point d'amis; il se défendit de toute espèce d'épanchement, plaisir secret des cœurs sensibles, mais qui, tôt ou tard, met sous la dépendance des hommes toujours enclins à en abuser (1). Sa famille devint une espèce de so-

(1) C'était un des défauts du duc de Choiseul. Sa franchise naturelle l'entraînait au delà de ce qu'il avait projeté de

litude fermée aux solliciteurs obscurs, comme aux courtisans officieux. Hélas! ils brisent les digues les plus fortes. Il fallut donc commencer par essuyer l'étalage de leurs projets, leurs importunes combinaisons, leurs prétentions ambitieuses. Le comte de Vergennes sentit intérieurement que leur langage enchanteur et perfide pourrait le jeter dans des erreurs involontaires. Il prit le sage parti de se démettre en faveur du comte de Maurepas, du plaisir d'obliger. « Adressez-moi, disait celui-ci, tous » ceux dont vous voudrez vous débarrasser, et » j'en ferai autant des importuns qui voudront » me prier de solliciter en leur faveur. » Ainsi, M. de Vergennes préférait de passer pour un ministre sans crédit, dans l'idée de demeurer à une certaine distance des grands orages inséparables de la faveur, qui dispose des rois et de la fortune. Le peuple de la cour (car il y en a un là comme ailleurs) prit cette conduite pour l'impuissance d'un homme sans usage et

dire. Il ne pouvait résister ni au malheur qui rend si éloquent, ni au repentir qui a tant d'empire sur les âmes bien nées. Il y a maintenant en Europe un grand personnage bien au-dessus, par le rang, du duc de Choiseul, qui a la bonne foi d'avouer qu'il refuse des audiences, parce qu'il est sûr de ne refuser ni sa bourse, ni son secret à ceux qui voudraient s'en emparer.

sans connaissance de son siècle, des avantages de sa place : mais un petit nombre d'hommes réfléchis aperçut dans cette conduite la marche combinée d'un politique rusé, bien sûr que l'avenir le dédommagerait des sacrifices qu'il faisait au moment présent. En revêtissant les dehors d'un homme profondément occupé, il évita le ridicule (1) qui, à la honte de la nation, devient entre les mains des courtisans malins et spirituels, le premier moyen de renverser le mérite même ; à plus forte raison, un talent ordinaire, couvert d'un peu de charlatanisme.

Cependant on avait adroitement prévenu la seconde personne de la cour contre lui, contre son système, contre la forme de son travail : elle le croyait contraire à la grandeur de sa maison, qu'elle veut tellement amalgamer avec

(1) Des hommes de beaucoup d'esprit n'ont pu s'y soustraire ; des hommes très-médiocres ont su adroitement l'éviter. M. le chancelier de Maupeou et M. Berthier peuvent servir à développer ma pensée. — Ce ridicule inné à certains personnages, à certaines familles, dont tout l'esprit possible ne sauve pas, le Français le saisit avec une justesse admirable. C'est une arme légère qui ne tue pas, mais qui défigure. On peut être honnête homme et ridicule, mais rarement grand homme et ridicule, sur-tout si tout ce qui vous tient de plus près ajoute les siens à ceux dont vous êtes déjà couvert ; et cela est arrivé sous Louis-le-Juste, ce me semble.

les intérêts de la maison de Bourbon, que ces deux formidables puissances, s'entre-prêtant de mutuels secours, puissent un jour donner des lois à l'Europe. Quelles que soient les preuves alléguées à cette princesse, quel que soit le degré de foi qu'elle ait cru y devoir, elle a renfermé le tout dans le secret de sa pensée, et, dans toutes les occasions apparentes, honoré le choix de son auguste époux.

Tel fut le début du comte de Vergennes à la cour. Examinons maintenant ce qu'il fit dans sa place.

Son système politique était dirigé contre les Anglais, dont il lui semblait juste d'abaisser l'indomptable orgueil, et essentiel d'affaiblir la colossale puissance. Ils possédaient deux royaumes outre celui qu'ils habitent : l'un dans l'Amérique, plus vaste que l'Europe; l'autre dans l'Inde, plus étendu que la plupart des lieux qui les avoisinent. Vergennes commença par les tromper, en attendant qu'il pût leur nuire. Cachant la haine qu'il avait héritée du duc de Choiseul, il lui fallut dévorer des mécontentements et des humiliations que lui prodigua la hauteur britannique; mais il amassait la vengeance. Elle n'éclata ni ne se reposa jamais; l'Amérique entière fut son aliment; la révolution la satisfit, mais ne la combla pas. C'était

cependant un grand coup (1) porté à cette nation superbe, que l'indépendance de treize états, conservée par le suffrage et l'adhésion de presque tous les rois de l'Europe. Jamais négociation ne fut menée avec plus d'art : la force secondait l'habileté ; lorsque l'habileté s'épuisait, la ruse (2) venait à son secours, et quels que fussent les moyens, le succès les couronnait. La mère patrie humiliée et désolée vit ses filles rebelles se réfugier dans le sein protecteur de la France, où se consomma l'affranchissement de tout esclavage et de toute domi-

(1) Pour s'en faire une idée, il faut écouter les Anglais eux-mêmes, et relire ce que disait l'opposition avant que la révolution fût consommée. Elle détaillait à l'Angleterre l'étendue de sa perte dans des tableaux bien éloquents : on les a depuis affaiblis, parce qu'il faut finir par se consoler. Mais ce sont de ces événements que vingt siècles ne peuvent effacer.

(2) M. le comte de Stormond voulut s'instruire des engagements pris par la France avec l'Amérique. Le comte de Vergennes battit la campagne. Le ministre anglais répliqua qu'il pouvait regarder comme un fait ce dont on avait parlé dans le carrosse du roi. Le ministre lui repartit : Savez-vous ce qui s'est dit dans le carosse de la reine ? On a raconté que les Anglais avaient tenté l'impossible pour conclure leur traité avec les colonies, mais sans succès. Allez, monsieur l'ambassadeur, soyez tranquille : en politique, ceux qui en savent le plus sont ceux qui en disent le moins. Il n'y a que les sots qui parlent et croient.... Ceci a été attribué au comte de Maurepas, et dit par M. de Vergennes.

nation. Les guerres les plus sagement combinées, les victoires les plus glorieuses n'ont pas eu des résultats aussi essentiels. Le principal moteur de ces grandes opérations a droit à la reconnaissance de son pays, comme à la haine éternelle de l'Angleterre.

A cette époque on lisait cependant dans les chroniques de la Perse (l'une de ces productions malignes qui viennent de temps en temps troubler l'horizon des cours) « qu'il n'avait » rien fait encore pour rétablir la gloire et » l'honneur de l'empire persan (français), et » cependant une nation toujours rivale lui avait » parlé avec hauteur plusieurs fois, et avait » même manqué au sophi dans la personne » de son visir. » A la vérité, c'est une anecdote inconnue au reste de la France, mais dont les faiseurs de chroniques n'embellissent pas moins leur texte. Une réponse qui contredit le chroniqueur persan, et qui n'est pas apocryphe, est celle-ci : M. de la Motte-Piquet, sortant de la baie de Quiberon, fut rencontré par une frégate et une corvette américaines qui le saluèrent : il y répondit par neuf coups de canon, honneur qu'on rend aux pavillons des républiques. L'ambassadeur d'Angleterre instruit de ce salut rendu, court chez M. de Vergennes, se plaint, demande une explication. Le rusé

ministre répond avec la bonhomie apparente d'un homme à peine instruit : « C'est peut-être » le paroli du salut que vous avez rendu jadis » au pavillon corse, lorsque votre cour savait » que le roi mon maître traitait ce peuple » comme rebelle. »

Le grand trait d'habileté du comte de Vergennes est d'avoir engagé le cabinet de Pétersbourg à bercer celui de Saint-James d'espérances mensongères. Il sollicitait ardemment des secours près de la Russie ; elle ne les promit ni ne les refusa ; et, nullement étrangère à l'art des rois, elle déjoua complétement l'Angleterre, qui, dans l'espoir d'un secours incertain, se plongeait dans des dépenses réelles.

En vain dirait-on que le comte de Vergennes ne fit que reprendre en sous-œuvre les projets du duc de Choiseul : cela même d'abord est un grand mérite. Ce que le bon sens a de mieux à faire, c'est de profiter des plans du génie. En vain ajoutera-t-on que le docteur Franklin avait conçu tout le plan de la révolution : n'est-ce rien de l'exécuter et de triompher des difficultés que les hommes apportent même à leurs propres avantages ? Quelle adresse ne fallait-il pas pour décider M. de Maurepas, que son grand âge et son caractère éloignaient également des entreprises périlleuses, et que M. Nec-

ker effrayait sur les dépenses? En vain insisterait-on en disant que, sans les fautes multipliées du ministère anglais, jamais les projets de M. de Vergennes n'eussent été conduits à une heureuse fin. N'est-ce pas le comble de l'habileté d'élever autour de ses ennemis les nuages du doute et de l'incertitude, afin de rendre leurs mesures fausses, leur prévoyance nulle, leurs calculs erronés? Les fiers Anglais n'ont jamais cru que la France prodiguerait les millions, les vaisseaux, les hommes, pour défendre une poignée de mutins qu'Albion pensait à châtier et non à vaincre. Lorsqu'on apprit à Londres que la cour de Versailles avait reconnu les députés américains comme ministres, une surprise mêlée de consternation fut générale. Les plaisants disaient que cet acte avait produit l'effet de l'étincelle électrique, et frappé toute la nation du même coup. On ajoutait que cela devait être, puisque le docteur Franklin avait fourni la matière renfermée dans le conducteur.

Nous ferons, sans scrupule, entrer dans l'éloge du comte de Vergennes, les soins adroits, quoiqu'un peu dispendieux, d'entretenir le flambeau de la discorde en Hollande (1), non pour

(1) On prétend que cette opération a coûté des sommes considérables à la France. Un ministre peut-il en disposer

déposer le stathouder, comme des gens mal instruits ou malveillants l'ont insinué, mais pour prévenir l'alliance avec l'Angleterre. Ses réjouissances sur la dernière opération militaire font mieux que nous l'éloge du comte de Vergennes. Il eut donc raison d'employer tous les ressorts de ce qu'on appelle la *politique*, pour retenir le penchant du prince d'Orange, dont les inclinations anglicanes étaient plus que soupçonnées, et dont les lumières ne vont pas jusqu'à savoir que les Anglais n'ont point d'alliés, mais des sujets qu'ils enchaînent ou qu'ils dupent. Le comte de Vergennes eut tort seulement de dire à son ambassadeur qu'il devait ne s'occuper qu'à gagner la province de Hollande, comme celle qui entraîne les six autres ; les soins du ministre devaient être plus marqués pour celle-là, mais non plus exclusifs. Au reste, si les principes étaient bons, l'exécution était détestable. Convient-il à une grande puissance d'aller en dessous négocier avec des mécontents, de grossir leur nombre par des présents corrupteurs, de leur fournir des se-

pour appuyer ses systèmes ? Non, sans l'aveu de la nation. Mais, sous M. de Vergennes, cette puissance nationale n'existait point. Ce ministre était souverainement maître du trésor, et dès que *son génie* lui inspirait une opération, les caisses s'ouvraient à sa voix despotique.

cours indirects, d'exalter leurs espérances? Sans compter les ministres accrédités, combien d'agents subalternes chargés de semer dans l'ombre le trouble et la division! Quand on peut donner la loi, les trames mystérieuses avilissent (1). Aussi a-t-on vu six années de négociations perdues, ainsi que bien des millions, pour n'avoir pas fait articuler des volontés précises par M. Gérard de Rayneval en 1787; pour avoir mis à cette époque de la roideur au lieu de fermeté. Au reste, tout ce qui est arrivé est énigmatique. S'opposer à l'ouverture de l'Escaut, menacer les forces impériales, et, trois ans après, laisser paisiblement arriver les hussards prussiens, qui pillent les villes, dispersent les soi-disant patriotes, rétablissent le dictateur, n'est pas conséquent; et c'est ce que n'eût point fait M. de Vergennes. Il avait plus d'harmonie dans sa marche, et cet accord de principes (la première des qualités

(1) On a vu un ministre arriver à Berlin au mois d'octobre 1787, chargé de menaces de la part de la France, parler de son camp de Givet, où il n'y avait pas deux bataillons, de cent mille hommes qui s'assemblaient dans la Flandre française, d'où l'on faisait filer incognito quelques artilleurs déguisés. C'est bien le cas de dire: *parturient montes, nascetur ridiculus mus.* Ces choses s'apprennent, se divulguent. Puisse l'humiliation qui en résulte rendre les administrateurs plus prudents!

du second ordre) tient notre plume en respect sur plus d'une erreur importante.

Ne fût-ce peut-être que ce traité de commerce qui a excité tant de murmures, et surtout ruiné l'industrie sacrifiée (1). Selon certains observateurs (2), ce n'est encore qu'un mal d'opinion. Nous ne jugerons pas ce grand procès; mais il est impossible de dissimuler que jusqu'ici l'avantage est douteux et l'alarme réelle.

Ne fût-ce que pour avoir indirectement prêté la main à cette confédération germanique, bien mieux organisée pour nuire à la France qu'à l'empereur. Car enfin, si la Hollande et l'Angleterre alliées appelaient ces princes toujours prêts à courir où l'on paie, ils formeraient bientôt une armée qui occuperait la France

(1) Les échevins de Lyon ont motivé la demande de secours au gouvernement, pour prévenir l'émigration de quinze mille ouvriers, par le coup que le traité de commerce avec les Anglais avait porté à leurs fabriques. Leurs réclamations sont imprimées.

(2) L'auteur des *Observations rapides sur la lettre de M. de Calonne au roi,* extrêmement bien instruit, comme tout le monde sait, fait honneur de ce traité à M. de Calonne, qui n'y a eu aucune part. Au reste, il n'est pas prouvé que ce traité soit aussi onéreux à la France, puisque Londres voit aussi quelquefois des hommes qui font au ministère anglais les reproches que nous avons adressés au nôtre.

sur terre, pendant qu'Albion déploierait ses forces maritimes sur les mers. Les vrais politiques allemands même, n'ont pas compris pourquoi le cabinet de Versailles avait favorisé cette démarche mal vue, mal calculée, et vicieuse jusque dans son exécution. Comme alliés de l'empereur, comme ennemis naturels de l'Angleterre, comme prétendants à la première influence sur le gouvernement des sept provinces, il fallait s'y opposer. Heureusement que d'elle-même elle se dissoudra. Les princes qui n'ont point d'argent ne guerroieront pas ; ceux qui en ont le mettront à couvert en se vendant à des puissances étrangères. On a cru devoir respecter dans cette association l'ouvrage du grand Frédéric. Il y consentit, il est vrai, mais alors il comptait déjà soixante-douze ans ; et soixante-douze ans étaient un siècle, si l'on considère les fatigues, le travail, les peines, les agitations, qui remplirent cette brillante et orageuse carrière.

Ne fût-ce que pour avoir ralenti les secours destinés aux grandes Indes, où les forces anglaises l'emportaient déjà sur les nôtres, avant qu'elles pussent se coaliser avec les souverains du cap de Bonne-Espérance et de l'opulente Batavia ;

Ne fût-ce que pour avoir mécontenté gra-

tuitement la cour d'Espagne dans deux occasions importantes, ce qui fit dire au comte d'Aranda que les Français étaient plus adroits, mais que les Anglais étaient plus habiles :

Le grand moyen de politique du comte de Vergennes, comme son trait de caractère marquant (ce qui est presque synonyme), fut de ne jamais donner une réponse décisive. On lui propose de s'allier avec la Prusse, il répond : « Frédéric est vieux, les principes de » son successeur sont inconnus : avant de trai-» ter il faut s'instruire, mais c'est un moyen » que la France ne doit pas négliger. » La cour impériale fait demander en 1778, en cas que la Prusse s'oppose à ses projets, si on peut compter sur vingt-quatre mille hommes ou sur 24 millions, stipulés dans le traité de 1756. M. de Vergennes fait une belle dépêche, dont le résultat est que la France offre sa médiation. L'empereur insiste, et ne se contente pas de belles phrases ; alors le ministre répond que le roi son maître ne souffrira pas qu'aucune autre puissance se mêle de la querelle survenue entre celles du Nord, et que si sa majesté veut accepter la médiation de Versailles, elle sera contente des égards qu'on aura à ses droits. Dans le même moment, la cour de Postdam réclamait la garantie donnée

au traité de Westphalie pour le maintien de la constitution germanique. On lui répondit « que jamais la France n'avait impunément » vu sa signature outragée (1). »

Le comte de Stormond, ministre d'Angleterre, demande officiellement si la France prétend soutenir les rebelles d'Amérique. M. de Vergennes répond ministériellement « que le » roi de France n'a d'autre but que de rendre » le commerce libre pour toutes les na- » tions. »

On sent bien que cette indécision volontaire et calculée n'est qu'une forte nuance de la fausseté la plus consommée. L'habileté réussit, la finesse même quelquefois; mais presque toujours la fausseté échoue. Aussi, lorsque, dans cette même guerre de 1778, le comte de Vergennes essaya de traiter la cour de Berlin comme il avait traité la Porte, et le vieux Frédéric comme un sultan, ses ruses étaient connues, ses caresses sans profit, ses menaces sans effet; et, pendant que ses dépêches astucieuses allaient essayer d'endormir le lion du Nord, déjà ses troupes marchaient vers les frontières de la

(1) S'il était permis de comparer la manière de traiter les affaires des rois à une scène de comédie, on croirait voir maître *Jacques* raccommoder *Valère* avec son père, *sous* prétexte qu'ils se sont querellés sans s'entendre.

Bohême, et allaient tenter de surprendre la vigilance autrichienne.

Aussi un Prussien écrivait-il : « On dit que » M. le comte de Vergennes a une logique po- » litique turque qu'il veut introduire en Eu- » rope. Je ne crois pas que nous autres Alle- » mands l'adoptions ; nous tenons à nos an- » ciens usages, et en sommes contents. »

Si on parcourt l'histoire, on voit qu'elle conserve, avec une certaine estime, le nom de ceux qui ont su le mieux tromper. Sans citer Richelieu et Mazarin, les plus grands imposteurs politiques que Machiavel ait formés, les fourbes par excellence, peut-on nier que le lord Chatam n'ait tiré ses principales ressources pour la guerre de 1756, des ruses qu'il employa contre la légèreté française ? Loin de nous le coupable projet d'affaiblir le regret dû à sa mémoire. Je veux seulement rappeler que la politique n'est qu'un nom plus honnête donné à un commerce suivi de supercheries ou de trahisons, selon la nature des intérêts discutés.

On a dit de Pizarre (qui ne savait pas lire), qu'il avait réussi dans tout ce qu'il avait entrepris, parce qu'à la ruse et à la dissimulation il unissait la sagacité de démêler les desseins des autres.

Le cardinal Ximenès, Cécil, ministre d'Elisa-

beth, Elisabeth elle-même, le comte de Murrai, régent d'Ecosse, Maitland, dont Robertson a dit que son adresse *dégénérait en fourberie, et que sa pénétration était un mélange de subtilité et de raffinement* (1) ; Louis XI qui avait tant de goût et d'estime pour l'artifice, qu'il n'osait s'en vanter parce qu'il les tenait pour des vertus, et mille autres anciens et modernes, trouvent chez les historiens des éloges soutenus, parce qu'ils se sont joués de leurs semblables. Au reste, les Français en général n'abusent pas de ce talent ; et, s'ils conservent quelque supériorité dans l'art de négocier, sur les nations voisines, c'est qu'ils sont plus éloquents, plus aimables, plus tourmentés du besoin de réussir.

Ce défaut de sincérité chez le comte de Vergennes se cachait sous un air de bonhomie, qui, les deux premières années, déjoua les plus fins courtisans. Il montrait une candeur domestique, il affectait avec ses sous-ordres

(1) Nous connaissons un ministre fameux qui éclipsera dans l'histoire les Ximenès, les Cécil, et servira aussi de preuve à notre assertion. Dès aujourd'hui nous pourrions le placer parmi les grands noms que nous venons de citer ; mais nous craignons la réputation de flatteur ; vice toujours affreux, mais cent fois plus encore dans un moment où, quelque sujet que l'on traite, on s'adresse presque toujours à la nation.

une simplicité qu'ils prenaient pour le développement d'une âme étrangère à son métier fallacieux. Il jouait avec ses enfants, dans le secret des petits comités, racontait toutes les particularités de son séjour en Turquie (1), se livrait à cette gaieté pure et franche qu'on croit le partage exclusif des âmes honnêtes : c'est un mérite éminent pour ceux qui sont en place, et un ridicule bourgeois dès qu'ils n'y sont plus. On croyait, par une obligeante indiscrétion, établir l'idée d'un si beau caractère. La simplicité est le fard des grands hommes. Archelaüs jouant aux noix avec ses enfants, attendrit. Les grands personnages ont l'air de se dépouiller de leur grandeur, et de se remettre volontairement dans la condition des autres hommes. Ceux-ci s'honorent de cette condescendance, et se pressent d'exagérer la hauteur de ceux qui descendent jusqu'à eux.

A cette bonhomie factice se joignait une

(1) Le comte de Vergennes avait le malheur de conter longuement et sans grâces ; ses plaisanteries n'étaient pas du meilleur ton, sa gaieté était triste : et malheureusement, comme cela arrive toujours, il avait la manie de raconter, de plaisanter et de vouloir faire rire. L'ambassadeur de Portugal disait un jour à table chez lui, que le roi son maître avait été saigné quatre fois au pied. Il n'y a pas à se fier sur ces jambes-là, répondit M. de Vergennes, et il crut avoir dit une si jolie chose qu'il la répéta pendant trois jours.

indifférence pour les critiques, qui n'est jamais insensibilité, mais qui, chez les bons esprits, repose sur l'étude qu'ils ont faite des hommes, de la société, des cours. Voltaire a prétendu quelque part qu'il fallait conserver les couplets, parce qu'ils contiennent l'opinion du moment où ils ont paru, et par-là même font anecdote. On chantait pendant les six premiers mois du ministère de M. de Vergennes :

Parlez-moi du temps présent
Pour la politique :
Vergenne est assurément
Un homme à rubrique ;
Querelleur ne fut jamais,
Toujours il aima la paix,
Vive un tel ministre,
O gué,
Vive un tel ministre !

Chacun choisit ses héros,
A sa fantaisie ;
Pour moi, j'aime le repos
Autant que la vie.
Nous allons être à présent
Battus et jamais battant ;
Grâce à de Vergennes,
O gué,
Grâce à de Vergennes.

Il laissait chanter, il laissait les papiers anglais s'escrimer sur sa marche tortueuse ; il laissait Paris blâmer ses lenteurs, la cour prononcer son incapacité ; et pendant ce temps il jetait

les fondements de sa fortune. Cette conduite vaut bien les efforts réitérés d'un de ses rivaux que chaque nouveau pamphlet jetait dans le délire, et qui, dans les convulsions de son amour-propre irrité, invoquait publiquement les places, les rubans, les distinctions comme autant d'égides contre la témérité d'un peuple ingrat, et sur-tout aimant à rire.

Conserver du sang-froid au milieu des succès, est déjà un assez grand effort. On est soutenu par le suffrage du petit nombre qui juge sainement; mais ne pas s'en départir lorsqu'on a des torts à se reprocher, c'est le comble de l'habileté, car ordinairement on est toujours pressé de soutenir ses bévues. C'en était une au commencement de 1776 de proposer à la cour de Pétersbourg une alliance offensive, où devait aussi entrer l'empereur (1), pour assurer à la Pologne la paix qui n'était pas troublée, et resserrer le roi de Prusse dans des limites qu'il ne pensait pas à reculer. Une telle opération

(1) Les Français devraient être guéris de ces sortes de tentatives. Le Nord pense sérieusement à s'affranchir du tribut d'estime qu'il leur a payé, en recherchant leur alliance, en adoptant leurs modes, en lisant leurs livres, en parlant leur langue, en leur confiant l'éducation de leurs enfants, en voyant leurs spectacles, en les prenant pour modèles du bon ton, de la conversation amusante et de l'urbanité des mœurs.

demandait à être méditée, hasardée par parcelles, et ne devenir publique que le jour du succès. Cependant on se mit dans le cas d'être refusé; et, sans l'adresse du comte Panin, qui se rejeta sur la difficulté de l'exécution, ce refus motivé entraînait un ridicule, tache que les cours doivent éviter comme les particuliers. Cette affaire fut si mal conçue, si mal digérée, si mal négociée, qu'elle donna lieu à un traité de garantie mutuelle entre Vienne et Pétersbourg, garantie dont l'Europe voit les effets sur les bords du Danube. Le comte de Vergennes sentit le vice de la spéculation, rappela son négociateur, et comprit qu'il fallait essayer les talents avant de les employer.

On lui a reproché d'avoir donné des places importantes à des protégés qui n'avaient encore légitimé leurs prétentions par aucun succès. Dans les occasions, il faut souscrire à ses détracteurs, et se taire sur ce qu'il est impossible d'excuser. La beauté n'avait plus d'empire sur lui; mais l'intrigue, et sur-tout ce qu'on appelle vulgairement *le commérage*, disposaient quelquefois de sa volonté.

Ce fut une femme qui lui fit confier une négociation importante au jeune Aristemi. Non que le goût du plaisir eût survécu à son grand âge : mais ceux même qui ont abjuré ces sortes

de liaisons, trouvent encore quelque douceur à voir les grâces complaisantes folâtrer autour de leurs cheveux blancs, dérider leur front rembruni par les affaires, et leur faire croire que la sagesse chez eux est une vertu de choix, et non les tristes fruits de la nécessité.

Ce fut encore une femme qui l'engagea à faire adresser une lettre du bureau des affaires étrangères au sieur Panckoucke, entrepreneur du Mercure. M. Linguet avait malmené M. de la Harpe, à l'occasion de sa réception à l'académie française. Le comte de Vergennes se mêle d'une querelle d'auteurs, et demande au bibliopole, « qu'avant tout, il ait à ne plus » employer à cet ouvrage la personne qui a » commis la faute, et qu'il lui donne l'assu- » rance la plus positive de ne plus lui confier » la rédaction de son journal. »

Un ministre ne demande point à un libraire, il lui enjoint. M. de Vergennes obéissait à un ressentiment particulier, et dès lors il devait être avare de l'autorité de sa place; il s'expliquait peu décemment sur un homme de lettres connu, qu'il métamorphosait en stipendiaire; il s'exposait à une réponse désagréable qui ne lui manqua pas, et dans laquelle on lui donnait avec vigueur et avec respect des leçons méritées. Celui qui règle l'intérêt des puissances du

monde ne doit pas se mêler du Mercure, lorsqu'il s'agit de la gloriole d'un académicien ; il ne doit pas sur-tout ordonner une peine si incroyablement disproportionnée à l'offense, même si elle avait été constatée (1). M. Linguet avait raison de dire dans une lettre, où d'ailleurs il avait beaucoup d'autres torts : « L'aigle » de Jupiter fait-il gronder la foudre de son » maître pour venger des fourmis qu'un homme » piqué par elles peut écraser dans un pré ? »

Ce trait, c'est-à-dire l'injure que fit M. de Vergennes à M. Linguet, déroute entièrement ceux qui observent son caractère. On ne retrouve plus la prudence du serpent et la timidité de la colombe. Pourrait-il lui paraître indifférent de mécontenter un homme dont la plume éloquente avait alors des partisans ; un homme entouré d'une double espèce de victimes, celles que son ressentiment avait égorgées, et celles qu'il avait sauvées du glaive de

(1) Il ne s'agissait de rien moins que de perdre la propriété d'un journal ; car il est à celui qui le compose, et non à celui qui l'imprime. La preuve est qu'il n'a plus existé depuis le triomphe donné au libraire. Si chaque auteur d'une épigramme contre M. de la Harpe devait perdre sa place, ou le droit de continuer ses ouvrages, il n'y aurait peut-être pas dix gens de lettres en activité à Paris, ce qui, soit dit en passant, ne prouve pas contre les talents de M. de la Harpe mais contre sa manière d'être.

la loi abusée ? Une vérité cruelle pour les gens en place, et qui a bien de la peine à pénétrer dans leur âme, c'est qu'ils préparent leur chute, ou se coudamnent à l'oubli en persécutant ou même en négligeant (car la négligence affectée est une espèce de persécution pour le génie) les dépositaires de la renommée.

En vain on joue le mépris, en vain on emploie des expressions avilissantes, telles que folliculaires, petits auteurs, écrivains à la douzaine. Les princes et les gens en place arrivent à la postérité avec le bien et le mal qu'en ont publié leurs contemporains penseurs. Les gens de lettres ont remis Richelieu à sa place après l'avoir ridiculement loué, et rendu à la sienne Henri IV, presque méconnu pendant les cinquante années qui suivirent sa mort. Turgot ne mourra point ; Necker ne vivra pas ; le silence (1) de l'insensible patrie de Frédéric retombera sur elle. Le prince qui laisse les lettres sans protecteur abjure la renommée, déclare à la face des nations qu'il n'a nul droit au souvenir des mortels. Et qu'est-ce que peut être un homme pour

(1) Que dis-je le silence ? On permit à je ne sais quel écrivassier d'insulter à ses mânes deux fois par mois. Son nom n'a besoin ni de bronze, ni de marbre pour être immortel, et le reste de l'Europe le venge bien de l'ingratitude des siens.

qui la gloire n'est pas un besoin? Revenons à M. Linguet, qui a donné lieu à cette digression. Il se vengea, et dans cette occasion eut pour lui la galerie; l'on n'en crut pas M. le comte de Vergennes, lorsqu'il assura que cela ne lui allait pas au cœur (1).

On ne lui pardonnait pas non plus d'aimer les petits moyens. Pour réchauffer les courtisans des Américains, il fit défendre de parler dans les cafés de Paris de leurs succès ou de leurs désastres; c'était le moyen de réveiller l'enthousiasme en faveur de la liberté, et conséquemment de ses martyrs.... Je ne sais quelle raison l'avait brouillé avec le comte d'Estaing; il raya de sa main, sur l'épreuve de la gazette, un article qui rendait un compte glorieux d'une opération de cet amiral : ce qui fit dire au comte de Maurepas que la trompette valait mieux que la plume.... Que de tentatives auprès de la cour de Naples pour affaiblir ses liaisons avec la cour de Russie, dans la crainte que les Anglais ne tirassent quelque avantage de la marine russe! Ces manœuvres obscures contrastent étrangement avec vingt-quatre millions de sujets, cinq

(1) Le roi tenait dans ses mains un cahier des Annales. M. de Vergennes parut : Avez-vous encore à cœur, lui dit sa majesté, les sarcasmes de cet écrivain? — *Sire, ils n'ont pas porté jusque-là.*

cents millions de revenus, le plus beau site, les côteaux de Bourgogne, de Champagne, et une industrie toujours renaissante.

Tels ne devraient pas être en effet les ressorts d'une vaste administration; mais aussi ne sommes-nous point trop difficiles? Où trouver un homme pour cette place qui s'empare d'une des plus nobles fonctions de la royauté, qui ne se borne pas à une contrée, mais s'étend jusqu'à l'extrémité du globe? Ceci n'est point une fastueuse exagération. Pour se décider sur le parti à prendre au mois de décembre 1787 avec l'Angleterre presque menaçante, ne fallait-il pas aussi bien connaître sa situation dans l'Inde que les forces de sa marine à Portsmouth et à Plymouth? Qu'est-ce en effet qu'un ministre des affaires étrangères chez une des grandes puissances de l'Europe? Un homme d'une trempe d'esprit que rien n'intimide, et qui cependant n'adopte pas avec trop de facilité les grands projets dont l'imagination jouit à l'instant qu'elle les conçoit, soutenu par le noble désir de parcourir la carrière avec gloire, et persuadé du danger de trop hâter les succès; tendrement attaché à sa patrie, sans être esclave des préjugés qui en font, aux yeux de bien des gens, l'asile exclusif des talents et de la capacité. Combien de genres de culture ne doi-

vent pas avoir enrichi un si beau fonds? La connaissance des hommes qui se prend dans l'histoire, comparée avec ce qui se passe sous nos yeux; des choses qui tiennent à l'observation; des intérêts multipliés qu'il faut sans cesse peser; du passé qui renferme dans son sein les traités faits, altérés ou rompus; les projets abandonnés, repris, bien ou mal exécutés, tour-à-tour remis en vigueur ou proscrits. Que d'espèces de talents sont nécessaires pour paraître avec un certain éclat, ou du moins inspirer de la confiance! Précision dans le style, clarté dans les idées, éloquence dans la parole, énergie dans le caractère, formes séduisantes, empire sur ses mouvements, activité d'exécution, sang-froid dans les crises, solidité de jugement, finesse de tact, l'art de cacher tant d'avantages et d'en laisser voir assez pour intimider ceux avec qui l'on traite. Tant de présents du ciel ne sont rien encore sans le talent de les employer; c'est-à-dire maintenir la dignité des rois sans leur immoler trop de victimes, se défier de la faiblesse qui temporise et double les maux en retardant le remède, et se défier plus encore de la précipitation que le vulgaire, ami des événements, prend pour le coup-d'œil du génie; surveiller les mouvements des cours en protestant contre le ministère in-

jurieux de l'espionnage; dans les périodes tranquilles, pénétrer dans les arsenaux de ses ennemis, préparer les moyens de défense, ne regarder tout traité de paix que comme une suspension d'armes ; et dans les orages des crises appeler la fermeté qui résiste aux obstacles combinés, la multiplicité des ressources qui lasse l'envie, l'ambition même, le courage de l'âme qui brave le malheur; l'art difficile de profiter des succès, de prévoir les revanches, de réparer les échecs, de préparer la vengeance, de soutenir une humiliation passagère; l'art plus difficile encore d'inspirer une haute estime à l'Europe, d'alarmer ou d'inquiéter ses rivaux, de rassurer ou d'enorgueillir ses alliés ; l'art presque surhumain de faire rejaillir sur son maître l'éclat de ses propres talents, et de persuader aux nations voisines que tant d'avantages ne sont que le résumé des talents en exercice dans le pays qu'on habite (1). A cet ensemble presque chimérique, il faudrait pouvoir joindre la décence des mœurs, un désintéres-

(1) Plus d'une personne, en lisant ce portrait, dira qu'il convient mieux à un premier ministre qu'à celui des affaires étrangères. Est-ce qu'un ministre des affaires étrangères n'est pas dans la réalité le ministre principal? S'il ne l'est pas, il est bien peu de chose. Les noms ne font rien; c'est l'espèce de travail qui distingue les hommes.

sement reconnu de ses ennemis mêmes ; plus d'indifférence pour la gloire du moment que pour le suffrage de la postérité ; l'amour du travail, de l'ordre, du bien ; la simplicité, trait caractéristique des grands hommes; enfin cette philosophique insouciance de la censure injuste, censure au-dessus de laquelle on ne se met qu'après être parvenu à une chose bien aisée en apparence, bien difficile en réalité, l'*estime de soi-même*.

Mais revenons au comte de Vergennes, qui ne nous a pas fourni tous les traits de ce tableau. Il n'était pas doué d'un esprit extraordinaire, mais il avait une excellente routine. Averti par les frondeurs (quelquefois utiles) des fautes vraies ou idéales de ses prédécesseurs, il s'était fait une marche qui, sans être absolument sûre, était cependant assez solide. Il savait qu'il fallait haïr les Anglais, conserver l'Espagne, ne pas heurter l'empereur, bien vivre avec la Prusse, gagner les Hollandais, protéger les Turcs, se défier de la Russie, solder la Suède, tenir Rome en respect, soutenir l'Amérique naissante, payer la Suisse, surveiller les colonies. Tout ce qui contrariait ce catéchisme politique trouvait chez lui une résistance qui s'affaiblissait ou se renforçait en raison des circonstances.

L'amour de la patrie, ce sentiment énergique qui jadis a enfanté des prodiges et touche malheureusement au ridicule depuis que les rois prodiguent le sang pour des querelles étrangères, et prêtent indifféremment leurs sujets aux deux partis; ce sentiment, dis-je, était froid chez M. de Vergennes. Il avait été lié avec le chancelier Maupeou, dont il saisit les principes avec avidité : de là son aversion pour les parlements, et son penchant aux partis sévères. Il évitait de se compromettre avec ces grands corps qui ne haïssent jamais impunément; mais il nourrissait avec adresse l'éloignement du souverain pour ses prétendus coadministrateurs qui, sous prétexte d'exister par la loi et pour la loi, finiront par ne plus exister ou par renverser leur rivale (1). M. de Vergennes se déclare

(1) Les parlements disent *que leur devoir est de veiller sans cesse sur les besoins des peuples... de rallier la puissance royale à la justice*. Cela suppose qu'elle s'en éloigne, et qu'elle a besoin d'un mentor.... *Qu'ils sont la loi vivante aux pieds du trône*. Eux-mêmes ont dit cent fois que le roi était la loi vivante. Il y en a donc deux: il y a donc deux puissances égales..... *Les rois règnent par la loi, la loi est au-dessus de tout, le parlement est la loi vivante*. Le parlement est donc au-dessus de tout, et conséquemment le véritable roi. *Les parlements ne sont qu'un en divers ressorts*. Ainsi celui de Pau a autant d'autorité que celui de Paris; ainsi il y aura quinze rois dans le royaume qui ne

contre la liberté de la presse, comme fera tout ministre borné dans ses vues, et pourvu de connaissances médiocres Il redoutait ces grands traits de force et de lumières que répandent sur tout le globe des ouvrages conçus par le génie aux pieds de l'expérience. Cette timidité inséparable des petits caractères gâte de bons principes. Les hommes faibles imaginent que leur réputation est à la merci du premier barbouilleur de papier qui voudra sortir de la foule à la faveur d'un nom connu ; ils supposent aux hommes un respect invincible pour ce qui est imprimé, comme si ce qui se lit frappait un coup plus direct que ce qui se dit. Le pamphlet le plus satirique ne l'est pas autant que la conversation de quelques mécontents réunis dans les cercles prétendus politiques. Que ne se racontent-ils pas dans ces entretiens privés où l'extérieur de la sagesse rassure les indiscrets, et où le désir d'être instruit pardonne aux fougues de l'emportement (1)? Malgré la licence

feront qu'un, ce qui est très-clair et très-vraisemblable. Cette anarchie parlementaire ne peut pas durer. C'est dommage que ces corps soutiennent une bonne cause avec les ressorts du despotisme. Tout ce que contiennent les remontrances contre les lettres de cachet est incontestable. Pourquoi mêler à des vérités si utiles des principes ambitieux, et paraître ne faire le bien que pour étendre son autorité?

(1) Il y a trente maisons où des hommes *sûrs* préfèrent

portée à son comble depuis dix ans, l'ouvrage le plus cynique ne contient pas ce que m'ont appris certains comités politiques. Combien de gens en place auxquels les soupers ont infiniment plus nui que les libelles? Ceux-ci ont l'air d'un projet de méchanceté contre lequel l'honnêteté se tient en garde; les soupers invitent les convives à la franchise : il semble alors que c'est la surabondance de la gaieté qui s'échappe.

A l'énergie du caractère, à l'inébranlable fermeté, le comte de Vergennes suppléa par une extrême souplesse. Croirait-on que des moyens si différents conduisent au même but? Ce n'est pas un paradoxe. Peut-être vaut-il autant se plier aux événements que de les forcer. Celui qui trompe son ennemi est encore plus sûr de la victoire que celui qui veut l'acheter par le combat. C'est à regret que nous retraçons de tels principes. Qui sent en soi les germes d'un grand homme, doit les abhorrer : qui n'est qu'un ministre habile et laborieux, doit malheureusement les employer avec une adroite économie. Pendant que M. de Vergennes en-

au spectacle, au jeu, aux promenades, le plaisir de fronder à huis clos, de mettre les ministres en pièces, et d'enregistrer toutes les sottises des bureaux, j'ai pensé dire des conseils.

voyait des fusils, de l'or, des artilleurs aux Américains, il proposait au cabinet de Saint-James d'abandonner les rebelles, s'il voulait laisser augmenter la marine française et retirer le commissaire de Dunkerque. Je sais que cette duplicité est infiniment blâmable : mais je sais aussi que c'est par elle que l'on opère les révolutions les plus inattendues.

Le tableau de son administration nous montre cependant des instants où il ne fut pas sans nerf. M. le comte de Lascy arrive à Paris en 1778. Le prétexte était pour régler une affaire d'étiquette; la vraie raison, pour tenter une réconciliation entre la France et l'Angleterre, à qui l'Amérique allait échapper sans retour. Georges III, en qualité d'électeur d'Hanovre, avait réclamé la médiation de l'Empire. M. de Lascy trouva un mur d'airain dans M. de Vergennes. Celui-ci même le ramena à son propre sentiment : mais quelques traits particuliers ne laissent pas moins subsister la nuance dominante. Nous nous efforçons de le peindre ressemblant, mais non d'affaiblir ce qu'il eut de bon. Nous nous rappellons ce que disait un grand connaisseur (le comte d'Aranda) : Je cause avec M. de Maurepas, je négocie avec M. de Vergennes.

Les formes de ce ministre n'étaient ni aima-

bles, ni soignées (1), mais assez imposantes. Pourquoi? C'est que tout homme qui trouvera une retraite au milieu de la cour, et fera passer pour une vertu de réflexion son indifférence pour les femmes et pour les spectacles, qui se donnera les dehors graves d'un homme appliqué, et sera réputé étranger à toutes espèces de tracasseries, persuadera que, livré à la chose publique, il ne quitte pas un moment les affaires de l'état (2). M. de Vergennes s'était si bien acquis cette réputation, que, dans une de ces facéties que la cour invente pour se dérober à l'ennui, on le représenta comme ac-

(1) C'est aujourd'hui ce qui fait réussir : la tête haute, le regard insolent, la dureté pratique. Il faut mépriser en public, et rechercher en secret les organes de la renommée. Un air profondément rêveur annonce le génie en travail, et celui qui n'écoute même pas, tient à une juste distance le reste des humains. Un pareil ministre contraste un peu avec un roi qui relève ses sujets tombant à ses pieds. N'importe, un grand homme doit avoir une marche particulière.

(2) Le vulgaire veut que les hommes d'état soient graves. MM. de Choiseul, de Maurepas, de Calonne, eussent joui d'une plus grande réputation, s'ils n'avaient pas eu celle d'hommes aimables. Je ne sais s'il en coûte de reconnaître dans le même individu des talents si divers; mais il semble qu'on a juré de n'accorder les avantages de la solidité qu'à ceux qui auraient une teinte de pédanterie, ou les agréments de la vie sociale qu'à ceux qui déclarent n'avoir nulle prétention à la considération que donne la grande capacité.

cablé sous le fardeau du travail. Il s'agissait de masquer tous les ministres et d'autres personnages importants. La reine devait deviner et reconnaître les masques ; le comte de Vergennes fut représenté portant le globe sur la tête, une carte d'Amérique sur la poitrine et une d'Angleterre sur le dos. Il est tel ministre qu'on eût pu représenter tenant dans la main la ceinture de Vénus et jouant avec le carquois de son fils. « Dans une autre occasion, une » femme de la cour, vieille et laide, s'étant » approchée dans une parure trop brillante » pour son âge et sa figure, de la table du roi; » MONSIEUR lui demanda brusquement et avec » un air de mépris, ce qu'elle voulait....... » Hélas! ce que je veux; je veux prier le roi » de me faire parler à M. de Vergennes. Le » roi, en riant de bon cœur avec tout le » monde, a promis à cette septuagénaire de » lui procurer l'audience du ministre encore » avant qu'elle mourût. »

Ces événements, quelque peu importants qu'ils paraissent, révèlent les opinions, à la cour sur-tout, où les jeux mêmes ne sont jamais sans but et sans une pointe de méchanceté.

Avec des talents si médiocres, le comte de Vergennes jouait cependant un rôle dans l'Europe. Sa mort a mieux servi le stathouder que

les hussards prussiens. Peu importe aux nations qu'un ministre ait plus ou moins de génie : ce don céleste est si singulièrement évalué, on a si rarement occasion d'en faire un usage marqué! mais chacun rend hommage à l'expérience. C'est à ce titre que les noms de quelques grands personnages en Europe réveillent l'estime, tels que MM. de Kaunitz, d'Hertzberg, de Florida-Blanca, de Rangone (1) et d'Aranda. Pourquoi n'associe-t-on pas le nom de Vergennes à ces noms répétés avec complaisance par la renommée? C'est qu'il ne l'a pas mérité. Le public si souvent prévenu, si souvent insulté, ordinairement exagérateur, finit toujours par être juste. Le duc de Choiseul avait de grands talents, M. Turgot de grandes connaissances, M. de Vergennes une médiocrité imposante, M. de Maupeou une fermeté despotique, M. de Calonne une facilité impardonnable. Tout cela est reconnu, de même que

(1) Il semble que MM. Pitt, Acton, Fox, Burke, doivent être placés au-dessus, et soient destinés à laisser un plus grand nom dans les fastes de l'histoire; mais c'est ce qui ne peut encore que se présumer. On sera sans doute étonné de ne pas trouver ici un nom qui éclipse tous les autres. C'est que, quand on est au-dessus de tout ce qui a existé, c'est une espèce d'injure qu'on nous fait que de nous confondre avec les plus grands hommes.

la prodigalité du premier, le penchant décidé aux projets chez M. Turgot, la tergiversation du comte, les basses menées du chancelier, la dissipation du ministre, d'ailleurs bien mal jugé. Choiseul et Maupeou sont de brillantes ressources pour l'histoire; Turgot et d'autres, d'amples sujets de discussion. On citera l'époque du ministère de Vergennes et de Calonne (1), mais non leur ministère. L'indépendance de l'Amérique devait illustrer à jamais le comte de Vergennes; mais la manière dont il y a travaillé semble ne lui en pas laisser tout l'honneur, si tant est qu'un accès de délire dans une administration doive être imputé à la gloire de la nation rivale qui en a recueilli les effets.

Pourquoi la réputation de ce ministre ne lui a-t-elle pas survécu, quoiqu'il ait certainement laissé un grand vide? Il est difficile d'en assigner la vraie cause. Peut-être commençait-il à être connu; peut-être le public, honteux d'avoir

(1) Le parlement de Bretagne a dit: « Il a trahi la confiance du roi; il a fait pour long-temps le malheur de sa » patrie.... Nous nous arrêtons. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'attirer sur lui le glaive des lois. » (Arrêté du parlement.) Vous faites pis cent fois. Il vaudrait mieux le livrer à la sévérité des lois que de publier des accusations vagues et qui n'ont pour fondement que la rumeur publique. Quelle conduite pour des magistrats!

si imprudemment vanté son désintéressement, s'en est-il vengé par un silence cruel. Comme ses qualités tenaient plus de place que ses talents dans l'opinion publique, elle crut n'avoir plus rien à dire.

Il se trouva alors un contraste frappant. M. de Calonne accusé, ou du moins véhémentement soupçonné d'avoir échangé avec adresse, d'avoir dirigé l'opération des monnaies à son avantage, d'avoir dissipé avec une indécente profusion, part et se retrouve avec une fortune si médiocre, qu'il faut avoir recours aux rentes viagères (1); non pour dépenser comme il avait administré, mais pour vivre avec aisance. M. de Vergennes, le huitième sage vanté pour son désintéressement, part aussi, mais laisse des trésors dont le roi a été obligé de purifier la source pour effacer la tache qu'ils auraient imprimée à celui dont il avait fait son ami. A Dieu ne plaise que nous inculpions ce ministre. Il ne nous paraît pas même impossible d'accumuler dix ou douze millions avec de l'économie, et ce que vulgairement on nomme *du bonheur*,

(1) On a même assuré que c'était un mariage non public avec une dame très-riche, qui l'avait empêché de tomber du faîte de l'opulence dans le besoin. Nous ne sommes pas assez instruits pour rien affirmer. Mais quiconque a connu M. de Calonne, ne trouvera rien d'incroyable dans cette anecdote.

d'autant mieux qu'il s'était permis quelques spéculations de commerce, que peut-être les circonstances avaient favorisées (1).

M. de Vergennes passe pour un homme religieux et presque dévot; il serait aisé de le laver de ce dernier reproche (2). Non, la religion faisait seulement partie de ses mœurs. Au reste, si le bigotisme est une faiblesse, la pratique raisonnable d'un culte éclairé, la fidélité tolérante aux dogmes, prouvent un excellent esprit et font partie de l'éloge du sage. Le comte de Vergennes ne connut jamais la chaleur frénétique de ce dénonciateur juré répandant l'alarme publique, invoquant hautement la persécution qui s'éloigne, mais ne disparaît jamais,

(1) « Au milieu des cabales et des intrigues, M. de Vergennes va toujours son train, et il a l'adresse de ne se mêler que des affaires de son département. On dit qu'il fait aussi les siennes assez bien, et que les fonds qu'il a mis en commandite dans le commerce de l'Amérique septentrionale lui ont déjà rendu plus que son premier capital. »

(2) Le roi, dans son cœur, n'approuvait pas tout ce qu'il faisait dans la guerre d'Amérique; et, lorsqu'on lui présentait quelque chose à signer, on assure qu'il a dit : *Faut-il que des raisons d'état m'obligent à signer ce que je ne pense pas?* Mais le comte de Vergennes a tout pris sur sa conscience. Vous observerez que ce ministre est un dévot; il va tous les jours à la messe, et c'est vous en dire assez.

blasphémant la raison sous prétexte de venger la foi ; et s'il a mis des entraves à la censure, ce n'est que pour les affaires politiques, effet de cette timidité que l'on conserve jusqu'à la fin de ses jours, parce que les sots, qui la prennent pour la sagesse, la vantent comme l'apanage de l'âge mûr.

Un homme de sens a terminé un ouvrage bien pensé, par cette péroraison :

« O toi (1), qui viens d'être enlevé à la » France et à l'univers après une vie consacrée » toute entière à l'utilité publique, et consu» mée dans des travaux glorieux et pénibles, » ministre chéri d'un roi citoyen, descends » pour confondre ces vils détracteurs du genre » humain, qui croient que la vertu ni le bon» heur ne peuvent plus habiter parmi nous. Tu » l'as dissipée cette politique insidieuse, ja» louse et souvent cruelle, qui ne savait que » détruire et diviser pour régner sur des ruines; » et tu as fait revivre les lois de la nature, de » la justice et de la bonne foi. Tu les as tissus » ces nœuds sacrés qui doivent à jamais unir » les nations : tu l'as préparé ce jour heureux » où les deux mondes toucheront au faîte de la » véritable opulence, en s'enrichissant mutuel» lement des fruits de leur sol et de leur in-

(1) Influence de la découvrte de l'Amérique, p. 35.

» dustrie. Si ta présence nous est ravie pour
» toujours, ton génie nous reste. Qu'il préside
» encore à nos conseils, et qu'il soit le garant
» d'un ordre plus prospère et de la félicité de
» tous les peuples! »

C'est M. de Vergennes, fauteur des troubles de Hollande pendant six années, qui a dissipé cette *politique*, qui *ne savait que diviser*...... Il n'y avait rien d'*insidieux* à envoyer aux insurgents les frégates de M. de Beaumarchais, ou du moins des cargaisons de fournitures avariées, des munitions éventées, de vieux fusils donnés pour neufs; à leur prêter des officiers propres à plier le courage sous les rigueurs nécessaires de la discipline... Détacher treize colonies de la métropole, désunir sept provinces pour embarrasser leur gouverneur trop docile à des intérêts étrangers, armer tous les cabinets de l'Europe contre une nation prospère et superbe, *c'est faire revivre les lois de la nature*, *de la justice et de la bonne foi.* N'est-il pas vraiment étonnant que les hommes, si enclins à médire, si prompts à avilir, si adroits à déprimer, passent si facilement d'un excès à l'autre? Se mettent-ils à louer, ils ne connaissent plus de mesures.

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »

Depuis que l'énergie de style est à la mode,

depuis qu'on ne veut plus que des traits fortement prononcés, il est rare de trouver un ouvrage qui se pique de frapper juste. M. Thomas est le premier qui dans ses éloges ait peint des géants. Ses pensées sublimes, un style plus que fleuri ont entraîné sur ses pas une foule d'imitateurs. Plutarque avait une manière opposée et a percé la nuit des âges. Sans continuer un parallèle qui serait peut-être assez piquant, je me renfermerai dans le développement de cette réflexion. Nous avons des ouvrages fortement pensés, éloquents comme les Philippiques, mais qui vont au delà du but.

Pour demeurer dans le vrai, il faut intérieurement laisser refroidir son imagination, affaiblir la vigueur des termes, diminuer les figures, s'entendre avec l'auteur pour n'attacher à sa pensée qu'un sens proportionné aux vertus humaines. Un homme de beaucoup d'esprit a dit dans un ouvrage estimable, que M. Turgot était « un homme à qui la nature avait donné une » raison supérieure avec des principes et des » vertus qui n'étaient qu'à lui, et dont le genre » avait devancé son siècle assez pour en être » méconnu. » N'y a-t-il pas là une exagération qui fait de M. Turgot une espèce d'être imaginaire ? Ses principes étaient ceux d'un esprit éclairé et d'une âme ferme ; ses vertus, le dé-

sintéressement et la bienfaisance. Mais il a eu, il a, il aura des émules dans ces grandes qualités. Ce génie, qui a devancé son siècle, est une expression à la mode. Il n'a rien inventé, ce qu'il a voulu exécuter avait été discuté avant lui. J'ai choisi un des hommes les plus dignes d'être loués, pour montrer que l'on peut desservir son héros en voulant trop l'élever.

Nous terminerons cette notice, en observant que tout ouvrage de ce genre est un hommage à celui qui en est le sujet. Il n'est venu dans l'idée de personne d'écrire quelque chose sur M. de Laverdy; et l'on s'est contenté de dire du duc de la Vrillière:

« Ci-gît un homme très-commun,
» Qui parut sous trois noms, et qui n'en laisse aucun. »

Si nous avons également rapporté le bien et le mal, c'est que nous n'avons pas prétendu faire une oraison funèbre, mais nous rapprocher autant qu'il est possible de la vérité.

Ce n'est pas pour les morts qu'on écrit. Nos opinions, telles qu'elles soient, ne pénètrent pas la tombe insensible où ils reposent. Mais leurs actions peuvent devenir une leçon pour ceux qui les remplacent, ou du moins fournir l'occasion de dire que l'on observe, quoique l'on se taise, que tôt ou tard la disgrâce ou le

mal déliera la langue de ceux qui distribuent le blâme et la louange.

Le comte de Vergennes laisse l'idée d'un homme sage, laborieux, ami de la paix, religieux, occupé de sa famille, passablement instruit; tout cela ne fait pas un homme bien distingué, mais aussi ne doit-il pas rester sans éloge. Il nous eût été plus agréable de n'y pas mêler des observations amères; sa mémoire n'y eût rien gagné et ce petit ouvrage eût été sans lecteurs, et la vérité demeurerait insensiblement sans organes. Malgré nos recherches, nous ne nous flattons pas de l'avoir toujours saisie; mais au moins nos efforts sont-ils un hommage que nous lui avons publiquement rendu.

ANECDOTES,

DONT LA PLUPART PEUVENT SERVIR DE PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Le duc de Choiseul soutenait les confédérés de Pologne : M. de Vergennes les abandonna à eux-mêmes, convaincu qu'il était plus avantageux à la France que les trois puissances copartageantes eussent ce prétexte de dissension, que si la Pologne eût demeuré tantôt sous les lois d'un prince d'Allemagne, tantôt sous celles d'un gentilhomme couronné. Il prétendait que l'agrandissement de la Prusse était une chimère, et qu'une armée et un trésor n'étaient pas un royaume. Jusqu'à quel point avait-il raison ? C'est ce que nous laissons à d'autres à examiner.

M. de Vergennes promit à messieurs Franklin et Deane qu'au commencement de l'année 1778, ils seraient traités et reçus comme ministres plénipotentiaires du congrès. Lorsque le comte de Stormond fut instruit de ce plan, il dit tout haut : « J'espère que cela ne se fera

» pas en ma présence, et qu'on n'aura pas la » hardiesse de me manquer à ce point. » M. de Vergennes auquel il s'en expliqua avec vivacité, lui répondit avec sang-froid : « On en » parle beaucoup, mais je ne vois rien s'ef- » fectuer. Si cela arrive, l'Angleterre et la » France seront également surprises. »

Il était question d'un traité de commerce entre la cour de Berlin et les Etats-Unis ; cela même était fort dans le goût du feu roi de Prusse : messieurs de Sartines et de Vergennes s'y opposèrent. « Ces ministres avaient leurs » raisons. Ils ne voulaient pas laisser passer » dans d'autres mains des bénéfices qu'ils pou- » vaient faire eux-mêmes, ou du moins par » ceux qui agissaient en leur nom. On préten- » dait, et non sans quelque fondement, que » les deux ministres avaient des fonds consi- » dérables dans les envois qui se faisaient en » Amérique, et que, pour en assurer les retours, » ils profitèrent des circonstances qui appe- » lèrent la guerre. »

Le comte de Vergennes s'opposa constamment à ce que le roi se mêlât de l'affaire de Bavière, malgré les instances réitérées de la cour de Berlin, qui réclamait notre garantie

stipulée dans le traité de Westphalie. « Depuis » cent cinquante ans, disait-il, on a porté tant » d'atteintes à ce traité, qu'il faudrait faire une » guerre générale pour obliger toutes les puis- » sances à rendre ce qu'elles ont usurpé les » unes sur les autres, sans nul droit quelcon- » que. » Peut-être avait-il raison sur le traité de Westphalie, mais il avait tort de consentir à l'agrandissement de la maison d'Autriche.

—

La cour d'Espagne, qui craignait que ses colonies n'imitassent un jour les colonies anglaises, n'approuvait pas le projet de soutenir les rebelles, et de reconnaître des ministres plénipotentiaires. M. de Vergennes en vint au point de dire que, s'il fallait choisir entre le pacte de famille et l'indépendance, il n'y avait pas à balancer, et appuya son avis au conseil de tant de raisons, que l'on envoya à l'ambassadeur de France des instructions décisives. Depuis cette époque, la cour d'Espagne ne traita pas M. de Vergennes avec beaucoup de distinction.

—

On écrivait en 1778 : « Le comte de Vergen- » nes a l'espoir d'être sous peu le doyen du » conseil et des ministres. Le comte de Mau- » repas l'a recommandé au roi comme l'homme

» de son royaume qui connaît le mieux les in-
» térêts des puissances, comme un grand tra-
» vailleur et le meilleur géographe de l'Eu-
» rope. Effectivement ce ministre a la mé-
» moire heureuse; il sait sur le bout de son
» doigt le nom des villes, des bourgs et des
» hameaux de tous les pays; il amuse le roi,
» qui l'appelle son nomenclateur. »

—

Dans un pamphlet satirique intitulé *la Cassette verte*, où tout n'est pas vrai, où tout n'est pas faux, on trouve un compte des profits et pertes de messieurs de Sartines, Vergennes et Franklin, qui donna lieu dans le temps à beaucoup de conjectures. Malgré les indications répétées dans les brochures du temps, nous pensons que M. de Vergennes était trop adroit pour mettre au hasard une partie de sa fortune et de son honneur.

—

On avait fait le quatrain suivant pour mettre au bas du portrait de M. le comte d'Estaing :

Albion redouta son bras et son génie;
Vengeur du nom français, général et soldat,
Il sut combattre avec éclat
Les Anglais et la calomnie.

Un vil flatteur qui savait que le comte de Ver-

gennes n'aimait pas le comte d'Estaing, fit cette parodie :

La France redouta son orgueil et sa tête :
Bien moins général que soldat,
Il se pavana comme un fat
De la plus légère conquête.

Cette méchanceté n'ôte rien au mérite de M. le comte d'Estaing, et sert à expliquer quelques époques de la guerre de 1778.

—

M. de Vergennes avait répondu au ministère britannique que, « sans penser à la guerre, » l'exemple du passé invitait à se mettre en » garde contre quelque subite agression. » Cette réponse, vague, épigrammatique, ne contenta pas la cour de Saint-James. Dans le même temps on répandit le bruit que l'Angleterre envoyait trois vaisseaux de guerre au banc de Terre-Neuve pour enlever les bâtiments pêcheurs appartenants à la France, pour les rendre le jour qu'elle retirerait ses secours aux Américains. Ce bruit, qui n'était qu'un propos, troubla tellement la tête octogénaire du comte de Maurepas, qu'il y eut une rixe assez forte entre lui, le ministre des affaires étrangères, et M. de Sartines.

—

Voici le passage de la fameuse lettre de

M. Linguet : « Pour vous, M. le comte, qui
» avez été enterré vingt ans dans la mer Baltique et dans la mer Noire, on vous a appelé
» dans un pays dont vous ignorez entièrement
» les intrigues, de sorte que vous êtes plutôt
» un ministre étranger, qu'un ministre des
» affaires étrangères. » Cela n'est pas fort insultant, parce que cela n'est pas juste, et qu'il n'y a que la vérité qui désespère. D'ailleurs, un calembour affaiblit les injures comme les raisons.

M. de Vergennes ayant refusé les vingt-quatre mille hommes ou les vingt-quatre millions stipulés par le traité de 1756 avec la maison d'Autriche, un grand personnage de la cour bouda. M. Necker répondit qu'il n'avait apporté aucun obstacle. Quoi? lui dit le ministre des affaires étrangères, vous n'avez pas de quoi suivre ce qui est entrepris, et vous avez de quoi entreprendre ce qui n'est pas nécessaire. Il se tut.

Dans une pièce de vers intitulée, *Stances sur les insurgens*, on lisait :

> Entre nous, ces fameux athlètes
> Que vous accablez de lauriers,
> Leurs vertus sont dans les gazettes,
> Leurs vices sont dans leurs foyers.

Vous voyez leur mobile unique,
Ce vieux docteur *in partibus*,
Dont l'insidieuse rubrique
Vous échauffe de ses rébus.

Sur l'Amérique consternée
Plaçant le bout d'un conducteur,
De l'autre, à l'Europe étonnée,
Il lance le feu destructeur.

Caméléon octogénaire,
Son esprit se ploie aisément;
De la France et de l'Angleterre,
Le fourbe rit également.

La haine dont son cœur regorge
Fait qu'en ses propos inouïs,
Si Louis lui répond de George,
George lui répond de Louis.

Ce Hancock qu'il tient en tutelle,
Aux dehors plats, aux sens grossiers,
Peut fournir un riche modèle
A nos délicats financiers.

Franklin, de l'or du fanatique
Ebauche son hardi projet,
Et dans cette farce héroïque,
Il en fit son milord Huzzet.

On fit des recherches contre l'auteur de ces médiocres couplets, et on laissait vendre publiquement une caricature dans le goût anglais, où le commerce de cette nation était représenté sous l'emblème d'une vache : un Bostonien lui

sciait les cornes ; un Hollandais la trayait ; un Français remplissait de lait un grand vase ; un Espagnol en ramassait quelques gouttes ; un vaisseau faisait naufrage devant la ville de Philadelphie, et les deux frères Howe, à table, dormaient sans penser à leur flotte ou à leur armée.

—

Il parut, en 1784, une pièce de vers qui avait pour titre : *Portrait du charlatanisme*. On prétendit reconnaître le comte de Vergennes aux traits suivants :

Dans le sénat anglais, je joue un très-grand rôle,
Mon zèle aux deux partis se vend le même jour :
Puissant d'intrigue et de parole,
Je suis Catilina, Cicéron tour-à-tour.
A l'Amérique anglaise encore un peu sauvage,
Je n'ai pu jusqu'ici faire accepter mes dons ;
Mais j'en espère davantage
Depuis que des héros inventent des cordons.
. . . .
. . . .
J'aime à parler, j'aime à paraître,
J'aime à prôner ce que je fais,
J'aime à juger, j'aime à promettre,
J'annonce les plus grands secrets ;
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.

Nous ne voyons rien dans ces vers qui convienne mieux à M. de Vergennes qu'aux autres

gens en place, et nous y trouvons des nuances qui ne lui conviennent pas du tout, telles que *j'aime à paraître*, etc.

—

Carlin s'avisa, dans un *imbroglio* où l'on parle moitié français, moitié italien, de plaisanter aux dépens de notre ministère. La satire portait sur les nouveaux réglements de M. de Saint-Germain. « Je me ferai, disait-il à Scapin, » couper un bras, et je serai un officier d'im- » portance; ensuite l'autre bras, et je mon- » terai à un grade plus éminent; un œil de » moins, nouveaux honneurs; puis je me ferai » couper la tête pour être général.... » Toute l'assemblée sentit le piquant de l'épigramme. Carlin fut comblé d'applaudissements : la plaisanterie circula dans les soupers. M. de Vergennes la prit fort mal, et fut d'avis de faire mettre le plaisant en prison. Il y passa quelques jours. Les visites de plusieurs personnes aimables le consolèrent d'une affliction si facile à supporter.

—

« Le comte de Vergennes a des créatures » affidées dont personne ne se doute, qui lui » rendent un compte exact de tout ce qui se » passe. Il fait échouer toutes les intrigues qui » se font contre lui, tout en paraissant les

» ignorer, et il fait réussir celles au succès des-
» quelles il prend quelque intérêt. Le roi croit
» que son ministre des affaires étrangères n'est
» occupé que des seuls objets de son départe-
» ment. Comme sa majesté n'aime point les
» tracasseries, qu'elle déteste les cabales, elle
» est persuadée que le comte de Vergennes
» n'a aucune part à celles qui se font à la cour.
» C'est bien le cas de dire :

Toute l'adresse gît à bien cacher son jeu.

« Quelqu'un ayant demandé à M le comte
» de Maurepas si c'était lui ou M. de Ver-
» gennes qui avait formé le plan pour la guerre
» qu'on allait faire aux Anglais. *Ni l'un, ni*
» *l'autre,* répondit-il, *à mon âge on ne fait*
» *plus de projets ; on ne s'occupe que du*
» *présent, par la raison qu'on ne peut guère*
» *compter sur l'avenir.* Mais cependant, lui
» répliqua-t-on, si par malheur vous veniez à
» mourir avant la fin de cette guerre, vous
» laisseriez sans doute au roi des instructions
» à ce sujet. *Pas la moindre. M. de Ver-*
» *gennes et moi nous avons été au jour le*
» *jour, et sans la menace que nous a faite*
» *M. Franklin, nous amuserions encore l'An-*
» *gleterre, et nous n'aurions point conclu de*
» *traité avec les États-Unis. Vous autres politi-*

» *ques de Paris, vous ignorez les moyens qu'on* » *emploie pour changer la face des états; il n'y* » *a que les petits génies qui forment des plans,* » *et qui suivent dans tout ce qu'ils font une rou-* » *tine méthodique; si nous nous étions conduits* » *de cette manière, les Anglais auraient su de-* » *puis long-temps ce que nous voulions faire;* » *ils auraient pris des mesures en conséquence.* » *Instruits de nos projets, ils n'auraient pas* » *fait tant de sottises, et se seraient peut-être* » *raccommodés avec leurs colonies; nous leur* » *en avons ôté la possibilité. J'espère vivre assez* » *pour voir l'independance des Américains re-* » *connue et l'Angleterre humiliée: c'est tout ce* » *que j'ai promis au roi.* »

On a parlé souvent d'un libelle intitulé : *Les loisirs du visir de Verg.* Je ne l'ai jamais vu, et je n'ai rencontré personne qui ait pu m'en certifier l'existence. Au reste, cela est aussi peu intéressant que tous les libelles. Ils n'ont jamais fait de mal. Si celui qui en est l'objet, a le bon esprit de ne les pas lire, la méchanceté du libelliste est en pure perte. Le comte de Mirabeau, couronné maintenant en Provence, prouve l'empire des écrits clandestins, mieux que tous les raisonnements.

DE L'ACTION DE L'OPINION

SUR

LES GOUVERNEMENTS.

. . . . Agitat molem, et magno se corpore miscet.
Æn., lib. vi.

On n'a jamais tant parlé de l'opinion que depuis quelques années, et c'est une preuve infaillible qu'il est arrivé dans l'état quelque changement qui a donné naissance à cette puissance invisible qu'on a justement nommée la reine du monde. Les esprits ne s'agitent pas d'eux-mêmes dans le calme et le repos ; il faut qu'un grand événement les frappe pour les en faire sortir, et pour leur imprimer ce mouvement dont on ne peut calculer ni la vitesse ni la durée.

Cependant un écrivain célèbre prétend que *l'autorité de l'opinion est inconnue dans un royaume tant que les troubles intérieurs remplissent tous les sentiments, occupent toutes les pensées* (1). Il se serait expliqué bien différemment

(1) Administration des finances, tome I, page 58, Introduction.

s'il avait arrêté son attention sur ce sujet, dont on regrette qu'il n'ait parlé que par occasion, puisque personne après lui n'aurait été tenté de le traiter.

Il y a dans toutes les sociétés politiques deux opinions publiques, qui ne paraissent avoir de commun entr'elles que le nom. L'une, semblable à ces censeurs que la république romaine avait établis pour surveiller les mœurs des citoyens, réprimer leurs vices, contenir leurs passions, est de tous les temps et de tous les pays. Il n'y a point de ville, point de province qui ne soit soumise à son empire; et il suffit qu'un petit nombre d'hommes se réunissent en société pour qu'elle s'érige au milieu d'eux un tribunal, où ils sont obligés de comparaître sans distinction de rang ni de naissance.

L'autre a des objets plus relevés. C'est une souveraine impérieuse qui fait courber devant elle le sceptre des rois, lorsqu'ils ont eu l'imprudence de la laisser pénétrer dans les secrets de l'administration. Elle fixe tous les regards sur la chose publique : alors chaque citoyen règle sa confiance sur ce qu'il voit, et non sur ce qu'on lui dit : les affaires d'état deviennent le domaine du public, et les ministres ses esclaves. Ils perdent sous ses yeux cette liberté de mouvements

dont ils ont besoin pour donner une impulsion unique et uniforme à la nation.

Cette opinion, qui n'a point de nom en politique ; cette opinion qui plane sur les gouvernements, qui en voit manier les ressorts, et qui, empruntant les cent bouches de la renommée, soulève ou calme les peuples, suivant qu'elle approuve ou condamne les opérations des chefs, existait long-temps avant Louis XIV, quoiqu'en dise l'écrivain déjà cité. Née dans le tumulte des Etats généraux, elle se fortifiait dans les provinces au milieu des dissensions, repoussait les esprits loin du trône ou les ralliait autour de lui, et entretenait entre la capitale et les parties les plus éloignées du royaume ce flux et reflux de mouvements, au milieu desquels elle affermissait son trône en ébranlant celui du souverain.

Après les états de 1614, elle n'eut plus ni la même force ni le même empire. Ce n'est pas que le royaume jouit d'un calme profond : il ressemblait à une mer que les autans furieux ont long-temps bouleversée. L'opinion, quoiqu'affaiblie, soulevait de temps en temps le flot, tantôt contre le roi, tantôt contre les ministres qui ramenaient à eux l'autorité et les affaires. Enfin Louis XIV s'emparant tout-à-fait de l'une et renfermant les autres dans le

secret de son cabinet, ôta à l'opinion toutes les matières dont elle s'était jusqu'alors alimentée, et la réduisit à garder ses orages pour l'Angleterre et la Hollande, et pour les autres pays où le peuple est admis aux affaires d'état.

Ce serait ici le lieu de parler des événements qui ont fait revivre parmi nous cette puissance invisible qui, semblable au feu dont on sent les effets sans en connaître la nature, forme ou dissout les corps politiques, en mettant en jeu les passions de la multitude ; il serait intéressant de marquer l'époque où elle a commencé de renaître, et d'assigner les causes qui l'ont rendue si puissante ; mais, outre qu'il faudrait entrer dans des détails sur lesquels la prudence ne permet point encore d'insister, une partie de ce que j'aurais à dire se trouve déjà traitée dans un ouvrage qui a pour titre : *Histoire du gouvernement français depuis l'assemblée des notables de* 1787 *jusqu'à la fin de la même année*, etc.

Cependant si ce sujet peut avoir quelque utilité, il n'est pas impossible de la lui conserver toute entière, en prenant ses exemples chez quelque nation célèbre. L'essentiel est de voir comment l'opinion agit, de connaître ses violences, ses caprices, ses aveugles emportements. Le lieu de la scène, les noms des acteurs peuvent bien faire quelque chose pour

l'intérêt de la pièce, mais ce qui attache, c'est l'action. Grecs, Romains, Français, qu'importent leurs titres, pourvu qu'on sache m'intéresser par les choses qu'on me présente.

Une plus grande difficulté à vaincre, c'est de faire supporter les détails dans lesquels il faut entrer ; car il ne s'agit pas ici de présenter des résultats, l'ouvrage serait fait en dix pages et ne serait point instructif. Quand on écrit sur un agent aussi puissant que l'opinion, il faut indiquer les faits qui l'irritent ou qui le calment, afin de faire servir à notre instruction l'expérience des siècles passés : il faut marquer les fautes des hommes en place : il faut donc suivre l'opinion dans sa marche, tantôt tortueuse et cachée, tantôt désordonnée et impétueuse. Quiconque n'est point capable de cet effort doit se résoudre à parler d'elle sans l'avoir jamais connue.

Examinons-la donc chez le peuple romain : voyons comment elle y prit naissance ; comment, faible dans son origine, elle s'accrut insensiblement par la faute du sénat, en qui résidait la puissance souveraine ; comment enfin elle mit entre lui et le peuple une division qui finit par les perdre, parce qu'il n'y avait au-dessus d'eux aucune autorité prédominante qui pût prévenir leur ruine, en empêchant l'un

de forger dans l'aristocratie les chaînes du despotisme, et l'autre de s'agiter dans les orages de l'anarchie.

Cette manière d'envisager l'histoire romaine, relativement à l'action de l'opinion sur les gouvernements, n'a encore été saisie par aucun auteur ; et si le célèbre Montesquieu avait aperçu son pouvoir, en traitant de la grandeur et de la décadence des Romains, il n'aurait pas souvent pris, comme il a fait, les effets pour les causes. Ce n'est pas qu'il n'ait soupçonné qu'il existe dans tous les empires un agent qui, indépendamment des causes qu'il assigne, prépare leur grandeur ou leur décadence ; mais cet agent, qui est l'opinion, il ne l'a pas connu, ou du moins il n'a pas vu que c'est lui qui a contribué plus que toute autre cause à détruire la république : c'est un fait dont il sera aisé de se convaincre; et sous ce rapport mon ouvrage pourra servir de supplément à celui de ce grand homme. C'est ainsi que des élèves d'un talent médiocre achèvent quelquefois ce que le génie du maître n'avait pas eu le temps de finir.

Montesquieu a parlé de la puissance des Romains, et moi je parle de leur gouvernement : il nous montre la grandeur et la décadence de celle-là; et moi je découvre la source des révolutions de celui-ci. Je ne ferai pas voir Rome

s'élevant à l'empire de l'univers ; mais je la montrerai se consumant chez elle par sa propre activité, et en me lisant on aura plus d'une fois occasion de faire des applications à ce qui s'est passé dans quelques états modernes. Les événements paraîtront souvent semblables. A Rome les patriciens et les plébéiens se disputaient l'autorité souveraine ; ailleurs il peut arriver que ces deux ordres se choquent pour un intérêt moins relevé ; mais là, c'est avec toute l'impétuosité de deux corps indépendants ; dans les états modernes, au contraire, c'est avec la gêne et la circonspection qu'une autorité supérieure et puissante les force de mettre dans leurs efforts, lorsqu'elle est elle-même assez habile pour se tenir au-dessus du tourbillon.

C'est donc chez le peuple romain que je vais montrer le pouvoir de l'opinion dans toute sa force : aucun autre peuple ne me fournirait une preuve plus éclatante de l'empire qu'elle exerce sur les nations ; car elle les agite et les bouleverse à son gré, lorsque les chefs de ces mêmes nations ne savent pas la maîtriser et la modérer.

J'entends par opinion, en politique, l'idée vraie ou fausse que l'on a de ceux qui gouvernent, et de l'état des affaires. Lorsque cette idée est générale, elle forme l'opinion ; c'est-à-dire, cette puissance qui a jeté les premiers

fondements des empires, et qui, dans toutes les sociétés naissantes, marque les limites du pouvoir, en le concentrant tout entier dans un petit nombre de sages qu'elle élève au premier rang. Le peuple, tranquille sous le joug de la dépendance, laisse dans leurs mains les rênes de l'état, et se repose volontiers du soin du gouvernement sur la supériorité de leurs lumières.

Jamais cette confiance dans les chefs ne fut plus grande chez les Romains qu'après l'expulsion des rois. Le peuple, frappé du grand caractère que les patriciens venaient de déployer, laissa dans leurs mains le pouvoir militaire et le pouvoir civil, ainsi que le sacerdoce, n'ayant pas même le désir de les partager avec eux.

Accoutumé à les voir dans toutes les charges de la république et à la tête des armées, ébloui de leur éclat quand il les voyait rentrer triomphants dans Rome après une campagne heureuse, il s'était fait une habitude de les respecter et de leur obéir; et cette habitude se trouvait fortifiée par l'usage où l'on était de choisir ses patrons dans le sénat. De là se forma cette opinion qui plaçait les sénateurs à une très-grande distance du peuple, et concourut avec les lois à affermir dans leurs mains le pouvoir souverain; mais ils le perdirent sans qu'il y eût de sang

répandu, et seulement parce qu'ils ne surent pas conserver cette opinion qui le leur avait acquis.

En politique, les fautes qui paraissent d'abord les plus indifférentes ont souvent des suites fâcheuses, sur-tout lorsqu'elles font pencher vers le peuple l'autorité qui, par la nature du gouvernement, doit être concentrée toute entière dans les mains d'un monarque ou dans celles des aristocrates. C'est ainsi qu'à Rome le consul P. Valérius affaiblit celle du sénat après la mort de L. Junius Brutus son collègue, l'an de Rome 245.

Accusé sur les indices les plus frivoles d'aspirer à la royauté, il crut que pour tranquilliser le peuple, il fallait le traiter en souverain. Plein de cette idée, il faisait baisser les faisceaux devant ce même peuple, toutes les fois qu'il allait aux assemblées publiques; il ordonna même que les consuls ne feraient plus porter devant eux les haches, quand ils seraient dans la ville; enfin, peu content de donner au peuple ces marques extérieures de respect, il voulut en quelque manière l'admettre au partage du pouvoir souverain, en l'établissant juge en dernier ressort de toutes les peines qui seraient infligées à un citoyen par un magistrat quelconque, et lui déféra l'élection de toutes les places de

magistrature et la garde du trésor public. C'est ainsi que pour gagner la faveur de la multitude, il affaiblit ce pouvoir redoutable que les consuls avaient eu après l'extinction de la royauté, pouvoir qui était presque égal à celui des rois.

Le peuple frappé de ces nouveautés (1), comme d'un trait de lumière qui l'éclaira sur la dignité de son ordre, perdit ce prestige à travers lequel il avait jusqu'alors considéré les sénateurs et les consuls. Il commença de soupçonner que ces patriciens, pour lesquels il avait une sorte de vénération, pouvaient bien n'être que des idoles qui empruntaient de lui leur force et leur éclat. Ce fut dans ce moment, où il venait d'apprendre le secret de ses forces, que les sénateurs eurent l'imprudence de l'irriter, en vexant leurs débiteurs qui étaient tous plébéiens. Ces malheureux, las de souffrir et de se plaindre inutilement, n'avaient plus la même ardeur pour la guerre, et menaçaient même de quitter une ville où, pour prix de leurs services, ils ne recevaient que de mauvais traitements.

L'autorité du sénat reposant toute entière sur l'idée que le peuple avait de sa justice et de sa sagesse, il était de la plus grande impor-

(1) L'an 256 de Rome.

tance pour ce corps auguste, de venir au secours des malheureux débiteurs; eût-il dû en coûter à chaque patricien quelque sacrifice, pour dédommager les créanciers les moins riches.

C'était l'avis du sénateur Valérius, frère de celui dont on a déjà parlé; mais Appius Clodius soutint qu'on ne pouvait abolir les dettes des particuliers, sans ruiner la foi publique; que le moyen de rendre le peuple insolent, c'était de paraître le craindre; qu'un coup d'autorité jetterait la terreur dans les esprits; qu'enfin un ou deux exemples de sévérité contiendraient les mutins, et les feraient rentrer dans le devoir; mais il n'ajoutait pas, comme il aurait dû faire, que la sévérité devient un pur acte de despotisme, qu'elle révolte les peuples et les porte au désespoir, lorsqu'elle n'est pas éclairée par la justice, et tempérée par cette prudence qui fait que la justice même est une vertu.

Appius aurait acquis bien plus de droits à la reconnaissance publique, s'il avait dit que les patriciens étant obligés par leur rang et leur naissance de donner les premiers l'exemple de la modération et du patriotisme, devaient remettre les dettes en tout ou en partie, en proportion de leurs richesses, ou de la pau-

vreté de leurs débiteurs. Il aurait encore pu ouvrir l'avis de donner aux débiteurs, aux dépens du trésor public, de quoi satisfaire à leurs engagements. C'est ainsi que le sénat aurait affermi cette autorité qui, dans les républiques, est bien plus fondée sur le mérite que sur le rang de ceux qui gouvernent.

Les Latins se préparaient alors à faire la guerre aux Romains, et le peuple, chez ces derniers, paraissait disposé à ne pas joindre les drapeaux. La circonstance était très-embarrassante pour le sénat : que croyez-vous qu'il fit pour se tirer d'affaire ? ce qu'on a fait quelquefois dans les états modernes, lorsque l'âge ou la santé du prince l'ont rendu peu propre, en des temps malheureux, à tenir les rênes du gouvernement. On mit le timon de la république dans les mains d'un homme recommandable par ses talents et ses vertus; et, comme si l'on eût craint que son mérite personnel ne fût point assez imposant, on réunit sur sa tête tous les pouvoirs, en lui donnant une puissance supérieure à toutes les lois, mais de courte durée. C'est la première fois qu'on vit un dictateur, et ce fut le consul T. Lartius qui en remplit les fonctions, l'an de Rome 256.

Ce nouveau magistrat n'eut pas de peine à sentir que l'insubordination venait en partie

de ce que P. Valérius avait affaibli l'autorité en voulant la rendre populaire; que la première chose qu'il devait faire, et la plus essentielle, c'était de la rétablir dans l'opinion publique. Il ordonna donc aux licteurs de joindre aux faisceaux les haches que le consul en avait fait ôter : il n'y avait alors que douze licteurs et douze faisceaux; il en doubla le nombre, moins pour en faire usage que pour jeter la terreur dans l'esprit des séditieux par cet appareil redoutable. T. Lartius était un homme d'un grand caractère; le peuple saisi de respect pour sa personne, et de frayeur à l'aspect de ces haches et de ces faisceaux qu'on portait devant lui, comme des symboles du pouvoir qu'il avait sur la vie et sur la liberté des citoyens, rentra tout-à-coup dans l'obéissance, et ceux qui étaient en état de porter les armes donnèrent leur nom pour marcher à l'ennemi.

La campagne fut heureusement terminée. Que restait-il à faire au sénat pour s'emparer de l'empire de l'opinion, et le faire servir au rétablissement de l'autorité? Il n'avait qu'à fortifier l'impression de terreur que la dictature avait laissée dans les esprits, par l'impression de respect et de reconnaissance que font sur les peuples la justice et l'humanité. Il n'avait qu'à abolir les dettes, en dédommageant à ses

dépens, s'il le fallait, ceux d'entre les créanciers qui n'étaient point assez riches pour se passer de leurs créances, ou assez généreux pour en faire le sacrifice. Peut-être aurait-il mieux fait encore, si, usant de sévérité envers ceux de ses membres qui avilissaient la dignité de patriciens par des usures criminelles, ou par des traitements barbares envers leurs créanciers, il les avait punis et retranchés de son corps. Le peuple, qui est toujours plus enclin à la reconnaissance qu'à la haine; le peuple, qui a un besoin réel d'aimer ceux qui le gouvernent, n'aurait vu dans les sénateurs que ses libérateurs, ses pères et ses juges : et, plein de confiance dans leur justice et leur bonté, il leur aurait laissé, sans réserve, le soin d'un gouvernement dont il était embarrassé.

Malheureusement pour le sénat, l'intérêt personnel l'emporta sur les conseils de la sagesse. Les sénateurs délivrés des ennemis du dehors, devinrent plus intraitables pour leurs débiteurs : ils tenaient enfermés ceux qui ne pouvaient s'acquitter, les mettaient aux fers, et les traitaient avec une dureté révoltante. Ces infortunés citoyens, quand ils pouvaient s'échapper des prisons, faisaient retentir la ville de leurs plaintes et de leurs cris.

Représentez-vous celui qui s'avança un jour

vers la place publique, dans un état à exciter la pitié : c'était un vieillard vénérable, un vieux centurion, qui avait un habit sale et déchiré, le visage pâle, le regard farouche, des cheveux épars, une contenance où se peignaient la honte et le désespoir. Il avait mérité par sa bravoure plusieurs récompenses militaires. Couvert de cicatrices honorables qui fixaient tous les regards, il racontait comment, après avoir perdu sa récolte et ses troupeaux durant la guerre, il s'était vu obligé d'emprunter de l'argent pour payer son tribut ; que, pour acquitter les intérêts, il lui avait d'abord fallu vendre son champ, ensuite le reste de ses biens et enfin la liberté, dont la perte lui était devenue encore plus sensible par les traitements inouïs qu'il avait soufferts. En disant ces mots il montrait les vestiges encore récents des coups de verges et des coups de fouets qu'il avait reçus.

Combien de vertus n'aurait-il pas fallu au sénat, pour effacer l'impression qu'un pareil spectacle fit sur le peuple le plus fier et le plus jaloux de ses droits? Que devait-on augurer de la puissance de ce sénat, lorsqu'au lieu de ces vertus, que les circonstances rendaient nécessaires, on le vit employer, quelque temps après, l'artifice et la mauvaise foi pour soutenir

une autorité qui devait nécessairement crouler, lorsqu'elle cesserait d'avoir pour base la justice et la modération, qui sont l'âme de toute aristocratie bien ordonnée?

Quand la république était menacée d'une guerre étrangère, et que pour la repousser on avait besoin des plébéiens, le sénat leur promettait l'abolition des dettes. L'orage était-il passé, il revenait à son insensibilité ordinaire. Qu'arriva-t-il de cet état de choses? ce qui doit naturellement arriver, quand on ne voit point de terme à la vexation. Le peuple, indigné de la mauvaise foi des aristocrates, irrité de leurs cruautés, fatigué de cette fluctuation continuelle où les tenaient tant de promesses données et violées, prit enfin le parti de ne plus obéir. Alors la faiblesse du sénat paraît dans tout son jour; le désordre se met dans les délibérations; on veut prendre une résolution, et l'on ne sait à laquelle s'arrêter : on dispute, on s'échauffe, on éclate en menaces les uns contre les autres; on s'en prend sur-tout aux consuls, qu'on accuse de manquer de fermeté : ceux-ci, justement offensés d'un reproche si grave, prennent le parti de la violence, qui est le plus dangereux lorsqu'on a perdu la confiance du peuple. Ils vont à la place publique pour faire la levée des troupes, et invitent

ceux d'entre les sénateurs qui montrent le plus de hardiesse, à les suivre : ils montent sur le tribunal, et font citer un des assistants qu'ils ont sous les yeux. Comme il demeure immobile, et qu'un gros de citoyens s'atroupe autour de lui pour le défendre, les magistrats ordonnent au licteur de le saisir. Il n'en était déjà plus temps : le peuple n'obéit que quand il respecte ; il ne respecte ses maîtres que quand ils respectent eux-mêmes les lois : le licteur est repoussé, maltraité, battu.

Les sénateurs qui étaient à côté des consuls volent à son secours. Cet emportement inconsidéré achève la révolution : ils sont attaqués à leur tour, maltraités, repoussés, et le titre de sénateur et de patricien perd dans un jour la considération et le respect que lui avaient conciliés deux cents ans de vertu, de gloire et de services.

Que croyez-vous qu'on fit pour le rétablir dans l'opinion ? on créa un dictateur qui, par ses vertus, fit oublier tant d'injustices ; et l'on crut devoir le choisir dans une famille dont le nom fût cher à la multitude. Manius Valérius, frère du fameux Valérius, à qui le peuple, par reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus, donna le surnom de Publicola, fixa le choix des sénateurs. Les plébéiens s'aperçurent bien

que c'était contre eux que cette magistrature redoutable était établie : mais leur respect pour le nom de Valérius, et l'idée qu'ils avaient du pouvoir exorbitant attaché à la dictature, furent cause qu'ils s'enrôlèrent sans peine.

Manius, pour se les attacher, accorda une surséance pour toutes sortes de dettes, et promit de terminer, au retour de la campagne, l'affaire qui causait tant de troubles (1). La guerre ne fut pas longue : elle eut un succès complet, et le dictateur rentra triomphant dans Rome.

Son occupation la plus importante fut d'engager le sénat à donner satisfaction au peuple touchant les dettes, comme on l'avait promis avant l'ouverture de la campagne. Les jeunes sénateurs qui regardaient comme une atteinte portée à leur autorité tout ce qu'on proposait pour le soulagement du peuple, s'emportèrent en reproches contre le dictateur, et sa proposition fut rejetée.

Valérius indigné sortit du sénat, assembla le peuple, et quand l'assemblée fut formée : « Vous avez, dit-il, en bons citoyens, satisfait » à votre devoir : ce serait à moi à m'acquitter » de la parole que je vous ai donnée : mais » une brigue plus puissante que la parole

(1) L'an 260.

» même d'un dictateur, empêche aujourd'hui
» l'effet de ma bonne volonté : on me traite
» publiquement d'ennemi du sénat ; on me
» fait un crime de vous avoir abandonné les
» dépouilles de nos ennemis, et sur-tout de vous
» avoir absous du serment militaire. Comme
» je ne puis ni me venger, ni vous rendre jus-
» tice, j'abdique volontiers une dignité qui
» m'est devenue à charge, parce qu'elle vous
» est inutile. »

Il est étonnant qu'un magistrat du mérite de Valérius ait fait cette démarche imprudente. Il est très-ordinaire qu'il y ait de la division parmi les chefs d'un état; mais lorsque, dans des temps de troubles, le plus marquant de ces chefs a la faiblesse de craindre la haine publique, lorsqu'il donne la démission de sa place pour ne pas avoir l'air d'approuver un avis qui doit déplaire à la multitude, il fait un mal auquel il n'y a point de remède. Il augmente le mécontentement public par son propre mécontentement, et fortifie la résistance du peuple, en paraissant rechercher sa faveur, et en dévoilant la mésintelligence de ceux qui gouvernent. Enfin, il donne aux esprits déjà agités un mouvement qu'il ne sera peut-être plus possible d'arrêter.

Les plébéiens, après la démarche de Valé-

rius, frémirent de colère contre le sénat : furieux d'en avoir été si long-temps trompés et opprimés, ils s'affranchirent de cette espèce de servitude où les tenait l'idée qu'ils s'étaient faite de sa justice et de sa sagesse, et se retirèrent sur le Mont-Sacré.

Figurez-vous l'embarras des sénateurs, lorsqu'abandonnés du peuple et revenus à eux-mêmes, ils considérèrent de sang-froid la solitude et la faiblesse à laquelle ils s'étaient réduits. Que devaient-ils entreprendre dans ce dénûment de tout ce qui avait fait jusqu'alors leur appui et leur grandeur? Devaient-ils tenter de forcer les transfuges à l'obéissance? Ils n'étaient pas les plus nombreux, et ceux-ci ne leur cédaient point en courage. D'ailleurs, les Volsques étaient aux portes de Rome. Il fallut donc négocier pour ramener la concorde ; mais les négociations affaiblirent la majesté du sénat, et relevèrent la dignité du peuple.

« Ignorez-vous, disait aux transfuges Lucius » Junius, qui prit le nom de Brutus, ignorez-» vous que vous êtes libres? Ce camp, ces » armes ne vous assurent-ils pas que vous n'avez » plus de tyrans? Et si vous pouviez encore en » douter, la démarche que vient de faire le sé-» nat ne suffirait-elle pas pour vous en con-

» vaincre? Ces hommes si impérieux et si su-
» perbes viennent nous rechercher; ils ne se
» servent plus ni de commandements sévères,
» ni de menaces cruelles; ils nous invitent,
» comme nos concitoyens, à rentrer dans notre
» commune patrie; et nos souverains ont la
» bonté de venir jusque dans notre camp nous
» offrir une amnistie générale. »

Ce ton de mépris était pour le sénat le dernier période de l'humiliation. Cependant il fallut l'essuyer; il fallut promettre l'abolition des dettes; et, ce qu'il y eut de plus affligeant pour ce corps autrefois si redoutable, il fallut consentir à la création de cinq tribuns, dont la personne était sacrée, et qui, par leurs places, devaient être les défenseurs du peuple contre les entreprises des patriciens. On créa aussi deux autres magistrats annuels, appelés édiles plébéiens, soumis aux tribuns dont ils faisaient exécuter les ordres. Ils rendaient la justice sous eux, veillaient à l'entretien des temples et des lieux publics, et prenaient soin des vivres.

Telle fut la première révolution du gouvernement romain, et par ses suites cette révolution fut une des plus grandes. Elle se fit sans combat, sans effusion de sang, et fut l'ouvrage de l'opinion, qui avertissait le peuple de ses droits et de ses forces, tandis qu'elle déchirait

le voile derrière lequel le sénat avait paru jusqu'alors si puissant et si redoutable.

Depuis cette époque, cette même opinion, tantôt plus lente et tantôt plus active, mais toujours agissante, soulevait ou calmait les esprits, suivant que les événements lui donnaient plus ou moins de ressort. Il arriva de là que le peuple et le sénat eurent des intérêts et des sentiments tout-à-fait opposés, et qu'ils se livrèrent à un esprit d'intrigue et de faction qui finit par les perdre.

Quand l'opinion agite dans un état deux sectes jalouses l'une de l'autre, ou deux corps rivaux, elle les mène quelquefois à la gloire par les talents et les vertus. Mais, quand elle attaque l'état lui-même, quand elle détache les citoyens du gouvernement en semant dans les esprits des maximes contraires aux anciennes, il faut l'étouffer dans sa naissance, si l'on ne veut pas qu'elle change entièrement l'ordre des choses. Jamais le sénat n'aurait vu diminuer sa puissance, s'il avait su en faire un usage modéré.

Mais que devait-on attendre d'un corps où les jeunes gens commençaient à prendre trop d'empire ? Plus fiers des prérogatives de leurs places que jaloux d'en remplir les devoirs, ils s'imaginaient que rien ne devait résister à l'orgueil de leurs prétentions. Dans les assemblées

publiques ils révoltaient la multitude par leurs hauteurs et leurs emportements : dans le sénat, ils étaient les harangueurs les plus hardis, et se décidaient toujours pour le parti le plus violent : ils traitaient de lâcheté la modération des consuls et des vieux magistrats ; et, par la hardiesse de leurs entreprises, ils provoquaient celles du peuple.

Cet esprit, si peu fait pour diriger les corps vers l'utilité publique, irrita la jalousie inquiète des tribuns, qui n'aspirèrent à rien moins qu'à asservir le sénat (1). La première tentative qu'ils firent pour l'exécution d'un si haut projet, fut de promulguer une loi par laquelle ils s'attribuèrent le pouvoir de convoquer les assemblées du peuple et d'y présider, avec défense de les contredire ni de les interrompre, sous peine d'amende, et même sous peine de mort, pour quiconque refuserait de la payer.

Ce fut sur ces fondements que s'éleva ce tribunal redoutable devant lequel les patriciens mêmes tremblaient. Coriolan fut obligé d'y paraître en 263, lorsque la famine ravageait la ville de Rome. Ce célèbre Romain était d'avis qu'on refusât au peuple la subsistance qu'il demandait, jusqu'à ce qu'il eût rendu au sénat ses anciens droits. Le parti était violent : si le sénat

(1) L'an 262 de Rome.

avait pu le soutenir, c'en était fait de la liberté publique, du moins pour un temps; il aurait gouverné avec un sceptre de fer, d'après cette maxime que Coriolan avait avancée : *Qu'il n'y a que la souffrance qui puisse rappeler le peuple à son devoir et à la raison.*

Heureusement le peuple avait cette année-là à sa tête des tribuns d'un grand caractère : ces magistrats sentirent toute l'importance du moment; et ils corrigèrent, par ce qu'on appelle un coup de tête, le désavantage de leur position. Coriolan avait déployé en plein sénat un grand courage; ils en déployèrent un plus grand dans l'assemblée publique. Ils citèrent ce patricien devant le peuple; entreprise hardie, puisque, par leur institution encore toute récente, ils n'avaient de pouvoir que pour défendre le peuple, et non pour attaquer les sénateurs; mais ils firent ce qu'on fait dans les agitations civiles, où chaque parti, brisant les entraves qui le gênent, profite de l'occasion pour étendre ses droits et sa liberté : ce qui dut étonner les sénateurs, ce furent les maximes nouvelles d'après lesquelles le tribun Junius prétendit que les plébéiens voulaient désormais se conduire.

« Le peuple, disait-il en plein sénat, le » peuple a eu l'honneur de soutenir avec vous » de sanglantes guerres; et c'est avec son se-

» cours que vous en êtes venus heureusement
» à bout. Vous lui avez l'obligation de n'être
» point asservis sous l'empire d'aucune nation,
» et de pouvoir commander à tous vos voisins.
» Il est donc juste que l'égalité soit bien établie
» entre vous et nous. Or, comment parvenir à
» cette égalité, qui est de droit naturel, si la
» crainte des jugements ne sert de barrière à
» quiconque voudrait attenter sur notre vie ou
» sur notre liberté? Nous ne vous disputons
» pas les premiers rangs, ni l'éclat de la magis-
» trature; et nous n'envions pas les marques
» d'honneur à ceux que la fortune ou le cou-
» rage ont élevés parmi vous; mais tout ce que
» nous sommes de citoyens, nous avons le
» même droit de ne pas souffrir qu'on nous in-
» sulte et qu'on puisse nous offenser impuné-
» ment. Autant nous sommes disposés à vous
» céder tout le brillant de vos prérogatives,
» autant sommes-nous résolus à nous maintenir
» dans l'égalité avec vous dans tout ce qui est
» de droit naturel. Si quelqu'un de nous s'était
» échappé à parler de votre ordre avec la fu-
» reur que Coriolan a montrée contre le nôtre,
» quel aurait été votre ressentiment? Il a osé
» dire publiquement et à la face de toute la
» ville, qu'il fallait abolir pour toujours la
» puissance tribunitienne, l'asile du peuple, le

» rempart de la liberté, le gage de notre réu-
» nion, et que le temps était venu de faire écla-
» ter votre colère contre le peuple, en le
» domptant par la misère et la famine : et vous
» voulez qu'on laisse impunie une telle inso-
» lence, et que nous ne puissions, sans votre
» permission, juger un citoyen si criminel,
» parce qu'il est de votre corps ? »

Lorsque dans une aristocratie on parle avec cette hardiesse, sans choquer les idées du peuple, le pouvoir des aristocrates n'est qu'un vain nom. On voit bientôt ces chefs autrefois si enorgueillis de leurs titres, si enivrés de leur autorité, étonnés de leur faiblesse, descendre jusqu'aux supplications, et tâcher de conserver par des prières cet empire qu'ils ont perdu par leur hauteur, leurs injustices et leur dureté. Il est même impossible qu'il en arrive autrement dans une république où presque toute la richesse territoriale et la force militaire sont entre les mains du peuple, où l'ordre de la noblesse n'a qu'une puissance fictive fondée sur la confiance et le préjugé.

Le peuple et l'armée n'étant qu'une même chose, et ce peuple ayant le droit de s'assembler, une étincelle embrasait dans un instant tous les esprits, lorsqu'un tribun habile les avait adroitement disposés à s'enflammer : le sénat,

trop faible pour éteindre l'incendie, avait recours aux prières, comme il fit dans l'affaire de Coriolan : le sénateur Appius fut d'avis de le livrer au jugement du peuple : et l'on vit pour la première fois un consul paraître dans l'assemblée publique, et y prendre le ton suppliant. Il conjurait les plébéiens de se piquer de générosité envers un citoyen illustre par sa naissance et par l'éclat de ses actions, qui se remettait à la discrétion de ses ennemis : pour donner plus de poids à ses prières, il les fit au nom de tous les sénateurs. Coriolan parla ensuite, rappela tout ce qu'il avait fait pour la patrie, montra les cicatrices honorables dont il était couvert, pria, supplia ; mais les tribuns impitoyables voyant que le peuple se laissait toucher, le prirent par son endroit le plus sensible, en disant que Coriolan, au lieu de remettre au trésor public le butin qu'il avait fait sur les Antiates, l'avait distribué à ses soldats pour les employer aux desseins qu'il avait d'asservir la république. Le peuple est en général ignorant, irréfléchi, soupçonneux, quand il connaît qu'il a des droits : il se livre aisément à toutes les craintes que des gens malintentionnés lui inspirent : et, sans prévoir les malheurs de trop loin, il adopte aveuglément tout ce qui, dans le moment présent, peut calmer

ses inquiétudes. Ainsi Coriolan fut dépeint à ses yeux comme ennemi de la patrie; et sans se donner la peine d'examiner s'il était coupable ou non, il le condamna à un exil perpétuel, afin de se délivrer de toute crainte.

Vous jugez bien qu'après cet acte de sévérité qui mettait les patriciens sous la dépendance de la multitude, il ne fut plus possible de calculer les efforts que ferait le peuple pour élever l'orgueil de ses prétentions. On peut bien prévoir les entreprises d'un corps, lorsqu'il se fonde sur des droits avoués et reconnus; mais, lorsque ces droits n'ont d'autre fondement que le caprice d'une populace qui connaît toute sa force, qui s'exagère à elle-même son pouvoir, qui n'est plus retenue par le respect pour ceux qui la gouvernent, que ne doit-on pas craindre de ses aveugles emportements ? Elle méconnaît les prérogatives du rang et la prééminence du mérite.

Les plébéiens eurent à peine immolé Coriolan à leur ressentiment, qu'ils obligèrent les consuls, après qu'ils étaient sortis de charge, à venir rendre compte de leur conduite. Malheur à eux s'ils n'avaient pas des succès constants à la guerre. T. Ménénius ayant été battu par les Etrusques, fut cité devant le peuple et condamné à une amende, en 278. L'année d'a-

près, l'ex-consul Sp. Servilius fut obligé de comparaître devant le même tribunal, pour se justifier de la déroute de son armée, et l'on vit les sénateurs se répandre parmi les plébéiens, et les conjurer de ne point condamner un homme qui était plus malheureux que coupable. Il fut absous : mais ce jugement même donna un avantage au peuple sur le sénat, et énerva l'autorité consulaire, en rendant ceux qui en étaient revêtus, responsables des événements, suivant les caprices de la multitude.

Les sénateurs n'avaient alors qu'un moyen de relever leur autorité : c'était de l'environner des vertus qui inspirent le plus de respect et de confiance, telles que l'amour du bien public, le désintéressement et la justice. Ils auraient repris insensiblement sur l'esprit de la multitude cet empire qui est plus sûr que la force : alors ils auraient déployé avec succès cette fermeté que l'on admire, quand elle n'est déployée que pour assurer le règne des vertus.

Au lieu de prendre cette voie si sûre de conserver le pouvoir souverain dans leur ordre, les sénateurs eurent recours aux armes des faibles : ils firent mourir secrètement, en 281, celui des tribuns qui soulevait par son éloquence le peuple contre le sénat : ces sortes de perfidies avilissent dans l'opinion ceux qui

les commettent : c'est bien pis encore quand elles sont commises par un corps qui est le dépositaire de l'autorité ; elles décèlent la faiblesse qu'il voudrait cacher : et, au lieu d'intimider ses ennemis, il ne leur inspire que de la rage.

Cela parut dans cette occasion, où les sénateurs et les consuls, triomphant imprudemment de cette mort, témoignèrent une joie indécente. Les plébéiens indignés, se demandaient pourquoi ils ne se défendraient point par eux-mêmes contre les violences des patriciens, qui au fond étaient hommes comme eux ; pourquoi ils auraient une soumission ridicule pour des consuls qui n'avaient d'autre appareil ni d'autre escorte que douze licteurs, gens du peuple eux-mêmes, faible et méprisable appui, si l'on savait le mépriser.

En effet, ces magistrats, dans une émeute qu'ils excitèrent, pour avoir voulu faire punir injustement un plébéien, virent leur autorité méconnue, leurs licteurs battus et maltraités, les faisceaux brisés, et eux-mêmes furent chassés jusque dans le sénat, incertains s'ils y trouveraient encore un asile contre la violence du peuple.

Les patriciens se plaignirent de l'insulte faite à la dignité consulaire ; les plébéiens, de l'atteinte portée à leur liberté dans la personne

d'un de leurs concitoyens. Comme ces derniers avaient déjà senti plus d'une fois que leurs volontés réunies mettaient dans leurs mains toutes les forces de la république, ils ôtèrent au sénat un reste de pouvoir que leur donnait le sacerdoce ; car ils firent une loi pour établir que la création des tribuns et des édiles, et en général toutes les délibérations qui intéressaient le peuple, se termineraient sans prendre les auspices, sans observer aucune cérémonie religieuse, en un mot, sans l'intervention des patriciens.

Je vous prie de remarquer par quels degrés l'esprit même de la multitude s'éclaire dans les contestations politiques. D'abord le peuple dispute pour se tirer de la misère, ensuite il se met en garde contre l'oppression, et cherche à assigner des limites au pouvoir. Dans ces débats, il s'aperçoit qu'il a des droits et tous les moyens de les faire valoir. Son courage s'élève par le sentiment qu'il a de ses propres forces : alors se livrant à l'orgueil des prétentions, il dirige tous ses efforts contre les prérogatives de la noblesse, et tend sans cesse à cette égalité dont il connaît les charmes sans en prévoir les dangers.

Voilà de quelle manière à Rome les contestations sur les droits des citoyens répandirent parmi le peuple cet esprit de discussion,

qui s'attache au pouvoir arbitraire pour le miner et le détruire. Avant le quatrième siècle de la république, il y avait bien parmi les Romains quelques lois pour terminer les différends des particuliers; mais ces lois étaient en petit nombre, fondées sur la tradition et l'usage, et n'étaient connues que des patriciens, seuls en possession des magistratures, et par conséquent de tout ce qu'il y avait de connaissances en matière de jurisprudence et de religion.

Cette manière de rendre la justice sans lois écrites, donnait aux consuls un pouvoir illimité sur tous les citoyens. Ce pouvoir était possédé individuellement par tous les sénateurs qui parvenaient successivement au consulat, ou du moins qui avoient le droit d'y parvenir. Le peuple éclairé, ou, pour mieux dire, échauffé par le tribun Terentillus, s'éleva contre cet abus, et voulut mettre un frein à l'autorité consulaire, en soumettant les jugements à une jurisprudence fixe, qui fut connue de tout le monde. De là se forma en 302, le tribunal des décemvirs, dans lequel on réunit les pouvoirs de tous les autres tribunaux, pour le rendre plus imposant.

C'était peut-être de tous les établissements qu'on avait faits jusqu'alors, le plus propre à donner au gouvernement une constitution sta-

ble, et à détruire le foyer de tous ces mouvements intestins qu'excitaient les prétentions respectives du sénat et du peuple.

Sur ce tribunal siégèrent la première année toutes les vertus qui attirent le respect, l'amour et la confiance; les lois des douze tables furent leur ouvrage. Le peuple satisfait de cette nouvelle forme de gouvernement, qu'il regardait comme le rempart de la tranquillité publique, la continua; mais il changea les décemvirs, excepté Appius Claudius. Ces magistrats trouvant le pouvoir suprême dans leur tribunal, et toutes les factions enchaînées à ses pieds, se laissèrent enivrer de cet orgueil qu'on éprouve presque toujours lorsqu'on jouit d'une autorité sans bornes. Ils commirent des injustices et des excès inouïs, et formèrent le projet insensé de se rendre indépendants. La soumission et le respect que leurs prédécesseurs avaient conciliés au décemvirat, firent place à l'indignation publique : l'opinion qu'ils avaient asservie, se souleva, les dénonça comme des tyrans, entraîna le peuple sur le Mont-Aventin, et lui donna une résistance à laquelle les décemvirs furent forcés de céder : il leur en coûta d'abord leurs charges, ensuite aux uns la vie, et aux autres la liberté.

Parmi ces magistrats il y avait sept séna-

teurs ; beaucoup de jeunes patriciens s'étaient signalés parmi ceux que le libertinage et le désir des richesses avaient attirés auprès des tyrans, pour être les ministres de leurs volontés (1). La haine et le mépris qu'ils méritaient retombèrent sur le sénat, et portèrent à son autorité une atteinte dont il ne se releva jamais.

Les consuls de l'année 306 firent une faute, qui n'est point rare en politique lorsque des hommes faibles sont à la tête du gouvernement. Ils sentirent qu'il fallait ramener la confiance aliénée par la tyrannie des décemvirs : rien n'était plus nécessaire ; mais ils ne connurent pas la nature du remède qu'il fallait apporter. Ils ne sentirent pas que, lorsque le gouvernement est trop relâché, il faut le remonter par une fermeté sage, mais soutenue ; et non pas comme ils firent, en flattant la multitude par des lois populaires. Il y a loin de la justice à la faiblesse. Avez-vous perdu l'autorité, parce que vous avez été injuste et oppresseur ? devenez juste, mais ferme ; punissez le crime sans exception de personne ; persuadez au peuple qu'il peut compter sur vos promesses et votre vertu : vous aurez tout pouvoir sur lui ; mais gardez-vous de le flatter, il croirait que vous le craignez, que

(1) L'an 305 de Rome.

vous êtes faible, et il chercherait continuellement à envahir ce pouvoir, dont il ne serait pas sûr que vous fissiez jamais un bon usage. Jugez par-là du tort qu'eurent les consuls d'avoir donné les lois suivantes, auxquelles je vous prie de faire attention.

La première portait que les ordonnances faites par le peuple, lorsqu'il serait assemblé par tribus, obligeraient tous les Romains, comme celles qui émanaient des assemblées par centuries. Les tribuns étant les maîtres dans ces sortes d'assemblées, obtenaient par cette loi un pouvoir dont ils n'abusèrent que trop souvent.

La seconde défendait d'établir aucune magistrature, dont il ne fût pas permis d'appeler au peuple. C'était soumettre toutes les affaires au jugement des tribuns, qui dictaient les lois dans les assemblées publiques.

La troisième renouvelait et fortifiait celle qui déclarait la personne de ces magistrats sacrée, et défendait sous peine de mort de les maltraiter en aucune manière.

La quatrième enjoignait de porter au temple de Cérès les décrets du sénat, pour y être sous la garde des édiles du peuple. Par cette loi les consuls perdaient la facilité qu'ils avaient auparavant, de supprimer ou d'altérer ces

décrets, suivant que les circonstances l'exigeaient; et l'on fit bien de leur en ôter l'occasion.

Les tribuns, forts de ces lois et de l'indignation qu'ils avaient contre les décemvirs, se portèrent à une audace dont il n'y avait point encore d'exemple. Ils firent mettre, de leur propre autorité, le décemvir Appius en prison, au mépris des lois, sans égard pour sa naissance, ni pour les services et les vertus de ses ancêtres. Ils firent punir ses collègues de l'exil et de la perte de leurs biens.

On ne sait pas, quand on a donné l'impulsion à la multitude, à quels excès elle peut se porter. Rien ne lui coûte, aucune difficulté ne l'arrête, lorsqu'elle a franchi les bornes où elle doit naturellement s'arrêter. C'est bien pis encore lorsque ceux qui gouvernent remuent ces bornes, que la sagesse des anciens a mises entre eux et le peuple. On en vit un exemple bien remarquable sous le consulat de Lucius Valérius et de M. Horatius. C'était un usage constant que le sénat décernât les honneurs du triomphe. Il crut avoir à se plaindre des deux consuls; et, pour les punir d'un tort qu'ils n'avaient peut-être pas, il leur refusa les honneurs du Capitole. Les deux magistrats, piqués de l'affront, en portèrent leurs plaintes à l'as-

semblée du peuple, qui, plus juste appréciateur des talents de ses généraux, peut-être aussi pour mortifier un corps dont il voulait abaisser l'orgueil, leur accorda unanimement un honneur qui tournait à la honte du sénat. Voilà donc le peuple établi juge et rémunérateur du mérite militaire : le voilà devenu le maître de l'opinion dans la chose du monde qui flattait le plus l'ambition et la vanité des patriciens. Cette entreprise fut pour lui d'une bien plus grande importance qu'une bataille gagnée sur les ennemis.

Vous croyez bien que la jalousie entre les deux ordres n'en devint que plus vive (1); qu'aucun des deux ne voulait souffrir ni magistrats, ni autorité dans le parti contraire : c'est ce que le consul Quintius Capitolinus disait au peuple assemblé, lorsqu'il était question de lever une armée pour repousser les Èques et les Volsques, qui faisaient des courses jusque sous les murs de Rome, l'an 309 de la république.

« Nos discordes, disait-il, qui sont le poison de cette ville, font toute la force de nos ennemis et toute leur confiance. Pendant que nous ne pouvons mettre des bornes, nous, à l'esprit

(1) L'an 308 et 309.

de domination, vous, à l'amour excessif de la liberté; pendant que patriciens et plébéiens nous ne pouvons nous souffrir les uns les autres, ils se sont ranimés et ont repris leur ancienne fierté. Au nom des dieux, Romains, que voulez-vous? que prétendez-vous? Vous avez formé contre nous projets sur projets, demandes sur demandes, et nous vous avons tout accordé: par une dernière entreprise, sous prétexte d'établir dans l'état une sorte d'égalité, par de nouvelles lois, vous avez donné atteinte à tous nos droits et à tous nos priviléges. Quand finiront nos discordes? quand nous regarderons-nous comme citoyens d'une même ville, et comme n'ayant qu'une patrie commune? » Il semblait en effet que Rome renfermait dans ses murailles deux nations différentes qui se disputaient la domination. Cependant le peuple, cédant à la sagesse de Quintius, se rangea sous ses enseignes, et battit les ennemis: mais une victoire si prompte lui fit sentir ses forces et le besoin que le sénat avait de lui. Son ambition et ses prétentions s'accrurent; et, devenant de jour en jour plus fier et plus entreprenant, il demanda qu'on abolît, comme un reste de la tyrannie des décemvirs, la loi injurieuse des douze tables, qui lui interdisait toute alliance avec les familles patriciennes: il demanda aussi d'être admis

au consulat, réservé jusqu'alors au premier ordre (1).

Les consuls embarrassés de toutes ces demandes, tâchèrent de les éluder en présentant à l'esprit de la multitude un intérêt plus pressant. Ils firent courir le bruit que les Èques et les Volsques se disposaient à recommencer la guerre. C'était dans les temps de trouble un moyen dont le sénat se servit souvent avec succès, pour soustraire le peuple à l'influence séditieuse des tribuns, et pour se rétablir lui-même dans l'opinion par des actions d'éclat.

Les camps étaient pour les sénateurs le véritable théâtre de leur gloire. C'est là que le peuple les regardant comme les génies tutélaires de la nation, prenait insensiblement l'habitude de croire que les talents militaires et l'art de commander étaient une prérogative de leur ordre, et le privilége exclusif de la noblesse. Cette idée dans laquelle le peuple était nourri, entretenait envers les patriciens une sorte de respect que leur conduite dure et hautaine n'avait encore pu détruire. Comment en effet se défendre d'une vénération qui tenait du culte, quand on voyait assemblés ces illustres consulaires qu'on avait vus régler avec une sagesse admirable les mouvements des

(1) L'an 310 de Rome.

armées, ordonner, combattre et vaincre avec cette supériorité de génie et de courage qui maîtrise la victoire; rentrant ensuite dans Rome, traînés sur un char de triomphe, aux acclamations des citoyens, suivis d'une foule de captifs, et faisant marcher devant eux les dépouilles des ennemis?

Ces avantages étaient perdus, si l'on associait les plébéiens au commandement des armées. Comme la nature ne connaît point dans la dispensation de ses dons ces distinctions que nos préjugés ont établies, il se trouve pour l'ordinaire parmi le peuple, dont la classe est la plus nombreuse, il se trouve, dis-je, de ces talents rares qui nous étonnent, quand ils sont mis en activité par l'amour de la gloire, et surtout par cette émulation puissante qui régnait entre les deux ordres de la république.

Ainsi, il était à croire que ces plébéiens parvenant au consulat, franchiraient bientôt l'espace immense que le préjugé avait mis entre eux et les patriciens, et qu'en s'élevant jusqu'à la hauteur de ces derniers, ils les abaisseraient dans l'opinion publique, et les mettraient plus à portée d'être appréciés par ce même peuple qu'ils affectaient de mépriser. Vous jugez bien que le sénat prévit ces conséquences. Que fit-il pour les prévenir? Ce qu'il avait déjà fait plu-

sieurs fois, et qui par cette raison devenait inutile. Il enjoignit aux consuls d'ordonner la levée des troupes, pour éluder la demande que firent les tribuns touchant l'admission des plébéiens au consulat, et leur mariage avec les familles patriciennes.

Mais le tribun Canuléius sentit l'artifice, et défendit aux plébéiens de s'enrôler, jusqu'à ce que les deux lois eussent passé. Le sénat fit tous ses efforts pour épargner cet affront à la dignité consulaire ; il ne put en venir à bout. Le tribun agita l'assemblée par des raisons d'autant plus puissantes, qu'il remontait aux lois de la nature et aux constitutions fondamentales de la république. Par-là il détruisait ces distinctions imposantes que les préjugés avaient introduites en faveur de la noblesse.

« Romains, leur dit-il, j'avais souvent remarqué combien les sénateurs vous méprisaient, et combien ils vous jugeaient indignes de vivre avec eux dans l'enceinte d'une même ville : mais je le sens aujourd'hui plus que jamais, en voyant avec quel emportement et quelle fureur ils s'élèvent contre nos lois : et cependant, que faisons-nous par ces lois ? sinon de les avertir que nous sommes leurs concitoyens, et que si nous n'avons pas les mêmes biens qu'eux, nous habitons la même patrie.

» Par l'une de ces lois nous revendiquons ce qui de tout temps a appartenu au peuple romain (1), qui est de conférer les honneurs à qui il lui plaît ; par l'autre, nous demandons à pouvoir nous allier avec les patriciens par des mariages. Qu'y a-t-il en tout cela qui mérite que les sénateurs excitent tant de bruit et de vacarme ? qu'ils se soient presque jetés sur moi violemment dans le sénat ? et qu'ils menacent d'en venir jusqu'à nous maltraiter, et à violer la puissance tribunitienne, toute sacrée qu'elle est ?

» Quoi ! si on laisse au peuple romain la liberté de conférer par ses suffrages le consulat à qui il voudra ; si on n'ôte point aux plébéiens l'espérance d'arriver à la première charge de l'état, en cas qu'ils en soient dignes, cette ville ne pourra plus subsister ? c'en est fait de l'empire ? Et demander qu'on nomme consul un plébéien, c'est comme si l'on voulait donner cette charge à un esclave ou à un affranchi ? Sentez-vous, Romains, dans quel mépris vous êtes ? Ils vous ôteraient une partie de cette lumière, s'ils le pouvaient ; ils souffrent avec peine que vous respiriez le même air qu'eux, que vous ayez comme eux l'usage de la parole et la forme humaine ; si on les en croit, ce serait

(1) Rollin, Histoire romaine.

un crime, un attentat, que de nommer un consul plébéien. Si nous ne sommes point admis à la connaissance des fastes et des mémoires des pontifes, ignorons-nous ce que tous les étrangers savent, que les consuls ont pris la place des rois, et qu'ils n'ont de pouvoir et de liberté, que ce que ceux-ci en avaient avant eux? Croyez-vous donc, patriciens, que nous n'ayons jamais entendu dire que, par l'ordre du peuple et du sénat, on avait été chez les Sabins chercher dans son champ Numa Pompilius, pour le faire monter sur le trône, lui qui non-seulement n'était pas patricien, mais pas même citoyen? qu'ensuite L. Tarquinius, qui non-seulement n'était pas de race romaine, mais pas même de race italienne, fils de Démarate, Corinthien, venu de Tarquinie, où son père s'était établi, a été fait roi du vivant des enfants d'Ancus? qu'après lui, Servius Tullius, né d'un esclave, était parvenu à la royauté par ses rares qualités et son mérite extraordinaire? car je ne crois pas nécessaire de parler de T. Tatius, Sabin, que Romulus même, fondateur de notre ville, a bien voulu associer avec lui au gouvernement. Nous voyons donc que tant qu'à Rome on a fait cas du mérite, avec quelque naissance qu'il se trouvât joint, l'empire romain s'est accru et a pris de nouvelles forces.

» Rougissez maintenant d'avoir pour consul un plébéien, après que nos ancêtres n'ont pas refusé d'avoir pour rois des étrangers, et qu'ils ont respecté et récompensé en eux le mérite depuis que la royauté a été éteinte ; car c'est depuis ce temps-là que nous avons reçu chez nous la famille de Claudius, et que non-seulement nous l'avons gratifiée du droit de bourgeoisie, mais que nous l'avons admise aux droits des patriciens. D'étranger on peut devenir patricien et ensuite consul ; et un citoyen romain sera exclus du consulat précisément parce qu'il est né de race plébéienne ? Croyons-nous donc que parmi le peuple il ne puisse pas se trouver un homme de mérite et de courage, propre aux emplois de la paix et de la guerre, et qui ressemble à Numa, à Tarquin, à Servius ? Et, s'il s'en trouve quelqu'un de ce caractère, nous ne souffrirons pas qu'on lui mette en main le gouvernail de l'état ; et nous aimerons mieux avoir pour consuls des hommes semblables aux décemvirs, les plus méchants des mortels, et qui tous étaient de race patricienne, que des citoyens qui ressemblent aux meilleurs de nos rois, dont la naissance n'était point illustre ?

» On dira peut-être que, depuis l'expulsion des rois, aucun consul n'a été tiré du peuple. S'ensuit-il de là qu'on ne doive jamais songer

à aucun nouvel établissement? Qui doute que, dans une ville qui doit durer éternellement, et qui prendra des accroissements immenses, on ne doive établir de nouvelles charges, de nouveaux sacerdoces, de nouvelles lois?

» Celle-là même qui défend le mariage des sénateurs avec les plébéiens, ne sont-ce pas les décemvirs qui l'ont portée depuis peu d'années au grand détriment du public et à la honte du peuple? Y a-t-il rien en effet de plus injurieux ni de plus outrageant que de déclarer une partie de la ville indigne de s'allier avec l'autre par des mariages, comme si elle était souillée et profane? N'est-ce pas en quelque sorte être relégué et souffrir l'exil en demeurant dans l'enceinte d'une même ville, que de ne pouvoir contracter ni alliance ni affinité?..... Pourquoi ne faites-vous pas aussi défense aux plébéiens de demeurer dans le voisinage des patriciens, d'aller par les mêmes chemins, de manger à la même table, et de se trouver avec eux dans la place publique et aux mêmes assemblées?

» Mais, pour trancher le mot, croyez-vous être ici les maîtres et avoir une suprême autorité? Quand on chassa les rois, était-ce pour vous donner une domination souveraine, ou pour procurer à tous une égale liberté? Doit-il

être permis au peuple de porter une loi s'il la juge utile et nécessaire? ou, dès qu'il l'aura proposée, serez-vous en droit, pour le punir, d'ordonner des levées? et dès que moi, tribun, j'aurai commencé à appeler les tribus aux suffrages, aussitôt, vous consuls, vous ferez prêter serment à la jeunesse, et vous l'emmenerez au camp, menaçant et le tribun et le peuple?

» Je vous déclare, consuls, que vous trouverez le peuple disposé à prendre les armes pour repousser les guerres dont vous nous parlez, soit qu'elles soient réelles ou supposées, si, en premier lieu, vous consentez que les patriciens et les plébéiens, par l'union des mariages et des affinités mutuelles, ne fassent plus qu'un seul et même peuple, et si, en second lieu, l'entrée aux honneurs est ouverte à tous les gens de mérite et de courage; afin que cette magistrature annuelle, placée ainsi dans les deux ordres de l'état, montre qu'ils sont également appelés à commander et à obéir, en quoi consiste la véritable liberté. Que si quelqu'un s'oppose à ces deux lois, parlez tant que vous voudrez de guerres, multipliez les forces des ennemis, exagérez le danger, comme s'ils étaient à nos portes, personne ne donnera son nom, personne ne prendra les armes, personne ne

combattra pour des maîtres superbes qui dédaignent de nous associer à eux en public par les honneurs, et en particulier par les mariages. »

Il n'y avait rien à répondre à ces raisons dans une république comme Rome : elles frappaient d'autant plus la multitude qu'elles flattaient sa vanité et mortifiaient les grands, dont elles dévoilaient l'esprit et les prétentions. Aussi tous les cœurs se soulevèrent pour venger l'honneur et les droits de citoyen romain. Que pouvait faire le sénat pour arrêter ce penchant que le peuple avait au gouvernement démocratique? Il n'avait point d'armée à ses ordres; toutes les forces de l'état consistaient dans le courage des plébéiens, et il avait perdu leur confiance; tous les moyens d'en imposer par la crainte ou de corrompre à force d'argent lui étaient ôtés. Il ne pouvait ni intimider par des alliances avec les nations étrangères, parce qu'il n'avait pas le pouvoir exécutif, ni commander au dedans, parce qu'il n'avait pas de puissance coactive.

La confiance et le respect étaient le seul frein dont il s'était servi jusqu'alors pour régler et contenir la multitude; et ce frein, que le temps avait usé à mesure que les plébéiens devenaient plus éclairés sur leurs droits, ou plus hardis

dans leurs prétentions, allait s'échapper des mains des sénateurs, si ces mêmes plébéiens s'élevaient, pour ainsi dire à, leur hauteur par des mariages, et par leur admission aux premières charges de l'état.

Cependant la loi qui interdisait l'alliance des familles nobles avec les familles plébéiennes, fut abolie. Dès lors les sénateurs ne furent plus comme ces idoles que certains peuples révèrent, parce qu'elles sont placées dans un sanctuaire où le vulgaire ne peut pénétrer. Ces alliances disproportionnées, en les rapprochant du peuple, devaient faire disparaître l'illusion sur laquelle était fondé le respect qu'on leur portait.

Cette révolution dans la façon de penser ne s'acheva que plusieurs années après cette époque, et ce fut la conduite imprudente des sénateurs qui l'opéra. Dans le cas présent, par exemple, sentant qu'il n'était pas en leur pouvoir de rejeter la demande des tribuns, ils eurent recours à un de ces accommodements que la faiblesse imagine quand elle est réduite à composer pour la vanité. Ils consentirent à suspendre pour un temps l'élection et le titre de consuls, et à créer en leur place six tribuns militaires, qui auraient les mêmes fonctions et la même autorité. Les trois premiers devaient

re toujours patriciens, et les trois autres plébiens.

Mais telle était encore à certains égards la orce de l'opinion, malgré tout ce qu'on avait ait pour la détruire, que le peuple, accoutumé ne voir à la tête des armées que des sénateurs, ne séparant point dans son esprit les honneurs lu triomphe de l'éclat de la naissance, ne put amais se résoudre, malgré les intrigues et les clameurs des tribuns ordinaires, à élever des plébéiens au tribunat militaire, qui donnait les mêmes prérogatives que le consulat. Aveuglé, comme le disaient les tribuns, par une admiration stupide pour les sénateurs, il se condamnait lui-même à une espèce de servitude volontaire, et ce ne fut que plus de quarante ans après avoir obtenu cette prérogative, c'est-à-dire l'an 354 de Rome, que les plébéiens se déterminèrent à choisir dans leur ordre des tribuns militaires.

Un des plus grands maux que la faiblesse des gouvernements fasse à l'autorité, c'est que le mouvement entraîne les chefs, lorsqu'il a pu parvenir jusqu'à la sphère du haut de laquelle ils calmaient les orages. Alors, n'ayant plus ni règle ni plan, ils sont forcés de chercher à la puissance souveraine un appui parmi le peuple, pour empêcher qu'elle ne se dis-

sipe entièrement dans les convulsions de l'anarchie.

Cela parut bien clairement en 324, lorsque les Èques et les Volsques menaçaient d'entrer sur les terres de la république. Le sénat, qui n'avait aucune confiance dans les consuls de cette année-là, jugea qu'il était nécessaire de nommer un dictateur. Ces deux magistrats, qu'on avait toujours vus opposés entr'eux, se réunirent pour traverser une nomination qu'ils regardaient comme la ruine de leur autorité. Voyant le sénat sans force et le peuple mécontent, ils croyaient pouvoir impunément braver l'un et se faire un parti dans l'autre.

Le sénat n'eut pas d'autre moyen de prévenir le danger que de recourir au peuple ; il pria les tribuns d'employer leur autorité pour forcer les consuls à se rendre aux vœux de tous les citoyens. Les tribuns, qui ne laissaient échapper aucune occasion de faire éclater leur pouvoir et de l'augmenter, n'eurent garde de négliger celle-ci. Ils enjoignirent aux consuls *d'obéir au sénat, sous peine d'être mis en prison s'ils refusaient plus long-temps de se conformer au sentiment unanime de ce corps.*

Tant que les ennemis de l'autorité sénatoriale n'avaient fait que la décrier, on pouvait croire qu'ils en exagéraient la faiblesse, ou par

haine, ou par jalousie : mais, lorsque ceux qui en étaient les dépositaires avouaient eux-mêmes qu'ils n'avaient qu'un vain nom et des prérogatives sans pouvoir ; que toute la force de l'état résidait réellement dans le peuple, c'était dire à ce peuple, ou pour mieux dire aux tribuns déjà trop entreprenants, que, pour tout avoir, ils n'avaient qu'à tout oser. Les tribuns, qui le savaient depuis long-temps, ne manquèrent pas de porter ce trait de lumière dans l'esprit de la multitude, et de l'agiter jusqu'à ce qu'on eût élevé des plébéiens à la questure, l'an 342, et au tribunat militaire, l'an 354.

Chaque victoire que les tribuns remportaient dans la place publique devenait le signal d'une nouvelle guerre contre le sénat ; ils n'eurent point de repos qu'ils n'eussent partagé avec les patriciens les honneurs du consulat.

« Romains, disaient-ils au peuple, vous ne devez regarder les rois comme véritablement chassés de Rome, et ne croire la liberté établie sur des fondements solides et assurés, que du jour où le peuple sera mis en possession du consulat. Ce sera seulement de ce jour-là, qu'entrant avec les patriciens dans une égalité parfaite, vous partagerez tout ce qui les a jusqu'ici distingués de vous, le commandement, les honneurs, la gloire militaire, la

noblesse, avantages dont vous commencerez alors à jouir, et que vous transmettrez plus considérables à vos enfants. »

A cette demande ils avaient lié l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres. Le peuple est naturellement intéressé; la trop grande inégalité de partage dans les richesses l'humilie. Malheur à la république s'il s'y trouve des hommes qui, par haine pour l'autorité, par jalousie pour les grands ou par le désir d'une fausse gloire, irritent le peuple, naturellement aigri par la misère. Malheur, s'ils lui persuadent qu'un petit nombre de citoyens jouissent seuls des avantages de la société, et que les autres en supportent les charges : la révolution est bientôt faite.

« Oseriez-vous, disaient un jour les tribuns aux principaux sénateurs, qui assistaient à une assemblée publique, oseriez-vous demander que, pendant qu'on n'assigne aux gens du peuple pour tout bien que deux arpents de terre, il vous fût permis à vous d'en avoir plus de cinq cents? c'est-à-dire, que chacun de vous en possédât lui seul autant presque que trois cents citoyens ensemble, et qu'un plébéien, cependant, eût à peine assez d'espace pour se construire une petite maison et un tombeau? Voudriez-vous que le peuple,

accablé d'usures, au lieu de se libérer en payant seulement le fonds et le capital de ses dettes, continuât d'être mis dans les fers, et livré aux supplices? qu'on vît tous les jours des troupes de débiteurs abandonnés inhumainement à des créanciers impitoyables, et que chaque maison de patricien devînt une prison? »

L'égalité des biens est une chimère dans toute société bien ordonnée; elle est incompatible avec l'aristocratie, impossible dans une monarchie, et contraire à l'essence du gouvernement. Mais ces vues politiques sont au-dessus de la portée du peuple; il s'indispose par le mal qu'il éprouve, sans faire attention que ce mal est nécessairement lié à des avantages qui font le bonheur et la prospérité de l'état.

Le peuple, infecté du génie de ses tribuns, soutenait leur audace de tout le feu de son courage : ces magistrats eurent la hardiesse d'envoyer un licteur pour arrêter Camille au milieu de l'assemblée publique, et le conduire en prison. Le nom de Camille est consacré par trop de gloire pour que nous cherchions à faire connaître le célèbre Romain qui le portait. Ce magistrat était alors dictateur pour la cinquième fois; et, en vertu de sa charge, la première de la république, il voulut empêcher les tribuns,

qui, de leur propre autorité, avaient assemblé le peuple pour décider si les plébéiens ne pouvaient pas remplir une des deux places de consul; il voulut, dis-je, les empêcher de recueillir les suffrages. On ne put empêcher le tumulte qu'en accordant aux plébéiens l'honneur, depuis si long-temps désiré, de faire passer dans leur ordre la dignité consulaire.

Vous observerez bien, sans que je vous en avertisse, la force progressive du mouvement qu'on a donné au peuple : voyez sur-tout avec quelle rapidité il marche vers la démocratie ; il ne veut laisser subsister aucune différence entre lui et les patriciens. Ses tribuns ne secondent que trop ce penchant par leur zèle inconsidéré : ils élèvent, par de magnifiques éloges, les moindres actions des plébéiens, tandis qu'ils s'attachent à affaiblir et décrier tout ce que les nobles font de plus utile pour la république : ils s'insinuent même dans l'intérieur de leurs maisons, à la faveur des nouvelles alliances qui rapprochent les deux ordres, voient de plus près leurs vices et leurs défauts, et en font des rapports malins et exagérés pour les rendre méprisables.

Voilà par quels moyens les patriciens perdent insensiblement cette opinion sur laquelle ils avaient fondé leur puissance : voilà par

quels degrés le peuple est enfin venu à bout de se persuader qu'il est leur égal, que la force de la république résidant presque toute entière en lui seul, il doit avoir également part non-seulement aux dignités civiles et militaires, mais encore au sacerdoce : que, sans distinction de rang ni de naissance, le mérite seul doit décider dans les élections, parce que, dans une république telle que Rome, les charges et les dignités doivent être communes entre tous ceux qui ont des talents pour les remplir. Et comme il est le maître dans les élections, parce qu'il forme le plus grand nombre des votants, il se trouve le dispensateur des grâces et des places, et par conséquent le seul dépositaire de l'autorité.

En effet, on avait accordé aux patriciens, pour les dédommager d'une des deux places de consul, qu'ils avaient perdue, deux nouvelles charges, savoir : la préture, pour rendre la justice dans la ville, fonction qui était originairement attachée à la dignité consulaire, et l'édilité majeure, ainsi appelée pour la distinguer de l'édilité plébéienne établie en même temps que les tribuns. Le peuple se trouva en possession de ces deux charges environ dix ans après leur création ; enfin il éleva à la dictature un plébéien, nommé C. Martius Rutilius, et finit

par se faire associer au sacerdoce, l'an 452, ayant obtenu un nombre de places de pontifes et d'augures égal à celui qu'avaient les patriciens : ainsi il se vit en possession avec la noblesse, de tous les honneurs et de toutes les dignités de la république.

C'est ainsi que le gouvernement aristocratique de Rome se changea peu-à-peu en état populaire, sans qu'il y eût de guerres civiles.

Montesquieu a donc tort de dire (1), « qu'à Rome tout ce qui pouvait introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit des citoyens, et en empêcher la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, était réformé par les censeurs. »

Vous voyez par ce que je viens de dire, que la censure n'empêcha pas les nouveautés, qui changèrent l'esprit et le cœur des citoyens; car rien ne le changea comme l'établissement des charges qu'on créa en faveur du peuple : elles l'induisirent par degrés à croire que les sénateurs n'étaient que des oppresseurs et des tyrans, et qu'il n'avait de véritables appuis que les tribuns.

Cette opinion, comme vous l'avez vu, prit naissance avec la question qu'on éleva sur l'abolition des dettes, et ensuite sur le partage

(1) Grandeur des Romains, chap. 8.

des terres. Un des grands inconvénients de la vexation est que la misère du peuple réveille l'attention sur les vices du gouvernement et sur les différentes causes qui les produisent. On remonte à l'origine des droits politiques, et l'on se demande s'il est naturel que des hommes qui se sont réunis en société pour se secourir mutuellement et se défendre, aient consenti que, parmi leurs égaux, il se formât une classe d'hommes uniquement destinés à s'engraisser de la substance des autres, et à se servir de la force et des talents de leurs concitoyens, pour s'environner de tous les avantages de la gloire et de l'opulence ; tandis que les laborieux artisans de la prospérité de l'empire n'auront en partage que le travail et les peines qui l'accompagnent ?

Ces réflexions en amènent d'autres sur les abus de l'autorité, sur la trop grande inégalité des conditions, sur la nature et l'étendue des priviléges, et sur l'injustice du préjugé qui les fonda. Cet examen des droits des différents ordres finit par donner au peuple la mesure de ses propres forces, et par déterminer la constitution de l'état. S'il est aristocratique, il se change bientôt en démocratique, sur-tout si la république est guerrière ; parce que le peuple, dans les combats, a des occasions très-

fréquentes de connaître tout ce qu'il peut. Il n'en est pas de même si la république est commerçante, si elle a soin d'éviter la guerre. La force du gouvernement résidant toute entière dans la capacité des chefs, on s'accoutume à les regarder comme des hommes d'un ordre supérieur, et il s'établit en leur faveur un sentiment de respect et d'admiration qui tient le peuple dans une extrême dépendance; parce que le peuple éloigné des charges et de toutes les occasions de se faire valoir, ne sent que son incapacité.

En réfléchissant sur ces idées, vous verrez quelle dut être la marche de l'opinion dans la république romaine : elle mit entre le peuple et le sénat une dissension qui aurait perdu l'état avant qu'il eût le temps de s'agrandir, si la guerre des Latins, celle de Pyrrhus et de Carthage n'avaient consumé cette ardeur de dominer qui dévorait les deux ordres; mais l'esprit de domination s'accrut avec les conquêtes. A ce défaut se joignirent les vices que l'on contracte dans la licence des armes, le libertinage, le mépris des dieux, l'amour des richesses, et cette dépravation qui en est la suite.

Il faut voir dans les auteurs du temps, le tableau qu'ils font des Romains, après la ruine de Carthage : les nobles et les plus riches d'entre

les plébéiens qui avaient occupé les premières places dans les armées, dominés par une ambition et par une avidité sans bornes, pillaient le trésor public, s'appropriaient les tributs que payaient les rois et les peuples libres, et possédaient seuls toutes les richesses et les revenus de l'état. Ce n'est pas ici un tableau d'imagination : je ne fais que répéter ce que disait dans une assemblée du peuple, le tribun Memmius, qui vivait dans ce temps-là (1).

Salluste, qui nous a conservé son discours, dit aussi qu'après la destruction de Carthage, le repos et le loisir qu'on avait tant souhaités dans l'adversité, devinrent plus insupportables que l'adversité même; que la noblesse et le peuple mesurèrent sur leurs caprices, l'une les droits de sa prééminence, et l'autre ceux de sa liberté; que chacun voulut tirer à soi, envahir, empiéter, usurper; qu'un petit nombre de nobles gouvernaient à leur gré, tant au dedans qu'au dehors, et disposaient seuls du trésor public, des gouvernements, des magistratures, des honneurs et du triomphe; que les généraux partageaient avec peu de personnes ce qu'ils enlevaient à l'ennemi, ne laissant aux plébéiens que les fatigues de la guerre et l'indigence; qu'ainsi la puissance, jointe à une avarice sans

(1) Sallust., Bell. Jugurt.

bornes, envahit et profana tout ; qu'il n'y eut plus de barrières pour elles, jusqu'à ce qu'elles se fussent elles-mêmes jetées dans le précipice, où elles entraînaient tout le reste.

Tiberius Gracchus, qui vit de loin ce précipice (1), et qui voulait empêcher qu'on y tombât, proposa, comme un moyen de l'éviter, de faire un nouveau partage des terres, afin d'ôter cette inégalité énorme dans les fortunes, qui faisait le désespoir du peuple, et corrompait les grands.

« Les bêtes sauvages, disait-il dans une assemblée publique, ont chacune leurs tanières pour s'y retirer; mais ces braves Romains, qui combattent et s'exposent à la mort pour la défense de l'Italie, ne jouissent que de la lumière et de l'air qu'on ne peut leur ravir, et ne possèdent ni toit ni chaumière qui puissent les mettre à couvert des injures du temps : sans maisons, sans retraite, ils errent dans le sein même de leur patrie, avec leurs femmes et leurs enfants, comme de malheureux bannis. Leurs généraux, un jour d'action, les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs dieux domestiques; et, parmi tout ce grand nombre de Romains, il n'y en a pas un

(1) L'an 619 de Rome.

seul qui ait ni autel paternel, ni tombeau de ses ancêtres. Ils ne font la guerre et ne meurent que pour entretenir le luxe et pour augmenter les richesses des autres ; et l'on ne rougit point de les appeler les maîtres de l'univers, lorsque effectivement ils n'ont pas un seul pouce de terre qui leur appartienne. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que le peuple, ému par ce discours, se livra à toute son animosité contre les patriciens ; qu'il les regarda comme des tyrans et des oppresseurs ; que de là naquit la sédition dans laquelle Tibérius Gracchus fut immolé à la vengeance du sénat (1) ; que son frère Caïus, qui voulut ensuite marcher sur ses traces, eut le même sort ; et que le tribun Memmius, dont j'ai parlé ci-dessus, animé du même esprit que ces deux défenseurs de la liberté publique, souleva encore plus l'opinion contre les patriciens (2), en les représentant comme des hommes sans foi, sans honneur, sans probité, qui trafiquaient de tout, et même des choses les plus sacrées (3).

« Cependant, ajoutait-il, vous, invincibles jusqu'ici à la guerre, maîtres de toutes les nations, vous vous contentez d'une vie obs-

(1) L'an 619 de Rome, et 631.

(2) L'an 641.

(3) Sallust.

cure et languissante ; car, pour ce qui est de la servitude, y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui ose s'y refuser ? Connaissez mieux vos adversaires : l'amour du crime est trop enraciné dans leur esprit ; ils ne se contenteront pas de l'impunité pour le passé ; si vous ne leur ôtez la puissance de mal faire à l'avenir, vous vivrez dans une éternelle inquiétude, toujours entre deux extrémités cruelles, et réduits ou à souffrir un honteux esclavage, ou à employer la force et les armes pour défendre votre liberté.

» Car ne pensez pas que vous puissiez jamais compter sur leur bonne foi, ni qu'il puisse jamais y avoir entre eux et vous une sincère et solide union. Ils veulent dominer, et vous voulez être libres : ils prétendent exercer toutes sortes d'injustices, et vous êtes déterminés à ne pas le souffrir. Est-il possible qu'avec une telle opposition de sentiments, vous viviez ensemble en paix et en bonne intelligence ? »

Ces déclamations répétées et grossies par la multitude, la détachèrent de l'état, parce que l'état ne fut plus que le patrimoine d'un petit nombre de personnes : il arriva de là que les esprits emportés hors de leur sphère ordinaire, errants dans le vide que laissait le gouverne-

ment détruit, s'attachèrent à quiconque eut le talent de les séduire par des espérances trompeuses : l'amour de la liberté dégénéra en esprit de parti parmi le peuple, et en esprit de faction parmi ceux des plébéiens qui aspiraient ou qui parvenaient au tribunat : en un mot, la multitude se vendit à tous les ambitieux qui flattèrent ses passions, à tous ceux qui lui donnèrent du pain et des jeux (1).

Les peuples du *Latium* résolurent de profiter de ces désordres pour améliorer leur sort (2). Ces peuples qui s'étaient donnés à la république, ou qui avaient été subjugués par la force des armes, payaient les tributs, et fournissaient, en temps de guerre, le nombre de cavalerie et d'infanterie qui leur était prescrit (3), sans avoir le droit de bourgeoisie romaine ; quoiqu'ils l'eussent demandé plusieurs fois. Ce droit rendait ceux qui l'obtenaient capables des mêmes avantages que les citoyens romains, et des mêmes magistratures, et les faisait contribuer au gouvernement par leurs suffrages.

Ces peuples voyant le fisc épuisé par les déprédations, le sénat divisé par les cabales et haï des plébéiens, et la populace aigrie par la

(1) L'an 662.

(2) App., de Bel. civ.

(3) Vell. Parterc. et Plin.

misère, crurent qu'en formant entre eux une confédération, ils obtiendraient enfin ce que l'orgueil des grands s'obstinait à leur refuser. Ils s'envoyèrent d'abord les uns aux autres des députations secrètes, pour se communiquer leur ressentiment commun; ensuite ils signèrent une ligue, et se donnèrent réciproquement des otages : enfin, la guerre s'alluma; on vit tout-à-coup une armée de cent mille hommes, tous conjurés contre Rome. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre; le sénat voyant que ses victoires mêmes lui étaient funestes, et qu'en faisant périr des sujets, il perdait tout autant de soldats, accorda le droit et le privilége de citoyen, qui faisait le sujet de la guerre, aux peuples voisins de Rome, à ceux qui n'avaient point pris les armes, ou qui offrirent les premiers de les quitter. Par cette conduite, il mit la défiance parmi eux, et tous se pressèrent de faire leur traité particulier. Enfin, ils obtinrent successivement le droit de bourgeoisie romaine : grâce qu'on aurait dû leur accorder d'abord, parce qu'une injustice qu'on fait aux sujets, outre qu'il faut tôt ou tard la réparer, est toujours nuisible ou par le sang qu'elle fait couler, ou par l'embarras qu'elle met dans les affaires.

Cependant le mécontentement et la défiance

n'en subsistèrent pas moins parmi les latins : ces mêmes sentiments croissaient à Rome parmi le peuple avec l'ambition des grands, les divisions du sénat, l'esprit de faction et les incertitudes du gouvernement. Dans ces temps malheureux, où les esprits exaltés et divisés n'avaient aucun point de ralliement, le choc des mouvements opposés éleva successivement au-dessus de la multitude deux hommes qui l'agitèrent au gré de leurs fureurs. Vous jugez bien que je veux parler de Marius et de Sylla, dont je vous épargnerai la dégoûtante histoire.

Les circonstances ne pouvaient être plus favorables à leurs funestes projets : tous les liens qui attachent au gouvernement étaient rompus; la religion n'avait plus de force. La religion, lors même qu'elle est fausse, a pourtant cet avantage, qu'elle tient les esprits unis entre eux autour d'un centre commun, et met un frein de plus dans les mains du souverain. Il n'en est pas de même lorsqu'elle n'a plus d'empire. Les hommes délivrés de ce frein se détachent les uns des autres, en mettant à la place des anciennes maximes tout ce qu'il y a de plus propre à les diviser, les caprices des passions et les lois mobiles de l'intérêt personnel.

Les femmes se dépouillèrent aussi de tout ce qu'on appelait anciens préjugés, et eurent, vers

la fin de la république, beaucoup d'influence dans la société et dans les affaires (1). Elles jouèrent un rôle dans tous les partis, et même dans les conspirations; elles servaient merveilleusement par leurs intrigues les desseins des ambitieux, et par leurs clameurs elles accréditaient tantôt une faction, tantôt une autre, suivant qu'on avait l'adresse de mettre en jeu leur vanité ou leur cupidité. Aussi Cicéron remarque t-il qu'on ne parla jamais plus librement dans les conversations et à table. *Hâc tamen in oppressione sermo in circulis et conviviis est liberior, quam fuit. Ad Attic.* lib. II, ep. 18.

Le théâtre fut aussi le lieu où l'opinion régna avec le plus d'empire; c'est là que saisissant les endroits des pièces dont elle pouvait faire quelque application aux événements, à la conduite et au caractère des personnes en place, elle donna plus d'une fois des leçons utiles. Pompée, César et les autres chefs de parti eurent souvent occasion de mesurer sur les applaudissements, sur le silence ou sur les sifflements du peuple, le degré de confiance qu'ils devaient prendre en leurs projets. *Populi sensus maximè in theatro et spectaculis perspectus est.* Ibid. ep. 19, et l. 14, ep. 2.

(1) Cic. ad Attic. l. I, ep. 16; et Oration.

Enfin Rome n'eut plus un même esprit, ni un même désir pour une forme de gouvernement (1); c'était une ville déchirée où l'on ne trouvait point d'ensemble; chacun y avait son génie, ses intérêts particuliers (2), sa dépendance de quelque puissant protecteur. C'est ici qu'il faut vous donner le plaisir de considérer les progrès de l'opinion et ses terribles suites; et sur-tout combien il est dangereux de la détourner de ce qui constitue essentiellement le gouvernement. Jugez donc quel mal les tribuns firent à l'état, lorsque, par leurs harangues séditieuses, ils détachèrent du sénat l'opinion publique pour la faire passer dans leur parti. Ces magistrats populaires, uniquement établis dans leur origine pour empêcher qu'on ne fît violence à un citoyen, excitèrent tellement la haine

(1) Let. de Cic. à Attic. liv. I, lett. 16.

(2) Au lieu des vertus que pratiquèrent nos ancêtres, disait Caton en plein sénat, dans l'affaire de Catilina, règnent parmi nous le luxe et l'avarice. L'état est pauvre, les particuliers sont riches; on n'estime que l'argent; on se livre à la paresse; nulle distinction entre les bons et les méchants; l'ambition envahit toutes les récompenses dues à la vertu. Faut-il s'en étonner, lorsque chacun de vous forme séparément ses projets intéressés; chez lui l'esclave du plaisir, ici celui de l'argent et et de la faveur? *Salluste*, *Conjuration de Catilina.*

du peuple contre le sénat, que, par des lois inconnues à leurs ancêtres, ils anéantirent insensiblement la dignité de ce corps auguste et l'autorité des consuls, et finirent par s'emparer, sous divers prétextes, du gouvernement entier de la république.

C'est par ces moyens qu'ils firent refluer vers eux l'affection et l'opinion du peuple. Le sénat, furieux et jaloux, leur en disputa l'empire; et, tandis qu'on déchirait l'état par ces dissensions, l'opinion, toujours flottante entre les deux partis, favorisa tantôt l'un et tantôt l'autre, devint même incertaine, errante, pour ainsi dire, pendant quelque temps, et finit par rallier les esprits autour de quelques ambitieux qui, par la supériorité de leur courage et de leurs talents, et par la hardiesse de leurs entreprises, eurent l'art de la maîtriser.

Depuis ce temps on la vit amener les peuples en foule, tantôt sur les pas de Marius, tantôt sur ceux de Sylla : ensuite elle mit sur la scène Pompée, César et les triumvirs; et, quand elle eut fatigué l'état par des guerres cruelles, et les esprits par de longues agitations, elle se reposa sur le gouvernement d'Auguste, qu'elle fit regarder comme un asile contre les désordres de l'anarchie.

Ainsi rapprochant par la réflexion les maux passés des avantages que leur procurait l'autorité modérée de ce prince, les vieillards supportèrent sans peine la monarchie : les jeunes gens, qui n'avaient vu que les dernières convulsions de la république, ne la regrettèrent pas; et les enfants nés sous le nouveau gouvernement en prirent insensiblement le goût et l'habitude.

De là se forma dans les générations suivantes, en faveur de la monarchie, cette opinion qui devint le plus ferme appui du trône. Elle fut si forte, l'habitude de dépendre d'une autorité unique fut si grande, qu'on ne pensa jamais à rétablir l'ancien gouvernement. Le nouveau, quand il se fut accru, ne pesa que sur les hommes puissants et sur les personnes riches ; mais le peuple ne sentait pas le poids du joug, et se faisait même une sorte de spectacle des jeux cruels de la fortune, quand elle le vengeait de l'orgueil des grands par de sanglantes catastrophes : ainsi l'on peut dire que l'opinion enchaînait le peuple au pied du trône.

La religion vint ensuite fortifier cette chaîne, lorsqu'elle eut élevé sa tête au-dessus des débris du paganisme. La religion ordonne aux souve-

rains de faire un usage modéré de leur pouvoir, et aux peuples de leur obéir, quand même ils en abuseraient. La hiérarchie ecclésiastique fut aussi un des renforts du trône. La hiérarchie est un gouvernement sacré, dans lequel tous les membres sont unis sous un chef qui ne fut d'abord que le premier entre ses coopérateurs, le centre auquel tous les autres ministres de l'Évangile allaient se réunir. Mais ce chef devint ensuite, par l'ignorance et la grossièreté des peuples, un monarque redoutable même aux plus grands potentats ; et l'exemple fut dangereux.

Il servit beaucoup à accréditer dans l'opinion des peuples le despotisme des souverains. La liberté une fois enchaînée, n'importe par quelle main, n'a plus la force d'échapper aux autres chaînes qu'on lui présente. C'est un lion apprivoisé dans sa cage et dont on peut renforcer les barreaux tant qu'on veut, sans qu'il s'y oppose, pourvu qu'on ne l'irrite ni par la faim, ni par les blessures ; car dans l'un et l'autre cas il reprendrait sa fureur, et malheur au gardien qui voudrait le dompter. L'animal furieux, méconnaissant la voix de son maître, déchirerait tous ceux qu'il rencontrerait. Mais, lorsque ses premiers accès de rage sont pas-

sés, il rentre pour l'ordinaire dans sa prison et s'endort, ne songeant même pas qu'il peut mener une vie plus libre et plus conforme à sa nature.

Telle est à-peu-près l'image des peuples accoutumés à dépendre d'un souverain ; ils changent quelquefois de maître, mais rarement ils changent de domination : ils n'y gagneraient rien. Une longue oppression peut seule les forcer à se donner une autre forme de gouvernement ; et encore n'y parviennent-ils qu'après des guerres qui laissent pendant long-temps des traces funestes de la barbarie des combattants. L'opinion même s'oppose à ces changements violents. Semblable à la nature, qui travaille dans le secret à la composition des êtres, elle modifie et réforme lentement et par degrés son propre ouvrage sans le détruire, lorsque des événements imprévus ou des passions violentes ne viennent pas déranger ses opérations.

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous dire sur cette reine du monde, sur cette puissance invisible qui enchaîne ou met en mouvement les forces d'un état et celles de chaque individu. C'est elle qui règle la destinée des empires, et qui décide pour l'ordinaire du sort des particuliers comme de celui des ouvrages. J'ignore

celui qu'elle destine au tableau que je vous trace de son pouvoir ; mais si je l'ai bien connue, je n'ai point à craindre d'avoir travaillé pour une ingrate.

Je suis, monsieur, etc.

Paris, ce 25 novembre 1788.

LETTRE

AU RÉDACTEUR DU MERCURE,

ur le Supplément à la manière d'écrire l'Histoire, par Gudin la Brénellerie.

JE vis à la campagne, monsieur, mais ce n'est pas pour oublier Paris; c'est au contraire pour nieux m'occuper de ce qui se passe de singuier ou d'intéressant dans cette ville. Je me tiens à une certaine distance du tableau, pour nieux l'observer et le connaître. Un ouvrage nouveau est dans ma solitude presque aussitôt que chez les marchands de nouveautés; il n'y a pas un journaliste qui ne me compte parmi ses abonnés; je n'ai pas voulu en excepter même celui qui, chaque année, écrit à toute la France par une lettre circulaire, que lui *seul défend la cause abandonnée du bon goût et de la religion.* Cette seule phrase peut amuser assez un solitaire pour lui payer le prix de son abonnement.

En faveur de mon estime et de mon amour pour les journaux, permettez, monsieur, que je fasse imprimer dans le vôtre quelques réflexions sur deux ouvrages qui m'ont occupé

deux ou trois jours dans ma retraite. Ce sont les Dialogues de M. l'abbé de Mably, *sur la manière d'écrire l'Histoire*, et le *Supplément à la manière d'écrire l'Histoire*. Je n'ai pas oublié l'extrait piquant que vous avez donné du premier; mes réflexions auront sur-tout pour objet le second.

Les Dialogues de M. l'abbé de Mably sur la manière d'écrire l'histoire, ont attiré de grands reproches à cet écrivain. Il a parlé de l'abbé de Vertot avec admiration, de Voltaire avec mépris, de Hume et de M. Gibbon avec dédain, des philosophes en général avec humeur et dénigrement. On a eu peine à croire, malgré l'estime qu'on a pour son caractère, qu'il y eût beaucoup de sincérité dans toutes ses opinions exprimées souvent dans un style plein d'aigreur et de colère. Beaucoup de gens ont pensé qu'il voulait punir son siècle, qui fait plus de cas de l'Introduction à l'Histoire de Charles-Quint, que des *Observations sur l'Histoire de France*, qui lit rarement le *Traité du Droit public de l'Europe*, et très-souvent l'*Essai sur l'Histoire générale*.

Cette humeur, ces plaintes et ces petites vengeances littéraires n'ont pas paru dignes d'un homme qui a toujours écrit sur la morale, sur les lois et sur la destinée des empires.

On eût voulu qu'un homme tel que M. l'abbé de Mably eût été affligé de ce que les peuples de l'Europe ne réformaient pas leurs constitutions, et non de ce qu'ils ne lisaient pas assez ses ouvrages.

Il paraissait donc nécessaire d'avoir une réfutation d'un ouvrage dont presque tous les jugements ont été dictés par l'humeur.

Le Supplément à la manière d'écrire l'Histoire en est une critique violente. Est-elle juste et impartiale? L'auteur du Supplément paraît-il bien connaître les anciens et les modernes, qu'il juge autrement que M. l'abbé de Mably? Considère-t-il les devoirs et les talents de l'historien sous des points de vue plus vrais, plus utiles?

J'examinerai non pas tout son livre, mais quelques-unes de ses opinions.

L'auteur dit d'abord, d'après Lucien, que le premier devoir de l'historien est de *n'embrasser aucun parti, de ne tenir à aucun corps:* et cela serait incontestable quand Lucien ne l'aurait pas dit; mais deux pages après, on trouve ces paroles dans le Supplément: *La Grèce était divisée en sectes philosophiques, la France l'est aussi; j'ai étudié à l'école de ces grands hommes que l'Europe admire, et que censure votre instituteur.* L'auteur a pensé sans doute que les de-

voirs de l'historien ne regardaient pas celui qui écrit sur l'histoire. Il avoue franchement qu'il tient à un parti, à une secte. C'est un moyen de faire prôner sa brochure par ce parti ; mais ce n'est pas un moyen peut-être de s'attirer la confiance de ses lecteurs : on n'en donne pas communément beaucoup à un *sectaire*.

Où sont donc en France ces écoles, ces sectes philosophiques ? Où se tiennent-elles ? J'ai entendu dire quelquefois qu'il y en avait, mais c'est aux ennemis de la philosophie : comment leur langage a-t-il passé dans la bouche de l'un de ses élèves ? C'est faire une trop cruelle injure à la philosophie.

Les philosophes grecs étaient divisés en sectes, parce qu'ils voulaient deviner la nature au lieu de l'observer. La philosophie fondée sur l'observation a détruit heureusement les sectes et les écoles.

M. l'abbé de Mably conseille à son élève d'essayer en quelque sorte son talent en épiant l'effet que produiront sur lui les différents ouvrages de Salluste, de Tite-Live, de Plutarque ; le critique juge ce conseil très-mauvais, et il trouverait fort bon pourtant qu'un homme d'esprit qui voudrait faire un roman, essayât son goût en lisant Gil Blas ou Clarisse. J'ai peine à comprendre comment ce qui serait si bon

pour le romancier, ne vaudrait rien pour l'historien. C'est très-bien dans tous les genres, de ne chercher le caractère de son talent que dans son âme ; mais les impressions que les grands écrivains font sur notre âme, nous la font mieux connaître à nous-mêmes.

M. l'abbé de Mably exige sur-tout de l'historien qu'il ait profondément étudié le cœur humain, que tous les secrets des passions lui soient connus, qu'il sache quel est le bonheur auquel l'homme doit aspirer; qu'il ait découvert par ses propres réflexions ou par la lecture des philosophes, quelles sont les formes de société et de gouvernement les plus propres à assurer à l'homme ce bonheur. Alors, dit M. l'abbé de Mably, l'historien rapportera tous les gouvernements et toutes les lois à ce modèle parfait dont il s'est tracé l'image immuable ; en voyant combien ils s'en rapprochent ou s'en éloignent, il prononcera sans imprudence sur la sagesse et la destinée des nations ; ses jugements ne flotteront pas au gré des événements de la fortune ou des opinions des peuples ; il craindra des prospérités presque toujours funestes aux vertus, et bénira des revers qui feront mieux sentir le besoin des bonnes lois et des bonnes mœurs ; il verra tous les événements de l'histoire sortir comme de leur source, des institu-

tions, des passions, et du caractère des peuples; l'avenir dans ses récits naîtra toujours du présent, la chaîne des événements, toujours aperçue d'avance, sera plus facile à saisir; l'histoire, toujours un peu confuse par les petits détails et la multitude de faits, prendra par-tout de l'unité et de la grandeur; tous les siècles serviront de témoignage aux vrais principes de la législation et de la morale, et l'esprit recevra sans effort les lumières les plus utiles, tandis que l'âme sera toujours émue par l'intérêt des tableaux et des événements.

Ces vues et ces principes me paraissent pleins de raison, et je les crois neufs; je ne me souviens pas du moins de les avoir vus dans rien de ce qu'on a écrit sur la poétique de l'histoire.

Voulez-vous savoir, monsieur, ce que voit l'auteur du Supplément dans un historien dont le talent serait dirigé par ces principes? un régent chargé de crier à ses écoliers : *Soyez sages, et songez que tels et tels ont eté fustigés pour avoir manqué aux devoirs de la classe.*

Mais ce n'est pas là une critique, c'est une parodie, et la parodie d'un ouvrage n'en est pas le supplément.

Que doit donc être l'histoire, suivant le censeur de M. l'abbé de Mably?

Le tableau de l'humanité. A merveille. Mais

ce mot d'*humanité* a un sens bien étendu pour n'être pas très-vague. Donnons-lui plus de précision; nous verrons que le *tableau de l'humanité* ne peut être autre chose que le tableau des gouvernements, des lois, des passions et des événements des peuples. C'est donc dire la même chose, et seulement mettre un terme très-abstrait à la place d'un développement plein de détails lumineux et sensibles. Voilà une singulière manière de suppléer à un ouvrage.

Mais l'histoire est morale par elle-même; sans doute elle l'est par elle-même ; mais ce que sa morale a de plus utile et de plus grand ne se laisse pas voir de lui-même à tout le monde. En lisant Suétone même, j'aimerais mieux être Caton qui se déchire les entrailles, que César triomphant; mais cette morale particulière, qui sort d'elle-même des faits, n'est pas celle qui fait de l'histoire l'école des peuples et des législateurs. Les causes de la grandeur et de la décadence des Romains étaient dans leur histoire; Montesquieu seul les y a vues. Il fallait pour cela rapprocher des faits séparés souvent par des siècles, lier les événements qui sont dans l'histoire aux causes qui sont dans le cœur humain : c'est là l'ouvrage du génie qui médite, et la plupart des lecteurs, ce me semble, ne

sont pas humiliés qu'on veuille les dispenser de ce travail.

M. l'abbé de Mably a imprimé que, sans une étude profonde du droit naturel, l'historien *ne s'élevera point jusqu'à connaître les devoirs du citoyen et du magistrat.*

Ces deux titres, lui dit son censeur, ne sont pas du *droit naturel*, mais du *droit civil*, et cette leçon est donnée à M. l'abbé de Mably au nom de l'école que l'Europe admire.

C'est dans le *droit naturel* que Locke a cherché le fondement légitime de toutes les puissances; que Rousseau a trouvé les vrais principes du contrat social; que Beccaria a découvert les justes rapports des délits et des peines. Depuis que le droit civil et le droit politique ont été traités par ces grands hommes, on sait qu'ils ne peuvent être que le droit naturel écrit. Quand on parle des lois, et qu'on veut absolument être d'une école, il faudrait tâcher d'être de l'école de Locke et de Beccaria.

Le critique, dans la même page, fait une chicane plus inexcusable encore.

M. l'abbé de Mably distingue deux politiques, l'une fondée sur la justice et la raison, l'autre sur les passions et l'artifice. Il a parlé comme tous les philosophes, comme toute la terre. Son critique rejette cette distinction, veut absolu-

ment qu'il n'y ait qu'une politique, celle qui veille au bonheur des hommes, et, toujours au nom de l'école, donne au jeune abbé de Mably une leçon sur l'art de définir les mots. Hélas ! je voudrais bien aussi qu'il n'y eût qu'une politique ; mais par malheur j'en ai trouvé deux en moi, suivant que je me suis laissé diriger par ma raison, ou égarer par mes passions ; par malheur j'ai lu quelquefois les philosophes, et quelquefois l'histoire, et j'ai vu que, dans le même temps où Platon débitait à Athènes sa politique, qui n'était qu'une morale sublime, Philippe de Macédoine, dans la Grèce, et Denys le tyran, à Syracuse, en exerçaient une autre qui n'était que l'art de tromper et d'opprimer les hommes. Henri VIII avait une politique, Thomas Morus en avait une autre, et les principes de l'Utopie ne sont pas les mêmes que ceux qui firent monter ce vertueux chancelier sur l'échafaud ; les maximes de Fénélon sur l'art de gouverner les empires, n'étaient pas celles de Louvois ; j'ai vu quelquefois le même écrivain donner les préceptes de deux politiques dans deux différents ouvrages. Machiavel conseille aux princes de fonder leur pouvoir sur la dissimulation, le poison et le meurtre, et aux républiques sur la sagesse, le respect des serments, les bonnes mœurs et les vertus. C'est

le même homme, et il a tantôt la politique de Catilina, et tantôt la politique de Caton. L'auteur du *Supplément* affirme qu'il n'y en a qu'une, celle de rendre les hommes heureux; et les malheurs de tous les siècles et de toute la terre attestent que les hommes n'ont presque jamais connu que celle qui les opprime. Les langues sont des témoins irrécusables de la façon de penser des peuples; dans toutes les langues de l'Europe, la première idée que réveille le mot de *politique*, est celle de l'art compliqué du mensonge et de la perfidie employé en faveur de l'ambition et de l'avarice.

C'était bien la peine de donner une leçon à M. l'abbé de Mably pour contester une vérité si incontestable.

Le critique de M. l'abbé de Mably conseille d'autres études *préparatoires* à l'historien. Cherchez, lui dit-il, comment tant de nations ont passé de la vie sauvage à la vie nomade, et de la vie des peuples pasteurs à celle des peuples agricoles. Cette connaissance est bonne pour tout le monde; elle serait nécessaire au philosophe qui tracerait l'histoire générale de la formation et des progrès de la société civile, comme on assure que Ferguson l'a fait. Mais l'historien des peuples et des grands hommes n'en a presque jamais besoin; quand l'histoire

commence, il y a déjà long-temps que la vie agricole est établie. Elle eût été inutile à-peu-près à Thucydide pour écrire la guerre du Péloponèse, à Tite-Live pour l'histoire de Rome. Tacite n'a eu occasion de s'en servir qu'un moment, dans le morceau sur les Germains.

« Soyez calculateur; l'école anglaise et des » philosophes français nous ont convaincus » qu'on peut soumettre également au calcul et » le système astronomique de l'univers, et le » système politique des états. »

Il y a bien peu de philosophie à vouloir soumettre au calcul les états mus par les passions et les opinions des hommes, comme les planètes assujetties aux mouvements réguliers et uniformes de la matière. L'autorité de deux écoles n'est pas suffisante encore pour persuader une pareille ineptie. Vous saurez par le calcul combien de nations Xercès traînait à sa suite, quelles étaient les richesses de son camp, combien les Grecs avaient peu d'argent et peu de troupes; mais vous en rapporterez-vous à ce calcul pour mesurer les forces de l'Asie et de la Grèce? ou soumettrez-vous également au calcul la folie de Xercès, la lâcheté de ses esclaves, la passion des Grecs pour la liberté et pour la gloire? Evaluerez-vous avec des chif-

fres le génie de Thémistocle et la vertu d'Aristide? C'est assez pour l'honneur de cette science d'avoir servi à découvrir les lois de l'univers physique, d'avoir été le principal instrument du génie de Newton, d'être indispensable à toutes les sciences naturelles, d'avoir donné à l'esprit humain, dans tous les genres, le fil qui le conduit à la vérité : elle peut être utile aux états, mais n'en fera jamais la destinée. L'historien n'en aurait peut-être jamais besoin, s'il n'était forcé à s'en servir par les détails compliqués de l'administration; c'est la multitude des impôts et les embarras de leur levée qui ont rendu le calcul si important pour les états et pour leurs historiens. Voulez-vous savoir ce qu'il faut en penser? Je ne prendrai point mes autorités dans les écoles des philosophes. J'ai le bonheur d'en trouver sur un trône; je citerai l'exemple d'un jeune prince (1) qui, forcé par les circonstances à se servir un instant de ces moyens......., a déclaré qu'il ne les emploie que pour se mettre en état de les proscrire à jamais, et fonder l'administration de son empire sur des ressorts plus simples et plus durables.

Avec les quatre règles que savent nos commis de boutique et nos marchands forains, on ferait

(1) Louis XVI.

aisément tous les calculs qui sont dans Thucydide, Tite-Live et Tacite.

Mais ces grands noms n'en imposent guère plus au censeur que le nom de M. l'abbé de Mably. Modeste disciple des philosophes, il juge les grands hommes de l'antiquité avec une hauteur dont on peut être tenté de rire.

Il s'étonne d'abord qu'aucun Grec n'ait écrit l'histoire d'Athènes, ni celle de Sparte, ni celle de Corinthe, ni celle de la Grèce tant qu'elle a été libre. Il n'y a pas là de quoi s'étonner ; les intérêts et les événements de toutes ces républiques étaient liés ensemble ; on ne pouvait guère écrire l'histoire d'une ville sans écrire celle de toutes les autres ; les historiens ont donc pris le parti d'écrire à-la-fois celle de toute la Grèce, en se bornant à certaines époques. Hérodote et Thucydide, ces deux historiens dont le second commence à-peu-près où finit le premier, embrassent dans leurs ouvrages les plus beaux temps des vertus, des talents et de la gloire de toute la Grèce. Là je trouve à-la-fois Athènes, Sparte et Corinthe, tout le continent de la Grèce, et cette multitude d'îles semées dans les deux archipels. Ce n'est que de nos jours que chaque ville a eu la vanité d'avoir une histoire particulière ; il en a

fallu une à Toulouse, à Amiens; Sparte et Athènes ont été plus modestes.

Pour celle de Sparte, ajoute le critique, *ou je me trompe fort, ou elle n'a jamais tenté aucun écrivain de l'antiquité.* Je consens qu'on n'aime pas le *brouet noir*, qu'on prononce que c'était un mauvais ragoût, même sans en avoir goûté en sortant de l'Eurotas (1); je veux bien qu'un père tendre frémisse à l'idée de voir son fils fouetté jusqu'au sang devant la statue de Diane; mais si quelque chose m'a jamais étonné, c'est d'entendre dire que la patrie de Callicratidas, de Léonidas et des héros des Thermopyles ne méritait pas un historien. Quel que soit le genre de son talent, quel sujet plus digne de tout le génie d'un écrivain? L'historien a-t-il un peu de philosophie? il peut désapprouver les institutions de Lycurgue; mais où trouvera-t-il un plus grand phénomène politique, un exemple plus encourageant de la puissance des lois et de l'éducation, que l'exemple d'un peuple entier qui, pendant cinq ou six cents ans, ne

(1) On sait qu'un roi de Pont, entendant vanter beaucoup le *brouet noir*, voulut en goûter, fit venir un cuisinier de Sparte même, et trouva le ragoût fort mauvais. *Prince*, lui dit le cuisinier, *pour le trouver bon, il faudrait avoir traversé l'Eurotas à la nage.* Ce cuisinier parlait comme Lycurgue.

sent, ne pense et n'agit que comme il a plu à un seul homme? L'historien a-t-il de l'imagination, cherche-t-il des mœurs singulières et pittoresques? Quel sujet plus intéressant pour ses pinceaux que le tableau d'un peuple où la vérité historique a tous les charmes du merveilleux, où rien ne ressemble à ce qui s'est vu ailleurs dans l'univers, où l'on voit d'autres vertus et d'autres vices que ceux de l'humanité, d'où les prodiges des arts sont bannis; mais où les hommes façonnés sans cesse par les lois sont eux-mêmes de bien plus grands prodiges, où la vie sociale est un enchaînement continuel de spectacles, une suite de fêtes austères tout ensemble et voluptueuses, dans lesquelles de jeunes vierges dansent toutes nues aux yeux des jeunes gens, tandis que les vieillards aussi puissants, aussi saints que les lois, sont offerts aux regards de la patrie comme les statues des dieux? Dans les Hommes illustres de Plutarque, est-il beaucoup de vies plus fécondes en événements héroïques, en mots sublimes, en grands caractères, que celles des cinq Spartiates qu'on y trouve, de Lycurgue, de Léandre, d'Agésilas, d'Agis et de Cléomène? Je ne remarque point la petite contradiction de se plaindre de ce qu'aucun historien grec n'a écrit l'histoire de Sparte, et d'assurer le

moment d'après que cette histoire ne pouvait tenter aucun écrivain.

Il n'y a, dit-il, *que les orateurs d'Athènes qui, pour faire des sermons aux Athéniens, aient beaucoup loué les Spartiates.*

Il est fâcheux que cette assertion tranchante et cette connaissance si intime des intentions les plus secrètes des orateurs d'Athènes, soient démenties par tous les faits de l'antiquité. Platon et Xénophon n'étaient pas des orateurs, c'étaient des philosophes, disciples tous les deux du plus sage des hommes, de Socrate. Lorsque le premier voulut tracer le tableau idéal d'une république parfaite, il suivit pas à pas les institutions de Lacédémone, et l'imagination de Platon ne put aller au delà de ce qu'avait exécuté Lycurgue. Platon, qui devait être un assez bon juge de goût, d'esprit et d'éloquence, admirait l'éloquence, l'esprit et le goût des Spartiates. Xénophon, estimé de tous les siècles pour la sagesse de son esprit autant que pour l'élégance de son talent, Xénophon, né dans Athènes, devint citoyen de Sparte par son admiration pour les lois de cette ville; et lorsque, parmi tant de philosophes qui faisaient leur roman de législation, il voulut aussi transmettre à la postérité un modèle d'institutions sociales, il n'en chercha point dans son génie,

il ne fit que recueillir celles de Lycurgue. Les Lacédémoniens avaient pour leurs lois et pour eux-mêmes une haute estime, qu'ils témoignaient à chaque instant par des mots piquants et énergiques. Sparte était louée à Sparte comme dans Athènes; en un mot, orateurs, poëtes, historiens, philosophes, rois et peuples, tout chez les anciens admirait les Spartiates et leurs lois, et l'antiquité entière retentit encore de leurs éloges.

Pour l'auteur de la brochure, il ne voit en eux que des *moines armés*.

Le premier qui a dit ce mot était certainement un homme d'esprit; mais il y a dix ans qu'on le répète, et il y a dix ans qu'il n'y a plus d'esprit à le répéter. Si, d'après ce que je viens de dire de Sparte et de son législateur, on voyait en moi un de ces enthousiastes de Lycurgue qui proposent sérieusement ses institutions aux peuples actuels de l'Europe, on comprendrait mal mes opinions. Mon cœur n'a jamais pu donner son assentiment à des lois qui détruisaient l'homme presque tout entier pour former le citoyen; qui étouffaient la piété filiale dans les enfants, et, ce qu'on croirait impossible, la tendresse maternelle dans le cœur des femmes; je n'aurais pas voulu vivre dans un pays où je n'aurais jamais connu le souvenir que je

conserve de l'auteur de mes jours; où je n'aurais vu la beauté que dépouillée de la pudeur, son plus doux charme et son plus grand empire; d'où l'amour était banni comme les tyrans, où le plaisir n'était que le plaisir: d'ailleurs tout est changé dans le genre humain depuis tant de siècles, et celui qui est digne d'admirer le génie de Lycurgue, doit sentir que les peuples doivent être menés par un autre génie.

L'auteur du Supplément ne traite pas les historiens anciens avec plus d'indulgence que l'histoire de l'antiquité. Tite-Live lui paraît bien avoir quelque talent, mais il lui reproche *les omissions les plus graves*, et dresse sur la constitution de Rome une liste de questions auxquelles il prétend que cet historien ne répond jamais. Ces questions, que l'auteur a jugées sans doute très-profondes, sont au moins très-curieuses.

Demandez-lui comment deux consuls peuvent gérer les affaires d'une aussi grande république?

Quand on a lu Tite-Live, on ne s'avise point de lui faire une pareille demande, parce qu'on a vu dans Tite-Live même, et presque à chaque page, que les consuls ne géraient pas toutes les affaires de la république. Le corps entier du sénat, qui était une espèce de ministère perpétuel, les édiles, les préteurs, les chevaliers,

les censeurs en géraient beaucoup plus encore que les consuls.

Comment des magistrats amovibles et changés tous les ans avaient assez d'instruction et d'expérience pour traiter tout d'un coup d'aussi grandes affaires ?

Celui qui a lu Tite-Live ne peut pas lui faire cette question, parce qu'il y a vu presque à chaque ligne que les consuls ne traitaient pas ces grandes affaires *tout d'un coup;* que sénateurs avant d'être consuls, ils les avaient vu traiter, qu'ils les avaient traitées eux-mêmes dans le sénat; que, portés successivement à toutes les charges avant d'être élevés au consulat, ils avaient étudié les affaires de la république dans les fonctions d'édile, de pontife, de préteur.

Comment la jalousie du successeur détruisant souvent ce qu'avait fait le prédécesseur, Rome cependant réussit dans toutes ses entreprises, comme si elle avait été gouvernée par des rois ?

Lorsqu'on a lu Tite-Live, on ne l'interroge pas de cette étrange manière, parce qu'on y voit à chaque instant que les consuls n'étaient que les exécuteurs des desseins du peuple et du sénat, et que les desseins du peuple et du sénat, dont on a remarqué l'opiniâtreté et la permanence, ne changeaient pas tous les ans comme les consuls.

Après avoir embarrassé, comme on voit, Tite-Live par ces savantes questions, l'auteur de la brochure passe à Tacite, qui ne *satisfait pas non plus sa curiosité*. Il lui demande donc pourquoi le peuple s'affligea de *la mort de Néron*. Tacite répond parce que le peuple était habitué aux jeux du cirque. *Ce n'est pas là une raison*, dit la brochure, *qui fasse regretter un maître féroce, un prince sanguinaire, un fils parricide. Cette raison n'est pas digne de Tacite.*

Un empereur qui prodiguait les richesses de l'empire dans les jeux du cirque, qui multipliait singulièrement ces jeux, qui s'y donnait lui-même en spectacle et servait de sa personne aux plaisirs de la multitude, devait être regretté par un peuple assez avili pour n'exiger plus de ses maîtres que du pain et les jeux du cirque (*panem et circenses*). Qu'importait à cette populace lâche et féroce que Néron fût un fils parricide? Néron était un bon cocher. Etrangère aux révolutions du palais, que lui importait que le sang des princes, des sénateurs et des citoyens y coulât sans cesse, pourvu qu'il vît couler dans le cirque le sang des tigres, des léopards et des gladiateurs? Cette raison est digne de Tacite; car c'est le trait le plus profond par lequel on ait jamais peint l'avilissement d'un peuple esclave.

L'auteur, qui veut louer Tacite, dit qu'il est moraliste éloquent, et *qu'il fait pâlir le lecteur.*

Pourquoi un honnête homme pâlirait-il en lisant les Annales ? Pourquoi celui qui ne craint pas sa conscience craindrait-il Tacite ? Je conçois que son nom seul devait faire trembler Borgia, Louis XI et Ferdinand-le-Catholique ; mais l'homme de bien qui vit dans des sociétés, où il voit des lois faibles et des hommes tout puissants, se rassure et se console en lisant Tacite, comme en songeant à cette justice éternelle à laquelle les tyrans ne peuvent échapper.

Lorsqu'à la table des matières de cette brochure on lit *de Tacite*, on court vite aux pages indiquées ; on s'attend à quelques-unes au moins de cette foule d'observations de goût et de morale que ce nom seul doit faire naître. Qu'est-ce qu'on y trouve ? Que Tacite était un moraliste éloquent et profond, et qu'il a donné une mauvaise raison de l'amour du peuple romain pour Néron; pas autre chose. On m'assure que, parmi les juges de notre littérature, il en est qui, dans les sujets les plus abondants, approuvent et louent cette espèce de brièveté : *Cela va vite*, disent-ils ; *cela est court :* il est vrai ; mais il serait encore plus court de ne rien dire du tout, et ce serait à-peu-près la même chose. Sans être ni juge ni prophète, on peut prédire peut-être

que ces jugements qui annoncent des esprits usés et fatigués, annoncent aussi que nous n'aurons plus bientôt de talents féconds et créateurs.

Velléius Paterculus, on ne sait pourquoi, a trouvé grâce aux yeux du censeur de Tacite et de Tite-Live; c'est peut-être parce que M. l'abbé de Mably en parle avec assez de mépris. Quoi qu'il en soit, il entreprend de justifier, de pallier au moins la bassesse de cet historien, qui a déshonoré son talent par des éloges prodigués à Séjan et à Tibère; et sa raison, c'est que Paterculus était un soldat, et qu'un soldat devait admirer Tibère, qui avait fait la guerre avec succès contre les Germains. C'est bien pour le coup qu'il faut dire : *Ce n'est pas là une raison.* Il s'en faut bien que tous les soldats aient eu la même admiration pour Tibère ; avant même que ce monstre ait commis aucun crime, les légions de la Pannonie se révoltent, et celles de la Germanie veulent donner l'empire à Germanicus. Un historien de ce mérite, d'ailleurs, pouvait-il juger avec des préventions qui n'auraient été excusables que dans un obscur légionnaire? Paterculus n'est pas seulement un bel esprit, comme le prétend M. l'abbé de Mably ; il observe et peint les hommes en philosophe. Il diffère beaucoup de ces historiens qui

ne voient dans chaque caractère qu'une seule passion, une seule vertu ou un seul vice, parce que cela est plutôt vu et plutôt peint. Ce qui le distingue particulièrement, c'est l'art de démêler avec esprit, mais sans affectation, ces traits opposés, ces nuances indécises qui composent souvent les vrais portraits des hommes. J'en trouverais plusieurs exemples dans ce petit volume de Paterculus si tronqué, si mutilé par le temps; je prie seulement les amateurs de la littérature ancienne de jeter les yeux sur le portrait de Pompée. On est d'abord tenté de croire que l'historien abuse de son esprit pour trouver des traits fins et déliés; après y avoir bien réfléchi, on voit que c'est le résultat le plus vrai et le plus profond de la vie entière de Pompée. Est-ce donc un esprit de ce genre qui eût pu confondre de bonne foi les talents d'un général d'armée et les vertus d'un souverain? Séjan est loué par Velléius autant que Tibère, et je ne sache pas que la gloire d'aucun triomphe ait couvert les vices infâmes de Séjan. La vérité est que ce lâche écrivain, qui périt avec Séjan, avait vendu son esprit à la fortune de ce ministre.

Je me suis arrêté sur cet objet, parce qu'il me paraît dangereux, en général, d'affaiblir l'autorité de l'histoire, et qu'il faut sur-tout

qu'elle flétrisse ceux qui ont voulu la rendre elle-même l'organe de la flatterie et du mensonge.

M. l'abbé de Mably loue souvent les mœurs des premiers Romains. Ces éloges des vertus anciennes fatiguent le censeur, qui admire apparemment la pureté des mœurs du siècle ; et, pour prouver que Rome a toujours été corrompue, il cite l'enlèvement de quelques filles publiques, qui fut la cause de l'élection du premier dictateur ; l'usure des patriciens, qui força le peuple à quitter Rome, et amena l'institution des tribuns ; l'histoire de Virginie, qui délivra la république de la tyrannie des décemvirs ; celle de Papirius, qui produisit des changements considérables dans le code des lois civiles. L'auteur n'a pas soupçonné que chez un peuple dont les mœurs sont corrompues, on laisse les vices et les crimes un peu plus tranquilles ; par un malheur assez singulier, il n'a pas rencontré un fait qui n'ait produit une grande révolution. Quelqu'un a fort bien remarqué qu'il ne manquait à cette liste que l'histoire de Lucrèce, pour démontrer que le viol n'avait rien qui indignât les Romains. *Remarquez tous ces faits*, ajoute cependant le censeur de M. l'abbé de Mably, et vous verrez s'il y a quelque vérité dans *ces paroles de l'abbé*. « Après

» la destruction de Carthage, la république » n'étant plus contenue par une puissance ri- » vale, ce ne fut pas peu-à-peu, mais précipi- » tamment, que les vices succédèrent aux » vertus. » Son triomphe paraît si complet au censeur, qu'il veut le chanter, pour ainsi dire ; et, dans une discussion sur les bonnes mœurs; il s'écrie avec un vers de la Pucelle :

Puis, fiez-vous à messieurs les savants.

Je suis fâché de le troubler un peu dans la joie de sa victoire, en lui apprenant que ces paroles ne sont ni *de l'abbe*, ni *de M. le savant*. Elles sont la traduction littérale du commencement du second livre de ce Velléius Paterculus, dont lui-même a pris si généreusement la défense.

Puis, fiez-vous à messieurs les savants.

Ce n'est pas le seul exemple où l'érudition du censeur se trouve en défaut. Il dit, page 85 :

« L'abbé de Mably s'emporte beaucoup » contre le P. d'Orléans, qui, dans ses Révo- » lutions d'Angleterre, ne l'entretient pas assez » de la grande charte ; et il ne blâme pas » l'abbé de Vertot, qui, dans ses Révolutions » romaines, parle bien moins encore de la loi » des douze tables, *cette grande charte* des » Romains, *ce fondement de toutes leurs lois*. »

D'abord, l'abbé de Mably reproche formellement à l'abbé de Vertot de n'avoir point du tout parlé des affaires et des lois de la république romaine ; en second lieu, il n'y a rien de commun entre la grande charte des Anglais, sur laquelle reposent leur liberté et leur constitution, et la loi des douze tables, qui n'est pas une *grande charte*, dont la publication faillit à être si funeste à la constitution et à la liberté romaine, et qui n'est qu'un recueil de lois civiles, presque toutes bientôt abolies par les édits des préteurs.

Les modernes sont mieux appréciés que les anciens dans ce Supplément, et l'auteur paraît les connaître mieux, ce qui est en effet plus facile. Il défend avec avantage Voltaire, dont le génie a fait une révolution dans l'histoire, comme sur le théâtre, comme dans tous les genres : il loue avec connaissance M. Robertson, M. Gibbon, M. l'abbé Raynal, M. de Buffon, qui, seul historien de la nature entre tous ces grands historiens des empires, l'observe avec la philosophie des modernes, et la décrit, la peint avec les couleurs des anciens. Cependant, lors même que M. l'abbé de Mably a tort, l'envie de le contrarier en tout, fait que son censeur a tort encore avec lui.

M. l'abbé de Mably a reproché à Voltaire d'a-

voir transporté dans l'histoire les plaisanteries de la comédie et du roman, d'avoir fait rire sur les maux de l'humanité.

Je n'examine point si le principe qui bannit le ridicule de l'histoire est bon, ni si le reproche fait à Voltaire est fondé.

Mais l'auteur du Supplément cite à ce sujet une épigramme d'Aristophane sur les causes de la guerre du Péloponèse; et, en bonne logique, une épigramme d'Aristophane, qui était un farceur, ne prouve rien sur le style et le ton qui conviennent à un historien.

Il cite encore l'exemple du président de Thou, qui raconte que le jour même de la Saint-Barthélemi, les femmes de la cour sortirent du Louvre, et allèrent au travers des cadavres entassés dans les rues, visiter le corps du baron de Pont, et examiner s'il était impuissant; mais le grave président de Thou ne plaisante pas sur la curiosité de ces dames. Les faits de cette nature, dans une histoire qui conserve la gravité du genre, doivent faire horreur et ne doivent pas faire rire. Tacite en raconte souvent de la même espèce; et on ne trouverait pas, je crois, une seule plaisanterie dans Tacite.

Voltaire a tant de choses admirables, qu'on est sans excuse lorsqu'on emploie de petits sophismes pour défendre un si grand homme.

Il est aussi beaucoup question, dans le *Supplément*, de l'Histoire de Louis XI, par Montesquieu, qui fut jetée au feu par une méprise cruelle, et de celle de Duclos, qu'on ne lit guère plus que si elle avait été brûlée. L'auteur paraît mettre ces deux philosophes à-peu-près au même rang (deux des philosophes qui ont le mieux servi l'humanité): s'il convient que Montesquieu était un penseur plus profond; pour rétablir la balance, il ajoute que Duclos avait un caractère plus ferme; il ne témoigne que peu de regrets sur la perte de l'ouvrage de Montesquieu, et trouve celui de Duclos *bien pensé et bien écrit*. *Erudimini, qui judicatis terram.* Voilà des jugements qui auraient seuls exigé un *Supplément à la manière d'écrire l'histoire;* car, à coup sûr, personne n'était en état d'y suppléer. On peut être surpris pourtant de voir assimiler les services que Montesquieu et Duclos ont rendus à l'humanité. Quant aux ouvrages qu'ils ont écrits sur le même sujet, les gens de lettres regrettent l'Histoire de Louis XI, par Montesquieu, comme on regrette ces livres de Tite-Live et de Tacite, perdus dans les ruines de l'antiquité; et je n'ai jamais vu personne qui en eût été consolé par cette Histoire de Duclos, qu'on nous assure aujourd'hui *être bien pensée et bien écrite*. J'ignore comment une histoire,

qui devait faire naître naturellement tous les grands principes de la morale des états et du citoyen, est *bien pensée* lorsqu'elle n'offre que des moralités triviales ; et comment est-elle *bien écrite* lorsque, également dépourvue de couleur, de noblesse et d'harmonie, elle est d'un bout à l'autre dans ce style à courtes phrases, qui n'est pas proprement un style, et qui, convenable tout au plus aux anecdotes des foyers, doit par cela même dégrader toute la majesté de l'histoire. C'est un tissu d'épigrammes ; et un historien ne punit pas les tyrans par des épigrammes, mais en dévoilant toute leur âme.

On ne reprochera pas de même à l'auteur du Supplément d'avoir beaucoup admiré l'Histoire de M. Gibbon; on peut lui reprocher pourtant d'avoir beaucoup exagéré cette admiration. Ce n'est pas que le mérite de l'ouvrage soit diminué à mes yeux par le peu de succès qu'il a eu parmi nous, quoique traduit par M. de Sept-Chênes avec beaucoup d'exactitude et d'élégance. Jamais la philosophie n'a mieux rassemblé peut-être les lumières que l'érudition peut donner sur les temps anciens, et ne les a disposées dans un ordre plus heureux et plus facile. Mais on devait remarquer, pour être juste, que M. Gibbon, qui s'est laissé séduire par la grandeur de l'empire romain, par le nombre de ses

légions, par la magnificence de ses chemins et de ses cités, a tracé un tableau faux de la félicité de cet empire, qui écrasait le monde et ne le rendait pas heureux; que ce tableau même, il l'a pris dans Gravina, au livre de *Imperio Romano*. Gravina était excusable, parce qu'il était égaré par une de ces grandes idées dont le génie sur-tout est si facilement la dupe : comme Léibnitz, il était occupé du projet d'un empire unique, formé de la réunion de tous les peuples de l'Europe, sous les mêmes lois et la même puissance souveraine; et il cherchait un exemple de cette monarchie universelle dans ce qu'avait été l'empire romain depuis Auguste. M. Gibbon n'avait point cette idée, il écrivait une histoire et ne faisait point un système. On devait lui reprocher encore l'esprit général de son ouvrage, où se montre à chaque instant l'amour et l'estime des richesses, le goût des voluptés, et l'ignorance des vraies passions de l'homme; l'incrédulité sur-tout pour les vertus républicaines. J'énonce ici mon opinion sur cet écrivain anglais avec la franchise qu'autorisent les mœurs et les lois de son pays; je parle dans le Mercure de France comme j'aurais le droit de parler dans le *Morning-Post* ou le *Review Critic*. En parcourant l'Histoire du Bas-Empire de M. Gibbon, on pouvait deviner que

si l'auteur se montrait jamais dans les affaires publiques de la Grande-Bretagne, on le verrait, prêtant sa plume aux ministres, combattant les droits des Américains à l'indépendance, et faisant un crime à un jeune monarque de l'appui généreux qu'il a prêté à des hommes libres qu'on voulait asservir. C'est en effet le rôle que M. Gibbon a joué en Angleterre. Aussi je n'ai jamais pu lire son livre sans être étonné qu'il fût écrit en anglais. A chaque instant, à-peu-près comme Marcel, j'étais tenté de m'adresser à M. Gibbon et de lui dire : Vous, un Anglais! non, vous ne l'êtes point. Cette admiration pour un empire de plus de deux cent millions d'hommes, où il n'y a pas un seul homme qui ait le droit de se dire libre; cette philosophie efféminée, qui donne plus d'éloges au luxe et aux plaisirs qu'aux vertus, ce style toujours élégant et jamais énergique, annoncent tout au plus l'esclave d'un électeur d'Hanovre.

L'auteur du Supplément, comme vous voyez, monsieur, n'a presque jamais raison contre M. l'abbé de Mably, qui, pourtant, a très-souvent tort : cela est malheureux; mais ce qui est inexcusable, c'est le ton qu'il a pris avec un écrivain dont il devait estimer les ouvrages et respecter les principes, dont l'âge seul imposait des égards et des ménagements. C'est à

chaque instant *l'abbé*, *M. l'abbé;* on ne traiterait pas autrement un petit abbé qui, sortant du séminaire ou du collége, croirait y avoir acquis le droit de régenter le monde. Si M. l'abbé de Mably a traité avec autant de suffisance et de mépris M. Gibbon, et même Voltaire, ce n'était pas une raison de l'imiter en le blâmant.

Des torts de ce genre ne peuvent être excusés par le mérite réel de plusieurs morceaux du *Supplément à la manière d'écrire l'histoire;* j'en ai indiqué quelques-uns comme la défense et l'éloge des historiens modernes. Un morceau sur les systèmes opposés qu'ont fait naître les origines de notre monarchie, et un autre sur le fanatisme, valent mieux encore, quoiqu'il ne soit pas vrai que le fanatisme ait fait autant de mal aux peuples que les mauvaises mœurs et les mauvais gouvernements. On voit que l'auteur aime l'étude, qu'il est capable de méditation, qu'il a réfléchi sur l'art d'écrire; et que le bien et le mal qu'on fait aux hommes ne laissent pas son âme indifférente. Mais pour obtenir ce titre de philosophe qui lui paraît si beau, il ne faut pas entrer dans une secte, parce que toute secte rétrécit les idées et étend les passions, ce qui n'est pas du tout philosophique; il ne faut pas se contenter des premières vues

qui se présentent sur un sujet, mais en chercher de neuves, d'étendues et de profondes, au risque de fatiguer les esprits paresseux, et de paraître obscur à ceux qui ne comprennent rien de ce qui va un peu au delà de leurs conceptions; il faut oser donner l'essor à son âme et à son talent, sans songer jamais aux jugements de ces hommes de lettres qui ont eu quelque talent autrefois, mais qui, ayant passé l'âge où l'on peut ajouter à sa réputation, ne jettent que des yeux inquiets sur les réputations qui peuvent croître tous les jours, ne protégent que les écrivains qui montrent peu d'ambition, et ne louent que les qualités avec lesquelles on leur reste inférieur. Il faut se créer son style comme ses idées, et ne pas croire que la perfection de l'art d'écrire consiste dans cette élégance commune qui fait le charme des esprits médiocres, et devenue si facile dans une langue cultivée depuis deux siècles par le génie et par le goût; on doit se garder sur-tout de penser que le plus grand mérite, le mérite le plus difficile, soit *d'aller vite et d'être rapide*, principe qui n'est vrai qu'en partie dans les ouvrages même d'imagination, et qui a produit en philosophie des ouvrages qui font pitié, quoique vantés quelquefois par des sectes. L'essentiel n'est pas qu'un livre soit bientôt lu, mais qu'il

soit lu avec intérêt. C'est un voyage dont le but est de trouver un grand nombre de beautés dans la route, et non pas d'arriver promptement au terme. Montesquieu, quoique précis et court, n'est jamais rapide; son expression vous arrête, pour ainsi dire, sur chaque phrase, pour vous laisser le temps d'en pénétrer les profondeurs. C'est lorsqu'il développe avec le plus d'étendue ses pensées et ses sentiments, que Rousseau répand le plus d'énergie et le plus de charmes sur son éloquence. Les derniers ouvrages de M. Thomas ne sont pas *courts*, mais c'est la richesse de l'esprit et des connaissances, c'est la multitude des beautés qui en fait l'étendue. Quelle puérile prétention dans un écrivain, que celle de parcourir rapidement une multitude de choses sans en approfondir aucune, de les passer en revue, pour ainsi dire, au lieu de les traiter! *Cet esprit léger et mobile*, disait un écrivain qui a autant de charme que de profondeur, *cet esprit qu'ils croient si aimable, est sans doute bien éloigné de la nature, qui se plaît à se reposer sur les sujets qu'elle embellit, et trouve la variété dans la fécondité de ses lumières bien plus que dans la diversité de ses objets.*

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

POËME

ET

DISCOURS EN VERS.

ANECDOTE

Qui fournit à Rulhière le sujet du poëme des Jeux de Mains.

RULHIÈRE composa son poëme des *Jeux de Mains* d'après une aventure arrivée à madame de Clermont d'Amboise, la comtesse de Valentinois, madame de Ségur et la marquise de Brancas. Ces dames vivaient intimement ensemble, et plus particulièrement encore madame de Clermont avec le prince de Beauvau, qui l'épousa dès qu'elle devint veuve; madame de Ségur avec le baron de Besenval; la marquise de Brancas avec M. d'Entraigues; et madame de Valentinois avec M. de Thiard. Les quatre couples ayant imaginé de passer dévotement la semaine sainte en retraite, allèrent à la campagne, où le baron de Besenval, voulant bientôt ajouter le mérite d'une bonne action à celui de la retraite, proposa aux pénitentes de changer de confesseur, mais le temps seulement nécessaire pour en recevoir l'absolution, l'ordre accoutumé et connu devant se rétablir à Pâques, lorsqu'on reparaîtrait dans le monde. Cette proposition ayant fait rire madame de Valentinois, la marquise de Brancas imagina qu'aucune d'elles n'aurait à se plaindre en tirant les hommes au sort. Mais

cette idée convint si peu à mesdames de Ségur et de Clermont, que des plaisanteries on en vint aux jeux de mots, et si promptement aux jeux de mains, qu'après s'être arraché leurs cornettes, ces dames battirent ces messieurs pour leur apprendre à vivre ; de sorte que personne de cette belle et bonne compagnie, revenue à Paris, n'osa s'y montrer de quelque temps. L'une avait un œil poché, l'autre était outrageusement égratignée ; M. d'Entraigues fut obligé de prendre perruque, tant il avait perdu de cheveux à la bataille ; il fallut que le baron de Besenval et M. de Thiard se fissent saigner, et restassent dans leur lit. Eh, mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? que vous est-il arrivé ? leur demandèrent les gens qui venaient les voir. Il fallait bien qu'ils apprissent quelque chose ; et c'est ainsi que se répandit peu-à-peu dans le monde l'aventure sur laquelle Rulhière composa un poëme, qui n'est plus qu'une énigme quand on n'en connaît pas les personnages. Valmir est le baron de Besenval; Dimas, *qu'on a vu redevenir vingt fois l'homme du jour, et qui sait de tout son temps les véritables pères*, est le duc de Richelieu. On prétend qu'Azir est le prince de Beauvau; Sylvie, madame la princesse de Beauvau; et Corinne, madame de Valentinois.

LES JEUX DE MAINS,

POËME

EN TROIS CHANTS.

CHANT PREMIER.

A vous seule, Daphné, j'offre ce badinage:
Puissiez-vous d'un sourire en agréer l'hommage!
Les Muses et les Dieux me l'auront inspiré;
Mais froncez le sourcil, tout sera déchiré.

Je chante les combats et ces amis fidèles,
De tous les agréments seuls juges, seuls modèles,
Qui, toujours plus ravis de se voir rassemblés,
Du sein de leurs plaisirs sont revenus brouillés.
O! si mes vers un jour obtiennent quelque gloire,
Ce grand événement vivra dans la mémoire;
Et l'effroi de l'exemple instruisant les humains,
On fuira tous ces jeux qu'on nomme jeux de mains.

L'indolente Artémise, et Corinne, et Silvie,
Jeunes, ne doutaient point de s'aimer pour la vie;
Leurs amis l'espéraient : par des nœuds aussi doux
Le sort et le plaisir unissaient leurs époux.
Dans les mêmes soupers chaque soir les rassemble,
Chaque soir, l'Opéra les voit entrer ensemble;
Et détournant les yeux du spectateur ravi,
D'un murmure flatteur leur abord est suivi.

L'époux, fier des succès d'une épouse adorée,
La voit, avec orgueil, d'hommages entourée,
Et l'amitié tranquille au milieu des amours,
De gloire et de plaisirs leur promet un long cours.

Les ardeurs de l'été faisaient place à l'automne,
Heureux temps où Cîteaux de pampres se couronne,
Où le plaideur se tait, où, du matin au soir,
Les moines d'Auvilé font crier leur pressoir,
Où, fuyant de Paris les désertes soirées,
Les Damis, les Eglés négligemment parées,
Trouvent à la campagne un bonheur plus constant,
Réunis tout le jour, sans se perdre un instant.
L'espérance et la mode y mènent nos trois belles,
Leurs époux fortunés, leurs courtisans fidèles :
Cent billets différents par les Grâces dictés,
Marquent différents jours aux amis invités.
On aura Coquelet, Musson, Préville, Gaure,
L'abbé de Caraman qui les surpasse encore ;
Ce qui donne sur-tout un plus riant espoir,
Quatre banquiers de jeu reviendront chaque soir ;
Et sur un air charmant qui court toute la ville,
Laujon pour une fête arrange un vaudeville.

Un oracle pourtant, et d'un aussi grand nom
Que les antres de Cume et les forêts d'Ammon,
Les a d'un juste effroi fait frémir dès la veille.
Sous les mains d'Artémise, ô terreur ! ô merveille !
Les cartes répondant à leurs voeux indiscrets,
Ont d'avance tracé les célestes décrets.
Du pique et du carreau l'odieuse rencontre
N'annonce que pleurs, deuil, sang versé, malencontre.
Trois fois l'ordre fatal expressément détruit,
Ramené par le sort, fut trois fois reproduit.

On frémit un moment d'un si fâcheux présage,
Mais un moment dissipe une frayeur si sage.

L'opéra finissait, et, du fond des forêts,
Le soir, sur les chemins, a ramené le frais.
Plus légers que les vents, seize coursiers rapides,
Que l'écume blanchit sous leurs harnais humides,
Volent, laissent au loin les passants effrayés;
Un tourbillon les suit, le feu sort sous leurs pieds.
A l'éclat des flambeaux l'ombre de la nuit cède,
Et le jour, en fuyant, les suit et les précède.

Au couchant de Paris est un mont fréquenté,
D'où l'œil possède au loin cette vaste cité:
Lieu fameux par ses eaux, dont le secret mélange
Guérit les estomacs que l'excès y dérange.
Là, règne sur les airs un palais enchanté,
Le luxe, sans orgueil, y sert la volupté.
Dans un riant salon qu'a meublé la mollesse,
Tous les jeux inventés vous ramènent sans cesse.
Vingt boudoirs préparés par la main du désir,
En s'offrant au repos, invitent au plaisir;
Et vingt bosquets encore, à l'entour du parterre,
Présentent aux amours leur abri solitaire.
Le voisinage ajoute aux charmes du séjour;
Une foule d'amis y revient chaque jour.
De Paris on atteint cette heureuse demeure
Que l'aiguille au cadran marque encor la même heure.

Tendres amis, enfin vous voilà réunis!
Quelle ivresse de joie enflammait vos esprits!
Quelle ardeur de plaisir, d'amitié mutuelle
Chacun ressent, espère, attend ou se rappelle!

O toi qui nous as peint en vers mélodieux
Les festins de l'Olympe et le rire des dieux,
Comment eût réussi ta muse inimitable
A peindre les éclats de dix Français à table?
Quand le souffle du vent, agitant les guérets,
Entre l'or des épis fait jouer les bluets,
Dans ces ondes de fleurs on n'en distingue aucune,
L'œil voit mille couleurs et ne peut en voir une :
Ainsi, tous leurs propos, dictés par le plaisir,
Sont pleins de traits d'esprit qu'on ne pourrait saisir,
Où la gaîté bruyante à la raison s'allie,
Et l'aimable réserve à l'heureuse folie.
Vers la fin du souper, quand déjà sont offerts
Ces vins rendus meilleurs par le trajet des mers,
Tandis que des cristaux l'édifice agréable
Offre un jardin fertile étalé sur la table,
Tous sachant que Valmir excelle à bien conter,
Les yeux sur lui fixés, aimaient à l'écouter.
Valmir laissait parler sa confiance heureuse.
L'assurance de plaire, aux sots si dangereuse,
Donnant un libre essor à l'esprit satisfait,
Ajoute aux agréments quand on plaît en effet.
Il contait les regards, les gestes et les mines
Que le soir il a vus dans les loges voisines :
C'est lui qui ramena dans la société
Cet art de contrefaire, aujourd'hui si fêté :
Il nomme par son geste; et d'une adresse extrême,
Tous ceux qu'il fait parler semblent parler eux-même,
Il prend leur voix, leurs traits, leur esprit, mais soudain
Entre les yeux frappé d'une boule de pain,
Il s'arrête : Silvie en détournait la vue,
Paraissant se cacher pour en être aperçue,

Il la voit, il s'écrie, il reconnaît l'amour,
Et des restes d'un pain qu'il saisit à son tour,
Sous ses doigts recourbés trente boules pressées,
Par un doigt qui s'échappe adroitement lancées,
Frappent toutes au but que leur marquent ses yeux.
Ainsi tombe la grêle à coups impétueux
Sur un faible arbrisseau qui, ployant sous l'orage,
S'agite et veut en vain relever son feuillage.

A ce trouble naissant Corinne ajoute encor :
C'est Vénus dans ses mains tenant la pomme d'or.
Ses yeux étincelaient d'une riante audace,
Du coup qu'elle suspend chacun craint la menace :
On se couvre des mains de peur d'être surpris,
Le soin de l'observer suspendait tous les ris.
Le coup part, un éclair fend moins vite la nue,
Et sa rapidité le dérobe à la vue.
Mais à l'instant, d'Azir plus rapide et plus prompt,
D'Azir faisant toujours ce que les autres font,
Toujours s'abandonnant dès qu'un autre commence,
Impétueux, se lève, et vers elle s'élance,
Lui qui toujours blessant ou blessé dans ces jeux,
Pour être maladroit, se croyait malheureux.
Tous suivent un exemple où leur penchant s'accorde;
L'amour, en se jouant, prend l'air de la discorde,
Quand Dimas, vieux seigneur, jeune malgré les ans,
Veut ralentir l'ardeur de ces jeux imprudents.
Dimas, jeune autrefois, dans une cour blasée
Joignit au ton dévot une importance aisée,
Devint sous la régence un honnête vaurien,
Changé comme son siècle, en ce temps il n'est rien;
Et toujours gouverné par nos airs incommodes,
A pris, quitté, repris plus de deux mille modes.

Vingt règnes de beautés célèbres à la cour
L'ont vu redevenir vingt fois l'homme du jour;
Et discret confident des plus tendres mystères,
Il sait de tout son temps les véritables pères.
Le vieux seigneur Dimas, riant avec dépit,
Recule son fauteuil, pousse la table, et dit
« Qu'il a connu des fous et quelquefois des sages
» Bien fâchés, bien punis de pareils badinages;
» Que souvent, dans le feu de ces emportements,
» Le mari qu'on oublie observe les amants;
» Que de ces vains défis l'acharnement risible
» Rend des jeux au combat le passage insensible;
» Que ces jeux au couvent doivent être laissés,
» Et qu'enfin tout importe à dix-sept ans passés. »

Mais obscurcissant l'air et remplissant la chambre,
D'un nuage de poudre et d'une vapeur d'ambre,
Alors, ses faux cheveux envoyés au plafond
Laissent à découvert les neiges de son front,
Et changent au milieu d'une clameur soudaine,
La tête de Sénèque en tête de Silène.
Avec l'air de Silène, il en a pris le ton :
Aussitôt, sa folie égalant sa raison,
Il voit Corinne fuir, et vole sur ses traces.
Jusque dans son affront il conserve ses grâces.
Il court; son front est nu, son air audacieux,
La haine est dans sa bouche, et l'amour dans ses yeux.
La nymphe redoutant l'audace du satyre,
Mêle à des cris d'effroi de longs éclats de rire.
Vierges de l'Hélicon, vous n'avez point chanté
Ce qu'en la saisissant le vieillard a tenté.
Mais la beauté qu'ailleurs un coup-d'œil eût blessée,
Perd dans ses jeux le droit de paraître offensée.

Là, rivaux furieux, deux lutteurs s'embrassant,
Leurs rires énervaient leur effort impuissant.
Valmir est plus heureux; dans sa douce folie
Il poursuit, il atteint, il attaque Silvie;
Il saisit un instant où l'on peut tout oser,
Et la punit enfin par le vol d'un baiser:
En vain entre ses bras, riante, mais farouche,
Elle oppose les mains et détourne la bouche:
La lutte l'enhardit; prompt à recommencer,
La peine qui l'attend l'invite à l'offenser.

C'est ainsi que leur joie, emportée, étourdie,
De ses propres clameurs se croyait applaudie.
Cependant, le destin prend ses balances d'or,
Comme il fit au combat d'Achille contre Hector;
Non les mêmes pourtant, mais des bassins plus minces
Qui servent à peser les promesses des princes,
La foi de leurs traités, les modernes amours,
Les paroles d'honneur qu'on donne de nos jours,
Ces bruits, ces grands éclats de prompte renommée,
Dont le feu si brillant se dissipe en fumée.

Les bassins suspendus hésitent deux instants,
Leur légère amitié n'y tient pas plus long-temps,
Et le souffle du vent venant à la traverse,
La balance, en flottant, se tourne et se renverse.
On vit en ce moment, dans le vague des airs,
Errer des feux follets semblables aux éclairs,
Et le croissant pâlir; et, cette nuit entière,
Vénus de son étoile éteignit la lumière.
Mais en quittant les jeux pour compter des malheurs,
Suspendons nos récits et retardons nos pleurs:
Prêt à gravir les monts qui couronnent la plaine,
Le voyageur prudent s'assied et prend haleine.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

Ainsi, tous nos plaisirs sont vains et passagers,
Les ris ont leur fatigue, et les jeux leurs dangers;
Le plus discret amour a sa folle imprudence.

Un jour de jeux publics, de festins et de danse,
Quand des ombres du soir l'horizon fut voilé,
Tout le peuple, à grands flots, sur la place assemblé
Regardait dans la nuit de brillantes fusées
Fuir en laissant au loin leurs traces embrasées,
Et mille et mille feux se jouaient dans les airs;
L'un défiait la foudre, un autre les enfers :
Tout-à-coup, sort du toit d'une maison voisine
L'incendie apportant la mort et la ruine.
L'épouvante, les cris, la flamme, le tocsin,
Appellent, à grand bruit, guet, pompes, capucin;
Mais de l'embrasement réfléchi dans la nue
L'éclat annonce au loin l'effroyable étendue.
Le bal est remplacé par l'horreur et le deuil;
Ainsi tous nos plaisirs changent en un clin d'œil.
Mais l'amitié qui fuit et fait place à la haine,
Le scandale, les maux qu'une rupture entraîne,
Des changements humains, c'est là le vrai tableau.
O mille fois heureux qui, jusques au tombeau,
Sans injuste dépit, sans injustes alarmes,
Dans les mêmes amis trouve les mêmes charmes!

Artémise, tranquille au milieu de ces jeux,
Témoin de leurs plaisirs, en jouissait comme eux;

Rien n'avait ébranlé sa paisible indolence,
Et ce défaut si doux lui tient lieu de prudence.
Tel au bord de Saint-Cast, provoquant le destin,
D'Aiguillon retranché sur un sommet lointain,
Entre l'Anglais et nous vit flotter la victoire,
Et loin de tout péril se réserva la gloire.
Mais l'effort d'un torrent déracine un rocher.
Corinne à ce repos sut bientôt l'arracher.
On se plaît à les voir se défier, se craindre,
Se joindre, s'éviter au moment de s'atteindre :
La table les sépare, et ce vaste circuit,
Où l'on voit devant soi courir ceux que l'on fuit,
Par les tours redoublés que chaque pas commence
Est dans un court espace une carrière immense.

Un vase sur la table était encor resté,
D'un art des Japonais dans la Saxe imité,
Rempli de cette glace aux hivers enlevée,
Que du feu des étés la terre a préservée.
Dans les dessins charmants qui régnaient à l'entour,
On eût vu les malheurs de ce funeste jour.
Apollon exilé de la céleste enceinte,
Oubliait tous les dieux pour le jeune Hyacinthe;
Mais d'un coup de son disque, imprudemment lancé,
Ce malheureux enfant, à ses pieds renversé,
Tombe, et sur le gazon que le sang fertilise,
En le changeant en fleur, ce dieu l'immortalise.
Des biens qu'il a perdus, vain dédommagement :
Et quelles fleurs vaudraient les baisers d'un amant?
Ce vase qui semblait l'ouvrage du dieu même,
Au milieu de ces jeux en offre ainsi l'emblème.
Corinne, menaçant des yeux et de la voix,
Le soulève à deux mains qui tremblent sous le poids.

Artémise en frémit, la conjure, s'écrie,
Et du froid qu'elle craint se sent déjà saisie.
Mais vous, Grâces, Amours, accourez, hâtez-vous,
Fléchissez du destin l'inflexible courroux.
Que dis-je! les Amours et les Grâces légères
Réparent bien des maux, et n'en préviennent guères.
Corinne dont la course eût devancé le vent,
Lève et penche le vase, et verse en l'élevant.
L'autre esquive, et son front touche contre le vase
A l'angle du contour qui termine sa base.

Avez-vous jamais vu dans un beau jour d'été
Une éclipse ravir au monde épouvanté
Les cieux, les champs, les bois, les cités, la lumière,
Et le riant aspect de la nature entière?
Tels, aux cris douloureux dont les cœurs sont glacés,
Tous les jeux sont finis, tous les combats cessés:
On ne sait un moment qui des deux est atteinte,
Une égale douleur sur leurs fronts était peinte.
Mais Artémise court en face d'un miroir;
Son premier mouvement fut le soin de se voir;
Et de sa pâleur même encor plus alarmée,
Au bras de son amie elle tombe pâmée:
Vingt sonnettes alors précipitant leur son,
Font retentir l'effroi dans toute la maison;
Et cent voix parvenant aux chambres éloignées,
Appellent, à grands cris, ses femmes étonnées,
Qui, laissant lentement leur souper commencé,
Savent en arrivant prendre un air empressé.
Lise vient en courant, Lise adroite et gentille,
A qui Minerve même a laissé son aiguille;
Et la vieille Manon qui souffle en la suivant,
Qu'Artémise auprès d'elle avait même au couvent,

Qui dit, en conseillant ce qu'on doit dire ou taire :
« Je connais bien madame, » et ne la connaît guère,
Sert encor par honneur, n'a ni talent ni goût,
Et toujours s'empressant nuit et déplaît en tout :
Esther qui la suivait et qui l'a devancée,
Par les Grâces instruite et sans cesse exercée,
Des moins souples cheveux sait varier le tour,
Suivant l'intention, l'humeur, le ton du jour ;
Met l'adresse aux billets, suit madame aux campagnes,
Détestée en secret de toutes ses compagnes.
Déjà, le vieux Dimas, tant soit peu médecin,
De la beaute mourante a découvert le sein ;
Il lorgne, en usurpant un si doux privilége,
Deux roses qui semblaient éclore dans la neige.
Les invisibles nœuds et les rubans cachés
Sous de plus doctes mains sont bientôt détachés :
Le sang plus librement circule dans ses veines ;
Son corset soutenu des plus souples baleines,
Abandonne, à regret, les trésors de l'amour
Aux baisers du zéphyr et même à l'œil du jour.
Sur les bords où le Rhin roule ses flots superbes,
Les Germains consommés dans l'étude des herbes,
Ont l'art de les réduire en subtiles vapeurs,
Et composent une eau du pur esprit des fleurs :
C'est aux murs de Cologne où ce baume s'apprête,
De nos derniers exploits c'est la seule conquête,
Et de tous mes héros tous les flacons ouverts
Raniment Artémise en parfumant les airs.
Ainsi, dans ce jardin, sous la main qui l'arrose,
On voit se relever et le lis et la rose.
Mais déjà vous craignez que le ressentiment
Ne l'irrite, ou du moins ne l'aigrisse un moment.

O charmes de nos mœurs ! ô vertu de notre âge !
On ne se fâche plus d'un fâcheux badinage,
Et la plaisanterie aux temps de nos aïeux
Fut meilleure, on le sait, mais nous la prenons mieux.

Hélas ! pour amener cette grande rupture,
Il fallait renverser la mode, la nature,
Il fallait...... mais je sens que ma lyre et ma voix
Ont besoin de repos une seconde fois.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT III.

Cependant, la planète où la scène se passe,
Le globe de la terre avançait dans l'espace;
Il a fait sur son axe un grand tiers de son tour,
Et l'hémisphère obscur allait s'offrir au jour.
De reflets argentés l'horizon se colore,
Une clarté douteuse a prévenu l'aurore;
Les objets, revêtus de ses sombres pâleurs,
Montrent déjà leur forme, et non pas leurs couleurs.
Les travaux renaissaient dans les champs, dans les villes;
Et le sommeil, fuyant les humbles domiciles,
Rentre dans les palais, où, dans plus d'un réduit,
Jusqu'au milieu du jour il retrouve la nuit.
Jeunes beautés, voici les heures fortunées
Sous le nom du sommeil à l'amour destinées:
Ah! pressez les instants de vos riants adieux;
Il faut se séparer pour se rejoindre mieux.
Leurs regards sont remplis des plus tendres promesses;
Leurs cheveux détachés tombaient en longues tresses;
Ce désordre charmant ressemblait au hasard;
Mais l'art de leur toilette est détruit avec art.
Hélas! on oubliait un oracle terrible;
Et dans un tel moment aurait-on cru possible,
Quand l'essaim des plaisirs promet de nouveaux jeux,
De brouiller ces amis, de rompre de tels nœuds?
Les cartes toutefois l'ont prédit dès la veille;
Adorons les destins, et prêtez-moi l'oreille.

Il est un monstre affreux qui choisit son séjour
Aux antres où jamais n'a pénétré le jour,
Qui la nuit, en tous lieux, errant dans les ténèbres,
Peuple l'obscurité de fantômes funèbres,
Du vide des tombeaux fait sortir les esprits,
Change un souffle de vent en formidables cris,
Une ombre en assassin, un buisson en armée,
Mais aux yeux attentifs il se perd en fumée;
Il se nomme la Peur: autrefois les mortels
L'encensaient, et le sang arrosa ses autels:
Aujourd'hui, demandez à toutes vos maîtresses,
Des Agnès aux Saphos, des Laïs aux Lucrèces;
Il est encor plus grand qu'autrefois, et les soirs
Il se promène, il erre au fond de leurs boudoirs;
Et si les feux du ciel et les bruits du tonnerre
Ont rompu de la nuit le calme solitaire,
O quel est son pouvoir sur les pâles humains!
Églé sautant du lit, court, ses jupons en mains;
L'incrédule tremblant, et son drap sur sa tête,
Trouve Dieu dans son cœur, au fort de la tempête,
Et les jeunes époux que ce trouble saisit,
Par la frayeur glacés, se serrent dans leur lit.

Ce spectre de la Peur, sous les yeux d'Artémise
Se présente, et voici la forme qu'il a prise:
Un voile à vastes plis de son front descendait,
Un saint et long rosaire à son côté pendait;
Ce voile, au gré du vent, se relève ou s'abaisse,
En laissant sur son sein voir la croix d'une abbesse.
C'était, n'en doutez pas, celle de Bon-Secours,
Qui s'avance, et lui tient ce terrible discours:
« Dans votre jeune cœur les plus futiles craintes
» Ont été par mes soins profondément empreintes;

» Mais des prédictions et des pressentiments
» Vous annoncent ici d'affreux événements.
» Dès que le jour naissant chassera les ténèbres,
» Partez et rassemblez tous les docteurs célèbres,
» Les Pomme, les Mesmer, les Barthez, les Printemps;
» Hâtez-vous, ces gens-là ne guérissent qu'un temps,
» Hâtez-vous, prévenez les célestes menaces. »
Il dit et disparaît, et laisse sur ses traces
Tous ces maux renommés sous les noms de vapeur,
Ces mouvements de nerfs, ces battements de cœur,
Ces frissons où l'effroi devient le danger même.
Elle, près d'obéir à cet ordre suprême,
Jette sur son époux le plus tendre regard,
Et d'une voix tremblante annonçant ce départ:
Combien elle en gémit dans le fond de son âme!
Elle est de ce palais et la nymphe et la dame;
Et vous savez trop bien que nos frivoles mœurs
Dans leur douce licence ont encor leurs rigueurs;
Il faut, ainsi le veut la décence cruelle,
Qu'elle seule partant, tout reparte avec elle.
O décence! c'est toi qui gouvernes Paris,
Capricieuse arbitre et des pleurs et des ris,
Souvent prude, souvent aussi plus indulgente,
Sous les frêles réseaux d'une gaze changeante,
Ne voilant presque rien, laissant voir ton sein nu,
Mais tenant à la main un masque de vertu.
D'abord on se récrie: on concevait à peine
Un dessein si fâcheux, une alarme si vaine.
Faut-il quitter des lieux si chers à leurs désirs?
La peur doit-elle faire envoler les plaisirs?
Le jour devait sept fois succéder à l'aurore,
Et dans les mêmes jeux les retrouver encore;
Et, si l'on ne prévient ce funeste départ,

Les plaisirs de sept jours sont remis au hasard.
Mais ces grandes raisons, chacun les dissimule.
On oppose à sa peur la peur du ridicule,
Les fêtes qu'on attend, les amis invités,
Ces nombreux biribis si gaîment projetés.
Un mot de son époux a seul plus d'éloquence;
Il le dit en secret, elle hésite en silence.

Quand du flambeau du jour ou de l'astre des nuits,
Aux fentes d'un volet les rayons introduits,
D'une onde transparente ont touché la surface,
Ou d'un trumeau dans l'ombre ont effleuré la glace,
Si, par quelque hasard, ce vase ou ce miroir
Dans cette obscurité viennent à se mouvoir,
Des mobiles reflets la lueur incertaine
Du parquet au plafond se joue et se promène,
Vient, fuit, et, dans ses jeux rapides et croisés,
Frappe et refrappe encor tous les murs opposés;
Ainsi notre indolente, encor mal décidée,
Passe de crainte en crainte, et d'idée en idée:
Mais au plus triste choix son esprit s'est fixé,
Et l'arrêt du départ est enfin prononcé.

Muses, divinités de tous mes sacrifices,
Si j'ai de vos concerts préféré les délices,
Aux jeux de la fortune et du monde et des cours,
Maintenant j'ai besoin de tout votre secours!
Haussez ma voix, quittons enfin le badinage
Pour chanter la douleur, la colère, la rage
Peinte sur tous les fronts, sortant de tous les yeux.
A cet arrêt fatal, un cri séditieux
Et des rires moqueurs.... Mais ne dois-je pas craindre
De rallumer un feu que je voudrais éteindre,

D'envenimer le mal que je voudrais guérir,
En rappelant ici ce fâcheux souvenir?

Et ces jeunes amis, ces modernes Achilles,
Ce Nestor des soupers, ces trois jeunes sibylles,
Qui, chaque soir, cherchant l'avenir incertain,
Dans les débris du jeu font parler le destin;
Et ces époux tracés sous mes crayons fidèles,
Du bon goût, du bon ton les plus parfaits modèles;
Tous enfin dans mes vers reconnaissant leurs traits,
Peuvent, en souriant, avouer leurs portraits;
Tous avaient conservé, dans ce désordre même,
Ce ton si renommé, ce mérite suprême:
Mais de quelles couleurs peindre leur changement,
Et comment raconter ce grand événement?

Eux-mêmes, alarmés de leur nouvelle audace,
Reprenaient de ce ton l'enjoûment et la grâce.
Valmir, plus empressé, plus vif, plus séduisant,
Jusque dans son chagrin, soigneux d'être amusant,
Joint la plaisanterie ensemble et la prière,
Et veut de ses frayeurs l'accuser la première;
Mais elle s'indignait de leur sécurité;
La langueur disparaît de son front irrité,
Elle sourit de rage à ces plaisanteries,
Et la nymphe devient l'une des trois furies.
Le chagrin les conduit au même emportement,
Et perdant, sans retour, un espoir renaissant,
Les plaintes, et bientôt les reproches, l'injure
Dont l'aiguillon demeure au fond de la blessure....
Quoi, l'injure? oui, l'injure, et ce ton si vanté,
Plus fin que l'atticisme et que l'urbanité.
Quand au fond de nos cœurs nos passions émues

S'éveillent en sursaut, se montrent toutes nues,
Au moindre mouvement d'un secret intérêt,
Ce ton s'évanouit, cette fleur disparaît;
Tout est peuple, et la cour, la ville, le village;
Le dais et le comptoir ont un même langage.
Le vieux seigneur Dimas, frappé d'étonnement,
Va, vient, parle, s'oppose à cet emportement:
« Et qu'est-ce qu'on dira? Dès demain par la ville,
» Tout ceci va courir sur l'air d'un vaudeville.
» Vous qui depuis deux ans, donnez le ton du jour;
» Depuis deux ans, ce sont deux siècles à la cour!
» Vous allez, de vos mains, renverser votre empire;
» Un ridicule, un rien, un tort peut le détruire.
» Qu'un éternel secret, entre nous concerté,
» Dérobe ce plaisir à la malignité. »
Les vents ont emporté tous les conseils d'un sage,
Déjà l'ordre fatal est donné dans la rage:
Les cochers réveillés se lèvent en jurant,
Un camp surpris n'est pas dans un trouble si grand;
Et lorsque les Anglais, au plus froid de l'année,
Parurent tout-à-coup dans la Hesse étonnée,
Avec moins de désordre, on vit nos grenadiers,
Et nos filles de joie, et nos saints aumôniers
Inonder les chemins, déserter les villages,
Nos deux cents généraux plier vite bagage,
Tout se hâter, tout fuir jusqu'aux murs de Frizlar,
Où, joignant la valeur, et la constance et l'art,
Se jouant des périls, et de son sang prodigue,
Narbonne à ce torrent sut poser une digue,
Et du nom de Frizlar son nom fut couronné
Mais déjà le château demeure abandonné,
Et l'aube du matin voit fuir de ces contrées
Les amours en courroux, les grâces éplorées.

Vous donc qui, dans les jours du plus riant été
Recueillez tous les fruits de la maturité,
Vous leur commune amie, en leur haine insensée,
Osez entre vos mains prendre le caducée ;
Ce traité, je le sais, offre plus d'un écueil ;
Il faudrait un d'Avaux, un d'Estrade, un Breteuil :
Il faut, à leur exemple, et contredire et plaire,
Eclairer l'intérêt, désarmer la colère ;
Mais vos séductions égalent leurs travaux ;
Vous qui sûtes, parfois, accorder vingt rivaux,
Venez, et parmi nous ramenez sur vos traces,
La paix et l'amitié, ces compagnes des grâces.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER CHANT.

DISCOURS EN VERS,

SUR LES DISPUTES.

VINGT têtes, vingt avis: nouvel an, nouveau goût:
Autre ville, autres mœurs : tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point : les desseins éternels
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs; mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Que verrons-nous? Les torts et les travers des hommes.
Ici, c'est un synode, et là, c'est un divan;
Nous verrons le mufti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le pope,
Les antiques rabbins, et les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs agrégés;
Êtes-vous disputeurs, mes amis? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre;
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre;
Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen;
Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémisse
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice;

Et que dans le parterre un poëte envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux,
Tel est le cœur humain : mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir ? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?

Je hais sur-tout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savants gouvernés par la mode,
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit ;
Un peu musiciens, philosophes, poëtes,
Et grands hommes d'état formés par les gazettes ;
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les lois, de Brogli sur la guerre,
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant sans répondre jamais.
« Je ne céderais pas au prix d'une couronne.....
» Je sens..... le sentiment ne consulte personne.....
» Et le roi serait là...... Je verrais là le feu....
» Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
» Il ne m'importe point de plaire ou de déplaire..... »

C'est bien dit : mais pourquoi cette morale austère ?
Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinsinet lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?
Contiez-vous un combat de votre régiment ?
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.

Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gènes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs, homme de sens, homme d'un vrai mérite;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter, de furie;
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir; »
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon, la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit;
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre !

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, suivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme sur un théâtre,
Une dispute en règle, un choc opiniâtre;
L'enthymème serré, les dilemmes pressants,
Poignards à double lame, et frappant en deux sens;

Et le grand syllogisme en forme régulière,
Et le sophisme vain de sa fausse lumière;
Des moines échauffés, vrai fléau des docteurs;
De pauvres Hibernois complaisants disputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les saintes promesses,
Viennent vivre à Paris d'arguments et de messes;
Et l'honnête public qui, même écoutant bien,
A la saine raison de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles!

Mais tous les arguments sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputait jusque dans les festins,
Et tout nu quelquefois, argumentait aux bains.
Etait-ce dans un sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui dans la dispute, à chaque repartie,
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.
C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici:
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche:
Ce mot, j'ai tort, ce mot nous déchire la bouche.
On s'aigrit, on s'irrite, et c'est battre le vent;
Chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de saison;
Et le plus grand des torts c'est d'avoir trop raison.

Autrefois, la Justice et la Vérité nues
Chez les premiers humains furent long-temps connues;
Elles régnaient en sœurs: mais on sait que depuis
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.

La vaine opinion règne sur tous les âges.
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages;
Une foule de dieux, de démons, de lutins
Sont au pied de son trône; et tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers
En bulles de savon, sont épars dans les airs;
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats, le temple et la déesse.
Elle fuit et revient. Elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres;
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.
Une beauté frappante et dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront sous les traits de Brionne,
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,
Un front à cheveux d'or fut souvent adoré.
Ainsi, l'opinion changeante et vagabonde
Soumet la beauté même, autre reine du monde.
Ainsi, dans l'univers ses magiques effets,
Des grands événements sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour, aux pieds d'un sage,
Nous la voyions tomber du haut de son nuage,
Et que la Vérité, se montrant aussitôt,
Vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en haut?

Il est pour les savants et pour les sages même
Une autre illusion : cet esprit de système
Qui bâtit, en rêvant, des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs sur quelques vérités.

C'est par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres ;
L'auteur du mécanisme attacha follement
La liberté de l'homme aux lois du mouvement ;
L'un, du soleil éteint veut composer la terre ;
« La terre, dit un autre, est un globe de verre. »
De là, ces différends soutenus à grands cris ;
Et souvent, sur un tas d'inutiles écrits,
La dispute s'assied dans l'asile du sage.

La contrariété tient souvent au langage ;
On peut s'entendre moins, formant un même son,
Que si l'un parlait basque, et l'autre bas-breton.
C'est-là, qui le croirait? un fléau redoutable ;
Et la pâle famine, et la peste effroyable
N'égalent point les maux et les troubles divers
Que les malentendus sèment dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les discordes funestes,
Les saints emportements de ces âmes célestes?
Le fanatisme, au meurtre excitant les humains,
Des poisons, des poignards, des flambeaux dans les mains ;
Nos villages déserts, nos villes embrasées,
Sous nos foyers détruits nos mères écrasées,
Dans nos temples sanglants, abandonnés du ciel,
Les ministres rivaux égorgés sur l'autel ;
Tous les crimes unis, meurtre, inceste, pillage,
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage,
Sur des corps expirants d'infâmes ravisseurs
Dans leurs embrassements reconnaissant leurs sœurs ;
L'étranger dévorant le sein de ma patrie,
Et sous la piété déguisant sa furie ;
Les pères conduisant leurs enfants aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds?....

Dieu puissant! permettez que ces temps déplorables,
Un jour, par nos neveux, soient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur;
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur;
Et son austérité, pleine de l'Évangile,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il distile.
« Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison;
» Personne, selon vous, n'a ni tort, ni raison;
» Et, sur la vérité n'ayant point de mesure,
» Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature! »
— « Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela..... »
— « Oh! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
» En vous interprétant, la chose devient claire.... »
—Mais, en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord;
Qui discute a raison, et qui dispute a tort.
Voilà ce que j'ai dit; et d'ailleurs, qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, souvent il faut se taire....
—« Mon cher monsieur, ceci cache toujours deux sens;
» Je distingue.... » — Monsieur, distinguez, j'y consens.
—J'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres....
—« Mon fils! nous vous avons défendu de penser;
» Et, pour vous convertir, je cours vous dénoncer. »

Heureux! ô trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des causeurs importuns et des jaloux critiques,
En paix, sur l'Hélicon pourrait cueillir des fleurs!
Tels on voit dans les champs de sages laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les blessures,
En dérober le miel à l'abri des piqûres.

FIN DU DISCOURS SUR LES DISPUTES.

ENVOI

DU DISCOURS SUR LES DISPUTES,

A MADAME ***.

Un jour, on disputait sur ce qui plaît d'abord,
Et qui plaît toujours davantage.
L'un dit : C'est un air noble. — Oh ! non, vous avez tort,
C'est un air fin. — Et moi, j'aimerais fort
Un air de volupté joint avec un air sage.
On citait, on nommait, on disputait encor
Quand on vous vit paraître, et parler et sourire :
Messieurs, voilà ce que j'ai voulu dire,
S'écrièrent tous trois ! Ils parurent d'accord,
Sans cesser de se contredire.

ÉPÎTRES.

A M. DE CHA.....,

SUR LE RENVERSEMENT DE MA FORTUNE.

Eh quoi ! dans mon malheur, c'est moi qui vous console !
Qu'a donc de si cruel l'honnête pauvreté ?
La fortune me quitte et ne m'a rien ôté :
Qu'elle vienne, qu'elle s'envole,
Mon sort ne dépend point de sa légèreté.
Tant qu'a duré sa faveur passagère,
J'en ai joui : j'ai vécu très-heureux ;
Je la perds, sans trouver mon destin rigoureux ;
Et comme on voit partir une aimable étrangère,
Qui nous a plu beaucoup, sans nous rendre amoureux.
N'essayez point d'affermir mon courage
Par ces illusions, le trésor du bel âge.
J'ai vu, de près, la suprême grandeur,
Et le crédit, enfant de la faveur,
Et la richesse, idole du vulgaire,
Et l'espérance, agréable chimère,
Qui va, cherchant un bien imaginaire,
De rêve en rêve, et d'erreur en erreur.
En plein midi, dans un vaste parterre,
De tous côtés au soleil exposé,
Si vous voyez un taillis solitaire
Où les zéphyrs ont fui l'air embrasé,
Vous y courez, vous jouissez d'avance
D'un air plus pur, de l'ombre, du silence,

Et du plaisir de respirer en paix;
Vous arrivez sous ce feuillage épais;
Vous admirez ces ombrages tranquilles;
Mais d'humides vapeurs et d'odieux reptiles
Vous forcent aussitôt à vous en arracher;
Les dieux des bois craignent d'en approcher.
C'est un tableau des illusions vaines;
On dit de loin: « Ah! qu'on est heureux là. »
Nous y courons, et ce n'est plus cela:
Notre plus beau succès vaut rarement nos peines.
Ce n'est ni par orgueil, ni par austérité,
Qu'au sein de la richesse et des plaisirs d'Athènes,
Socrate chérissait sa noble pauvreté:
Toujours environné d'une foule choisie,
Dînant chez Périclès, soupant chez Aspasie,
Employant, il est vrai, mais sans fiel, sans aigreur,
Sa piquante ironie à confondre l'erreur;
Pardonnant presque tout aux grâces du jeune âge,
Lui-même s'étonna qu'un dieu l'eût nommé sage.
Je croirais en aveugle à son autorité.
« Remarquez, disait-il, l'alliance éternelle
» De la douleur et de la volupté;
» Ce sont deux sœurs: l'une à l'autre fidèle;
» Quand l'une vient, l'autre suit; et nos maux
» Naissent de nos plaisirs, nos biens de nos travaux. »
Demandez-vous un sage plus austère?
Voyez Caton, ce fier républicain,
Il s'enivrait, le fait est très-certain,
Mais en causant de quelque grande affaire:
Car, à sa soif, il buvait de l'eau claire,
A ses repas, il mordait dans son pain,
Son appétit cessait avec sa faim (1).

(1) *Huic epulæ vicisse famen*, etc. (LUCAIN.)

Le vil abri d'un mur où croissait l'herbe,
Un simple toit allongé d'un auvent,
S'il défendait de la neige ou du vent,
Lui paraissait une maison superbe;
Un vieux manteau dont il se pût vêtir,
Etait pour lui de la pourpre de Tyr.
Inébranlable en ce mâle système,
De la vertu retranchant l'honneur même,
Faisant le bien sans l'attrait du plaisir,
La volupté n'effleura point son ame,
Et de Vénus, quand l'appas triomphant
L'aiguillonnait à caresser sa femme,
C'était un citoyen qui créait un enfant.
Le beau modèle! le grand homme!
Hélas! ce n'est pas lui que j'aurais imité;
Il le fut peu, même dans Rome:
C'est beaucoup dans Paris que de l'avoir cité,
Quiconque n'est pas faible y passe pour extrême.
Cherchons ailleurs: j'ai consulté
Ceux qui cherchent la vérité
Sous les ombrages d'Académe (1);
Ceux qui, dans la mollesse et dans l'oisiveté,
Couchés sous les berceaux où rêvait Epicure,
Prévenaient, irritaient l'instinct de la nature;
Les enfants plus chéris de ce maître vanté,
Qui possédaient l'art de la jouissance,
Ménageaient leurs plaisirs, et dans la tempérance,
Ne cherchaient que la volupté;
Ceux même qui suivaient les leçons d'Aristippe,
Ne laissant aux humains de règle, de principe,
Que l'intérêt. J'ai fréquenté

(1) *Inter silvas Academi quærere verum.* (Hor. ép. 2, liv. 2.)

Le stoïque pareil au marbre du Portique;
J'ai vu, dans son tonneau, le cynique effronté;
Et mon opinion a souvent hésité
Dans les balances du sceptique.
Ils ont sur le bonheur, tout dit, tout réfuté;
Ils ont, par cent chemins, conduit à la sagesse:
Mais dans leur contrariété
Quelques-uns ont craint la richesse,
Aucun n'a craint la pauvreté.
Vous-même que mon cœur choisirait pour modèle,
La fortune pour vous ne peut être cruelle;
Heureux par vos vertus, quel que soit votre sort,
On vous verra descendre, ou monter sans effort;
Toujours quelque raison vous rendra content d'elle:
Le repos est si doux et la gloire est si belle!
O combien la nature est féconde en plaisirs!
L'hiver a ses beaux jours, et l'été ses zéphyrs.
Dans ces affreux climats où règnent les deux ourses,
Où l'Océan glacé par de tristes hivers,
Est immobile et sourd aux sifflements des airs;
Où les fleuves, six mois, s'enferment dans leurs sources;
Où la nuit, d'un seul voile, embrasse deux saisons;
Quand les Lapons sous terre ont creusé leurs maisons,
Ils vivent, sont heureux, et chantent sous la glace;
Ils savent affronter les climats, et souvent
Un fragile traîneau, plus léger que le vent,
Fuit, vole, et de la neige effleure la surface,
Sans laisser en fuyant une invisible trace.
Ces effroyables lieux ont même leur beauté;
Souvent, dans les horreurs de cette obscurité,
Des rayons du matin la nuit semble parée;
L'aurore, de feux entourée,

Loin de son humide séjour,
Se montre sans ouvrir la barrière du jour,
Et, dans les cieux, quelque temps égarée,
Couvre de ses rubis les antres de Borée.
Cependant, les zéphyrs sortent d'un long sommeil,
Et l'onde blanchissante annonce leur réveil;
Le jour, pendant six mois, ne descend plus sous l'onde;
L'horizon tout entier sert de route au soleil;
Il semble, sur les flots, voguer autour du monde,
L'automne et le printemps confondent leurs trésors,
Tant les cieux ont versé de bienfaits sur ces bords!
Tant d'un soin maternel la nature partage
Entre tous ses enfants son immense héritage!
Dans ces climats si durs, si rigoureux,
Je m'instruisais par cette grande image;
Je méditais le grand art d'être heureux,
Quand mon destin, d'accord avec mes vœux,
Me conduisait non loin de ce rivage :
L'astre inconstant sous lequel je suis né,
Des biens aux maux m'a souvent promené :
Mais, aux événements ployant mon caractère,
En jouissant de tout, rien ne m'est nécessaire.
Dès que j'ai vu l'espérance me fuir,
J'ai suspendu ma course volontaire;
J'ai dans un sort nouveau pris un nouveau plaisir,
Et mon repos forcé devient un doux loisir.
Heureux par cette humeur sagement inconstante,
C'est la facilité qui m'invite et me tente.
Quand de jeunes beautés m'ont pris dans leurs filets,
En m'offrant chaque jour une vaine espérance,
De leur facilité la trompeuse apparence
Etait le piége où je courais.

Un enfant se jouait de ma philosophie;
Et ma sagesse alors devenait ma folie.
Hélas ! vous le savez, échappé de mes fers,
J'aime le souvenir des maux que j'ai soufferts;
Ce que je crains, c'est l'ennui du rivage;
Plus d'une fois j'ai regretté l'orage,
Les caprices, les jeux du perfide élément,
Et le plaisir d'éviter un naufrage :
Est-il vrai que nos cœurs ont besoin d'un tourment ?
Un jour une actrice fameuse (1)
Me contait les fureurs de son premier amant ;
Moitié riant, moitié rêveuse,
Elle ajouta ce mot charmant :
« Oh ! c'était le bon temps, j'étais bien malheureuse! »
Mais revenons à mon adversité
Que j'oubliais. Quand la fable ou l'histoire
Vous ouvre, tour-à-tour, le temple de mémoire,
Voyez-vous que la pauvreté
Fût jamais un obstacle à l'immortalité?
Ulysse nu, dépouillé par Neptune,
Est immortel : un pauvre l'a chanté.
Et dans ce siècle même où le luxe effronté
Rend l'avarice si commune,
En craignant d'injustes mépris,
La pauvreté se cache et méconnaît son prix.
Tu devins immortel, sans appui, sans fortune,
Toi, mon premier ami; toi, qui cherchas Vénus (2)
Sur des rivages inconnus,

(1) Mademoiselle Arnould.

(2) L'abbé Chappe d'Auteroche, de l'académie des sciences de Paris, mort en Californie, où il avait été pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil.

Et par delà les monts Caucases,
L'inconstante Vénus, dont l'orbite et les phases
Se dérobaient à nous dans le vague des cieux,
Et nous semblaient errer, par l'erreur de nos yeux.
Non, l'or de la toison n'eût point causé tes peines ;
Jamais on n'a vu ton vaisseau,
Ni reployer sa voile aux bords de Calypso,
Ni ralentir sa course à la voix des sirènes.
Enflammé pour la gloire et pour la vérité,
Dans ces nobles travaux ton cœur n'a redouté
Ni les déserts glacés, ni ces forêts profondes
D'où l'aigle de Moscou fait fuir la liberté,
Ni le tropique en feu sous un ciel irrité :
Ton courage étonna tour-à-tour les deux mondes.
Mais, hélas ! où t'offrir mes pleurs ?
Où parer ton cercueil de cyprès et de fleurs ?
Sur quelle rive désolée
Trouverais-je le bois où, sans soins, sans honneurs,
S'élève dans l'oubli ton humble mausolée ?
Du moins, en expirant sur ce funeste bord,
Tu jouis d'un succès acheté par ta mort ;
Tes yeux éteints cherchaient un reste de lumière,
Pour ravir au trépas le plus beau de tes jours,
Et tes mourantes mains nous ont tracé le cours
De Vénus éclipsée à ton heure dernière.
Tel est de vos concerts le pouvoir enchanteur ;
Muses, filles du ciel ! recevez mon hommage :
En éternisant ma douleur,
Vous m'en ferez chérir l'image.
Muses ! je vous dois tout. Si j'obtiens le suffrage
De ce ministre heureux et regretté (1),

(1) M. le duc de Choiseul.

Honneur du ministère, et que l'exil honore,
Que, pendant sa faveur, je n'ai jamais chanté,
Ce fut un de vos dons. Si quelquefois encore
Dans mon obscurité me croyant inconnu,
A mon seul nom, je me vis prévenu,
Je dus à vos bienfaits cette heureuse surprise.
On prétend aujourd'hui que le sage méprise
Ce mouvement de vanité :
Je ne sais, mais Horace a lui-même conté
Que lorsqu'il traversait la place,
S'il entendait quelqu'un disant à son côté :
« Voyez-vous cet homme qui passe?
» Regardez vite, c'est Horace! »
Aussitôt, dans une hymne, à vos autels chanté,
O Muses! il vous rendait grace (1).
Laissons aux favoris leur puissance et leur or :
Cette once de fumée est pour nous un trésor.
J'avais fini, non sans quelque paresse,
Cette épître où mes vers coulent en liberté;
Horace, au sein de la mollesse,
En respirant la volupté,
Par sa morale enchanteresse,
Affermissait mon cœur contre l'adversité.
Mais un jeune immortel m'a pris sous son égide;
Un prince (2), ami des arts et de la vérité,
Accorde à ma muse timide
Un bienfait non sollicité.
La fortune revient à sa voix souveraine

(1) *Totum muneris hoc tui est,*
Quod monstror digito prætereuntium.
(Hor. Ode 3, l. 4.)

(2) Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII.

Fixer de mes destins la balance incertaine;
Les vents ne l'agiteront plus,
Et, lorsque j'ai perdu Mécène,
J'ai retrouvé Germanicus.

A MADAME
LA COMTESSE D'EGMONT,
AU BAL.

Beau masque, on vous connaît; la preuve, la voici.
Vous êtes et belle, et jolie;
Et pourtant la nature oublie
Sur chacun de vos yeux la moitié d'un sourcil.
Ce caprice a même son charme,
L'amour a su s'en faire une arme;
Et n'a-t-il pas souvent blessé,
En se servant d'un arc cassé?
Vous savez bien que votre oreille
A le renom d'une merveille;
Dans vos yeux noirs, tout se peint vivement,
La rougeur aisément colore votre joue;
Et dans ce visage charmant,
Il n'est pas un trait qui ne joue
Et n'ait l'expression de quelque sentiment.
Vos lèvres sont faites de rose:
Trop petite est celle d'en haut,
Sa forme naturelle est d'être demi-close,

Et l'agrément naît du défaut.
Plus éclatant que l'albâtre, ou l'ivoire,
Votre col a plus de beauté,
Inspire plus de volopté,
Que ce cygne fameux, d'amoureuse mémoire.
Un jour, vous faisiez un serment,
Votre main pressait doucement
Votre gorge qu'on ne voit guère.
Alors, votre robe légère
En marqua bientôt le contour:
Les dieux que vous juriez, soupirèrent d'amour,
Et les déesses, de colère.
Beau masque, sont-ce là vos traits?
Tous vos défauts y sont, et peu de vos attraits:
La louange et la flatterie
Ne sont point la langue du bal;
Et je vous ai peint tout le mal
Qu'a découvert en vous l'œil perçant de l'envie.

A LA MÊME,

AUX EAUX DE FORGES.

Aux bords de ces tristes fontaines
Où les fièvres et les migraines
Se rassemblent tous les printemps,
Parmi des sots de toute espèce,
Quel art, quel dieu, jeune comtesse,
Sème de fleurs tous vos instants?

Que de bizarres personnages!
Ce mousquetaire entre deux âges,
Les cheveux blancs, l'air étourdi,
Qui vous parlait d'une voix tendre,
Qui toujours paraissait attendre
Un regard qui l'eût enhardi;
Et ce marquis à révérence,
Assez piquant par son silence,
Très-froid, très-méchant, très-poli,
Mordant, sans paraître médire,
Ce qu'on nomme un pince-sans-rire
Cet autre qui joint plaisamment
L'importance à l'empressement;
Et ces abbés qui, par le coche
Nous arrivaient, leurs vers en poche:
Depuis que Gresset s'est jeté
Dans le fond de la Picardie,
Tout ce pays est infesté
Du vent de la métromanie;
Et puis une vieille beauté,
Présidente de qualité,
Entre méchante et doucereuse,
Entre dévote et langoureuse,
Offrant à Dieu languissamment
Le chagrin d'être sans amant.
C'est en pareille compagnie
Que la jeune Septimanie (1)
Sut trouver de l'amusement,
Sans fausseté, sans ironie,
Sans y chercher malignement

(1) Madame d'Egmont.

Le rire amer du persiflage,
Et par un art bien plus charmant
Que le plus charmant badinage,
C'est en tournant à volonté
Tous ces gens à leur avantage;
Ils avaient tous leur bon côté.
Le pince-sans-rire a chanté (1);
La vieille dévote a flatté;
L'empressé s'est tant agité,
Que vos jeux, vos danses, vos fêtes,
A votre choix, se trouvaient prêtes;
Un petit abbé boursouflé,
A la comédie a soufflé.
Chacun a fait son personnage,
Vous avez ri, vous avez plu:
L'art de plaire est une vertu
Quand on en fait un tel usage.

(1) Le marquis de Noailles.

RÉPONSE

A MADAME BOURRET,

APPELÉE

LA MUSE LIMONADIÈRE,

SUR UN PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE D'EGMONT.

Grand merci, madame Bourret,
Du portrait que vous avez fait;
On n'y trouve qu'un mot à dire,
C'est que vous lui donnez un air trop sérieux,
Cette jeune déesse aime beaucoup à rire:
Et ne savez-vous pas qu'Homère peint les dieux,
Riant beaucoup sur la voûte des cieux,
Riant, à ce qu'il dit, d'un rire inextinguible:
Elle rit justement comme eux;
Tout le reste est on ne peut mieux;
La ressemblance en est visible.
Pour tout le reste du portrait,
Grand merci, madame Bourret.
Vous avez cependant trop donné dans la verve,
Quand vous l'avez peinte en Minerve,
Je sais qu'elle aime les héros;
Elle en est sœur, épouse, fille;
Mais elle embellit leur repos,
Et ne conduit point leurs travaux.
D'ailleurs, n'ayant jamais fait quatre points d'aiguille,
Son sein qu'amour a formé,
Ne fut jamais enfermé

Sous les serpents de la Gorgone;
Et les arts de Pallas, les métiers, les rouets
N'ont pas plus endurci ses doigts,
Que le bouclier de Bellone.
Parmi les dieux qui vous sont si connus,
Cherchez donc quelqu'autre modèle,
Hébé, Flore, Psyché, Vénus,
Il n'en est point d'autre pour elle.
Pour tout le reste du portrait,
Grand merci, madame Bourret.
Il lui ressemble trait pour trait:
Cependant, vous l'avez vantée
D'un esprit de discussion,
Et ce trait l'a beaucoup flattée:
Mais comment serions-nous de votre opinion?
Tout, dans ce charmant modèle,
Est agrément
Ou sentiment;
Et lorsque sous les mains de la jeune immortelle,
La persuasion étend ses filets d'or,
C'est, je ne sais, quel charme encor;
Mais la discussion est trop froide pour elle;
Pour tout le reste du portrait,
Grand merci, madame Bourret,
On ne peut mieux trouver pour donner un bouquet.
Que désormais Apollon, s'il sommeille,
Pour votre café se réveille;
Que les Muses viennent s'asseoir.
Toutes les neuf, près de votre comptoir;
Sur-tout que Plutus soit logé dans le tiroir,
Et que l'Amour et les trois Grâces
Ne viennent qu'à propos prendre chez vous des glaces.

A MADAME ***.

Oui, mes jours sont abandonnés
Aux conseils que vous me donnez.
J'ai résolu, belle Sophie,
D'être sage ; mais par ce mot,
Je n'entends point la maladie
Des élèves de Diderot,
Sages de l'Encyclopédie ;
Réformateurs avantageux,
Sophistes toujours pleins d'eux-mêmes,
Qui s'en vont criant anathème
A qui ne pense pas comme eux ;
Et nous répétant que leur gloire
Va faire époque dans l'histoire.
Pardonnez ; vous avez pris goût
A leur audace singulière,
Aimant en cela, comme en tout,
Moins la chose que la manière.
Pardonnez ; je veux être franc.
Je hais encor plus la cabale,
Ennemie et non pas rivale,
Dont le chef est monsieur Le Franc.
De son ambition, couverte
Sous un zèle religieux,
Il ne remporte à tous les yeux,
Que le ridicule odieux
D'être hypocrite en pure perte.

Les pères prêchent à leur fils
Une sagesse plus commune ;
Tous leurs éloges sont compris
Dans un mot: « Il a fait fortune. »
On se conduit bien sagement
Quand, aux genoux de leur idole,
On vit tristement, on immole
Tout plaisir, tout amusement.
J'abjure aussi cette déesse ;
Et ce que je nomme sagesse,
C'est d'avoir de la fermeté,
En conservant quelque souplesse ;
D'unir avec habileté
La raison et la volupté ;
Si parmi la foule importune,
On veut quelque temps se pousser,
Savoir bientôt y renoncer ;
Et travailler pour la fortune
En apprenant à s'en passer.

A MADAME C...

Les Grâces l'ont avoué,
Les amours ont dérobé
La ceinture de leur mère,
Pour la donner à Chloé.
On sait que le don de plaire,
Tout ce qui séduit les cœurs,
La brillante étourderie,
La gaîté, la rêverie,

Les sourires enchanteurs,
Tout ce qui dans la nature,
Pique, flatte, amuse, plaît,
Et donne un tendre intérêt,
Dépend de cette ceinture.
Sans ce vol, qu'auriez-vous eu ?
Ce grand oeil noir bien fendu,
Tous ces traits, dont l'assemblage
Fait la régularité,
Vous auriez eu la beauté,
Un cœur droit, un esprit sage.
Avec tous ces beaux présents,
Dont les dieux vous ont parée,
On vous aurait admirée :
La troupe des dieux enfants
Vous donna les agréments,
Et vous êtes adorée.

A LA MÊME,

AU JOUR DE L'AN 1758.

Ambition, vaine chimère,
Source de craintes et de maux ;
Et toi, moins fatal au repos,
Mais non pas moins imaginaire,
Savoir, dont je fus occupé,
Enfin l'Amour m'a détrompé.
Un mot, un geste, un regard tendre
Un doux sourire de Chloé,

Sont les honneurs qu'il faut attendre :
Le savoir, est de les entendre.
Chloé, qui savez embellir,
Par des grâces toujours nouvelles,
La beauté trop froide sans elles ;
Chloé, qui savez réunir
Les talents et l'art d'en jouir,
Cette année où je vous ai vue,
Où mes transports vous ont émue,
Sans pouvoir assez vous fléchir,
Qu'est-elle dans ma destinée ?
La nommerai-je infortunée ?
Ah ! périsse l'instant fatal
Où, par une pitié cruelle,
Vous m'annonçâtes un rival
Absent, et souvent infidèle,
Maître pourtant de votre cœur,
Et qui s'oppose à mon bonheur !
Mais, si j'en ai bien fait l'étude,
C'est au pouvoir de l'habitude
Que votre cœur est arrêté.
Amour ! c'est toi seul que j'implore :
Donne, pour détromper Chloé,
Au nouvel amant qui l'adore,
Tout l'attrait de la nouveauté.
Permets une infidélité
Qui ne sera point une offense,
Si tu fais qu'au même moment,
Dans les bras d'un nouvel amant,
Chloé retourne à la constance.

A LA MÊME.

Toi, que les tendres amours,
Pour le bonheur de tes jours,
Ont faite, sur leur modèle,
Aussi sensible que belle,
Tu m'aimes, j'en suis certain ;
Tes yeux, ta bouche, ton sein
M'en ont donné plus d'un gage :
Et je doute seulement
Si j'en croirai davantage
Tes baisers ou ton serment.
Mais quel caprice bizarre
Fait encor couler mes pleurs ?
Est-ce Chloé qui sépare
Son amour et ses faveurs ?
Si des mains de la nature
Tu reçus une âme pure,
Songe que par ce présent,
Chloé, la nature même
Te fit une loi suprême
D'obéir au sentiment.
Pourquoi veux-tu donc, cruelle,
Ne pas chercher ton bonheur
Dans ta passion nouvelle ?
Et dis-moi par quelle erreur,
L'amant qui n'a plus ton cœur
Te retrouverait fidèle ?

A MADAME ***.

J'AI bravé, dans le nord, la fureur des hivers;
Les Muses m'ont suivi, non loin de ces déserts
Où l'éternelle destinée,
Des jours et des saisons détruisant le retour,
A composé toute l'année
D'une nuit seule, et d'un seul jour.
D'un peuple soulevé j'ai contemplé la rage.
Tranquille spectateur au milieu de l'orage,
J'ai tombé dans la mer, et je n'ai point pâli;
Au vaste sein des flots, bientôt enseveli,
Lorsqu'on m'en arracha j'ai ri sur le rivage.
Dans mes derniers beaux jours, dans l'âge de jouir,
J'ai vu détruire ma fortune,
Sans adresser aux dieux une plainte importune,
Sans donner à sa perte un regret, un soupir.
Églé, j'ai vu votre colère,
J'ai frémi, j'ai tremblé, j'ai souhaité la mort;
Ce que n'ont pu les dieux, les vivants, ni le sort,
Un seul mot de vous l'a pu faire.

Est moins blanche que ton sein:
Que ta gaîté, tes caprices
Ont fait un lieu de délices
D'un lieu maudit du destin.
Ton humeur libre et volage
Leur offre un espoir trompeur
Mais l'imprudent qui s'engage
Sur la foi d'un badinage,
Pleure bientôt son erreur.
Bientôt on l'entend maudire
Tes regards et ton sourire;
Mais de sa vaine fureur
Les Grâces ne font que rire,
Et l'Amour s'en fait un jeu;
Dieu cruel, qu'on représente
Aiguisant des traits de feu
Sur une pierre sanglante.
O cent fois infortuné
Qui, par l'espoir amené,
N'a vu de toi que tes charmes!
Hélas! à combien de larmes
L'imprudent est destiné!
Pour moi, battu de l'orage,
Las des maux que j'ai soufferts,
Les débris de mon naufrage
Sont offerts sur le rivage
Au terrible dieu des mers.

A MADAME DE ***.

L'ÉVANGILE, la fable, en leçons si féconde,
De mille vérités éternel fondement,
Accusent un sexe charmant
D'avoir causé les maux qui désolent le monde.
C'est votre curiosité,
Si j'en crois la métamorphose;
Et Moïse en trouve la cause
Dans votre ambition, dans votre vanité.
A qui des deux devons-nous croire?
Leur double autorité balance notre foi :
Chacun d'eux eut long-temps la gloire
D'avoir de grands peuples pour soi.
Mais, comment concevoir que le courroux céleste
Vous punisse de ces défauts?
Vous n'eussiez point cueilli cette pomme funeste,
Vous n'eussiez point ouvert la boîte de nos maux.
Rien n'altère dans vous les charmes qu'on adore;
Vous en avez l'éclat et non la vanité;
Tous les dons séduisants qu'avait reçus Pandore,
Et non sa curiosité.
De l'une ou l'autre allégorie,
Suivez, à votre gré, les systèmes rivaux;
Mais vous seule, belle Sophie,
Vous seule faites, de ma vie,
Tous les plaisirs et tous les maux.

A UNE NOUVELLE DÉVOTE.

Depuis que le sermon, le salut et la messe
Sont vos uniques rendez-vous,
Et qu'au lieu des aveux si doux,
Pleins de désir et de tendresse,
Faits et rendus à vos genoux,
Vos aveux, humblement, vont se faire à confesse,
Tous les échos du firmament
Retentissent du bruit de ce grand changement.
« Elle a, dit-on, banni tous les plaisirs profanes;
» Elle change en pri-dieu ses molles ottomanes,
» En un bel oratoire un cabinet charmant,
» En l'image d'un saint, celle de son amant : »
Des bornes de la terre aux célestes enceintes,
Ce trait parvient en un moment;
Madeleine l'annonce au chœur des vierges saintes;
Dans un chant de triomphe et d'applaudissement,
On entend votre nom porté de sphère en sphère
Et pour achever saintement
Ce que la grâce a daigné faire,
Les anges inclinés avec dévotion,
Et battant les ailes de joie,
Ne cessent de prier, pour que Dieu vous envoie
La persuasion.

A M. L'ABBÉ DELILLE,

SUR SON POËME DES JARDINS.

Sur les sommets du double mont,
Vous avez su, mon cher Delille,
Vous ceindre des lauriers qui couronnent le front
Et d'Hésiode et de Virgile.

Vous voilà trois fameux rivaux,
Et j'aime à voir dans vos ouvrages
Un semblable sujet et des talents égaux,
Mais la diversité des peuples et des âges.

Hésiode, loin des cités,
De la Grèce naissante éveillant l'industrie,
A donné dans ses vers par les Muses dictés,
Les leçons du travail et de l'économie.

Au peuple roi de l'univers,
Des champêtres travaux rappelant l'innocence,
Virgile a chanté dans ses vers,
Et les paisibles soins, et la simple abondance.

Vous avez égalé la douceur de leurs chants;
Mais, hélas! que nos mœurs sont loin de ces deux âges!
Vous ramenez nos yeux vers les travaux des champs,
Par le charme des paysages.

A MADAME DE....

Non loin du pôle, au bout du monde,
Dans le vaste empire des czars,
Qui fleurit dans sa paix profonde,
Qui devient le pays des arts,
Vous me demandez une esquisse
De sa nouvelle impératrice.
Modèle trop grand pour mes vers,
C'est à la muse de l'histoire,
C'est aux cent bouches de la gloire,
De l'annoncer à l'univers.

Parer d'une grâce infinie
Tout l'éclat de la majesté,
Joindre à la force du génie
Tout l'agrément de la gaîté,
Malgré la souveraineté,
Etre fort bonne compagnie ;
La voilà dans la vérité.
Mille voix ont dû vous redire
Qu'elle a dû plaire pour régner ;
Aussi, son art de gouverner
Tient beaucoup de l'art de séduire.
Séduire, même en réformant,
Ce n'est pas un facile ouvrage ;
Mais on la voit incessamment
Sur tous les points, à tout moment,
Respecter et changer l'usage.

On la voit unir tour-à-tour,
Et la pompe et le badinage;
Tenir superbement sa cour,
Et rire de ce personnage;
Courir le bal jusques au jour,
En méditant quelque loi sage.
Ah! beau masque! l'heureux moment
Où vos grâces, sans diadème,
Touchent les cœurs si vivement,
Où vous régnez par l'agrément,
Où l'on vous cherche pour vous-même,
Où l'on adore, où l'on maudit
Cet agrément qui vous trahit,
Et vous rend le pouvoir suprême.
Dieu vous couronna de sa main,
Nous le prions qu'il vous conserve:
C'est le bonheur du genre humain;
Qu'un grand peuple long-temps vous serve.
Dieu s'entend prier, sur ce point,
Par le bonze, le talapoin,
Le lamas, le dervis, le pope,
Et les trente sectes d'Europe.

A UN AMI.

Puisses-tu, puissé-je moi-même
Briser le joug des superstitions,
Sans prendre, dans aucun système,
D'aussi vaines opinions.

L'homme doit ignorer les principes des choses,
La profonde nature est trop loin de nos yeux.
La seule ignorance des causes
Nous fit tomber aux pieds des dieux.
Mais j'entends la philosophie
Reconnaître un suprême auteur.
Rassemblons tous les maux que ce mot signifie
Nécessaire, éternel, immense, créateur;
Chaque théiste le compose
De tout ce qu'il ne conçoit pas;
Sur ce mot incertain son esprit se repose,
Lorsqu'il a fait les derniers pas.
Reste dans ton incertitude,
Tâche que ton esprit n'en soit pas abattu:
L'homme assuré de sa vertu
Doit douter sans inquiétude.

FIN DES ÉPITRES.

LETTRES

EN VERS ET EN PROSE.

A M. FRÉRON,

SUR UNE FÊTE DONNÉE A BORDEAUX (1).

—

Je vous obéis, monsieur, et je vais vous donner une description de la fête dont on vous a parlé. Madame la comtesse d'Egmont désirant connaître en détail les différentes parties d'un vaisseau, M. Lafore fit le choix d'un bâtiment russe qui devait partir le lendemain, pour porter aux Moscovites cinq cents tonneaux de nos vins et de nos eaux-de-vie.

Vous m'allez demander encore,
Ce que c'est que monsieur Lafore.

(1) Fréron, en publiant cette lettre, s'exprime ainsi :
« L'auteur de cette description ingénieuse est M. de Rulhière, gen-
» darme de la garde du roi, l'un des gentilshommes de M. le maré-
» chal de Richelieu. Il faut pardonner les négligences que vous
» trouverez dans ses vers et à sa jeunesse (il n'avait que vingt-trois
» ans), et plus encore à la promptitude avec laquelle ils ont été
» composés. Cette lettre a été faite dans moins de vingt-quatre heures.

Paris, 25 novembre 1758 ».

Demandez-le au premier passant,
A cette vieille, à cet enfant :
Tout le connaît, l'estime et l'aime.
Il possède un talent suprême
Pour les fêtes; il en donna
D'une beauté très-peu commune;
Mais un jour qu'il en donnait une,
Lui-même en chemin l'oublia.
Qui dirait tout, serait prolixe;
Ses esprits, toujours agités,
Le promènent de tous côtés;
L'air inquiet, le regard fixe,
Il marche à pas précipités,
Et l'affaire qu'il a, c'est celle
Du premier voisin qui l'appelle.
Ah! qu'il faisait beau de le voir,
Lorsque la disette fatale
Désola cette capitale,
Contenant tout dans le devoir.
Un seul jour il quitta la ville;
Le peuple jusques-là tranquille,
A la révolte s'anima:
Il revint, et tout se calma.

Voilà quel est M. Lafore, qui a été l'ordonnateur de cette fête. Il attendait madame la comtesse sur un brigantin dont la chambre était superbement ornée, et dont les rameurs, vêtus de rouge et couverts d'argent, tenaient hautes et prêtes à tomber leurs rames peintes et décorées des armes de M. le maréchal duc de Richelieu.

Dans un ciel pur et sans nuage,
L'astre qui mesure les jours
Précipitait déjà son cours
Vers l'horizon qui le partage,
Et suspendu quelques instants
Entre deux mondes qu'il éclaire,
Il contemplait les habitants
De l'un et de l'autre hémisphère.

C'est-à-dire vers les six heures du soir, par le plus beau temps du monde, une foule innombrable de peuple bordant le rivage, tout ce que Bordeaux a de jolies femmes étant aux fenêtres dans leurs plus galantes parures, M. le maréchal de Richelieu, madame la duchesse d'Aiguillon et madame la comtesse d'Egmont arrivèrent à la première cale, au bruit des canons et des acclamations de joie qu'excitaient leur présence. M. Lafore les reçut sur son brigantin, précédé d'un bateau chargé de canons, de tambourins, de violons et de cors de chasse; il les conduisit au vaisseau russe qui était orné de guirlandes, de tapis et des pavillons de toutes les nations. M. Harmensen, consul de Suède, à l'adresse duquel le vaisseau était arrivé, en fit les honneurs.

Tandis qu'il expliquait à la jeune déesse
Par quel art et par quelle adresse
L'homme si faible et si puissant
Guide un navire obéissant,

Par le secours des vents le conduit sur les ondes;
Comment, s'ils sont sortis de leurs prisons profondes,
La voile abandonnée à leur souffle inconstant
Autour d'un triple mât se resserre et s'étend,

le brigantin revenait au rivage; toutes les dames s'y embarquèrent menées chacune par un volontaire de Guyenne, et ce fut au milieu de la mer, sur le tillac d'un navire, que furent présentées à M. le maréchal ce grand nombre de femmes aimables que le commerce retient à Bordeaux. Une tente était élevée sur le tillac, sous laquelle une magnifique collation se trouva préparée; un vent nord-ouest semblait souffler exprès, pour donner à madame la comtesse d'Egmont le spectacle de trois vaisseaux étrangers qui entrèrent dans le port à pleines voiles, et vinrent saluer le vaisseau qu'elle commandait. Dès qu'il fut nuit, on leva les toiles qui couvraient le tillac; les musiciens y montèrent; le bal commença.

Au bruit des danses, des canons,
Les néréides, les tritons,
Troupe sur les mers adorée,
Se laissant aller sur les flots,
A la faveur de la marée,
Remontèrent jusqu'à Bordeaux.
Ils approchèrent du navire,
Et reconnurent ce héros,
Que, sur les bords de leur empire,

Ils avaient vu, l'un à Mahon,
L'un près de Stade, l'autre à Gênes.
Mais, à voir régner sur son front
Cette grâce qui nous enchaîne,
A ce regard si séduisant
Qu'ils n'avaient vu qu'en frémissant,
Ils le reconnaissaient à peine.

Toute cette troupe se joignit aussitôt aux nymphes de la rivière, qui, s'élevant à demi sur la surface des eaux, dansaient autour du vaisseau, et chantaient plusieurs chansons relatives à la fête et aux personnes qui en faisaient l'objet. Dans le temps que le navire exécutait plusieurs manœuvres, des chaloupes, remplies de tambours et de fifres, descendaient et montaient la rivière ; toute la partie de la ville qui répond au port était illuminée et formait le spectacle le plus brillant.

Entre tous les ormeaux qui bordent le rivage,
Un vieux orme s'élève, et c'est sous son ombrage,
Que, découvrant au loin la surface des eaux,
Le commerçant heureux voit rentrer ses vaisseaux.
Le parjure jamais n'approcha cet asile ;
Et les vieillards disent que de tout temps,
Les traités qu'on a faits sous son ombre tranquille,
Ont été justes et constants.
Un intendant couvert de gloire
(Faut-il que cette tache ait souillé sa mémoire,
Et qu'un grand nom soit obscurci !)
Déclarant aux ormeaux la guerre la plus vive,

Du plus bel ornement dépouilla cette rive.
L'égide de Pallas vint couvrir celui-ci ;
Pallas le préserva de la hache inhumaine ;
Et, consacré depuis ce temps
A la déesse des talents,
Le destin de Bordeaux à son destin s'enchaîne.
Tant que cet orme durera,
Qu'avec respect on soutiendra
Ses rameaux que son tronc ne soutiendrait qu'à peine,
Bordeaux doit être une seconde Athènes.

On sait bien que Pallas est madame la duchesse d'Aiguillon; et, depuis cette grande histoire, l'orme est appelé *l'arbre de madame la duchesse ;* il est taillé en parasol : quatre bancs qui l'entourent renferment un espace de plus de cent pieds de circonférence, qu'il couvre de son ombre.

Plus d'une amoureuse flamme
Y trouva contentement ;
Et, sous cet orme, un amant
N'attend point en vain sa dame.
La nuit, de tous les côtés,
Pourvu que le mari dorme,
On se rend sous ce bel orme :
Aussi, toutes les beautés,
De loin et du voisinage,
Avaient orné son feuillage :
Rubans de toutes couleurs,
Belles guirlandes de fleurs ;
Et, dans ce lieu délectable,
S'étend une grande table

Que couvre un souper fort beau.
Mets brûlants, vins à la glace,
Les dames y prirent place
En descendant du vaisseau.
Si la discorde cruelle,
Sur la table avait jeté
Une pomme *à la plus belle*,
On n'aurait point disputé ;
Et tout le monde devine,
Qu'on eût vu se réunir
Tant de belles pour l'offrir
A vous, comtesse divine.

Tout le peuple se rassembla autour de l'orme ; on entendait voler de bouche en bouche, avec les noms de M. le maréchal, de madame d'Aiguillon et de madame d'Egmont, des louanges simples, naïves, et par conséquent plus flatteuses. On devait exécuter dans ce lieu même un concert et un bal, mais la foule rendit ce projet inutile ; la symphonie se dispersa dans plusieurs maisons ainsi que les dames, et madame d'Egmont alla, dansant de bal en bal, par-tout admirée et par-tout applaudie. La danse fut interrompue par un bruit d'artillerie; on courut aux fenêtres, et on vit les vaisseaux et le port illuminés, et tout le peuple dansant aux chansons, aux fifres et aux tambours ; on tira un feu d'artifice, ensuite les bals recommencèrent.

Et ce qui se fit dans le bal,
Ce que devinrent tant de belles,
Si l'on y vainquit des cruelles,
Si l'on se connut un rival,
Si l'on y fit des infidèles,
C'est là l'histoire de tout bal.
Les premiers rayons de l'aurore
Revirent tout le monde encore,
Et l'on fut se coucher enfin
Vers les six heures du matin.

Au moment où l'on se séparait, le vaisseau russe mettait à la voile, et salua M. le maréchal et les dames de toute son artillerie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. L'ABBÉ DE SADES.

—

Vous voulez donc, monsieur, que toute foi soit détruite chez les hommes? Jamais il n'y a eu de tradition plus constante, plus avouée que celle du laurier miraculeux, né, de lui-même, sur le tombeau de Virgile. Les voyageurs de tous les temps et de toutes les nations attestent que cet arbre merveilleux s'est renouvelé de siècle en siècle, et voilà que vous récusez leurs

témoignages unanimes; vous n'hésitez pas à les contredire dans un ouvrage consacré à la gloire de la poésie, à la gloire de Pétrarque et de Laure, votre parente. Virgile avait prévu cette espèce de sacrilége, et sa réponse est contenue dans sa prophétie :

Viridemque ab humo convellere silvam
Conatus, etc. *

Lorsque vous attentiez aux lauriers toujours verts
Qui, depuis dix-sept cents hivers,
Forment un bois sacré sur l'urne de Virgile,
Lorsque vous profaniez ce solitaire asile
Que le temps respecta, que les dieux ont chéri,
N'entendîtes-vous pas ce formidable cri?
« Cesse un coupable effort, cesse un crime inutile. »
Ah! si le temps l'avait détruit,
Ce laurier que le ciel se plut à voir éclore,
On accuserait l'œil séduit,
Qui croirait le revoir encore.
Des folles superstitions
Il faut briser le joug, dissiper les prestiges;
Mais de belles illusions
Peuvent créer de vrais prodiges.
Qu'a-t-on gagné dans nos jours raisonneurs?
On a glacé les esprits et les cœurs :
Il n'est plus de laurier sur l'urne de Virgile,
Aucun souffle divin n'anime les roseaux;
Plus de faune effrayant pour la nymphe fragile,
Plus de mânes plaintifs dans le creux des tombeaux :

(1) VIRG. Eneid. lib. 3.

La maison même de Lorette
N'a plus d'anges en oraison;
Hélas! notre froide raison
Rend la nature entière et stérile et muette.

Mais, monsieur, le laurier du tombeau de Virgile n'est point un laurier naturel et périssable; et, pour vous en convaincre, voici une preuve de fait. Je sais qu'il en existe de semblables dans toutes les religions, et par exemple, à Lacédémone, dans le temple d'Hélène, on montrait la coque même de l'œuf que Léda avait conçu de Jupiter; à cette vue, les incrédules n'auraient pas beau jeu; mais ici les témoins sont encore au-dessus de la preuve. Voici, monsieur, une feuille du laurier qui ombrage aujourd'hui le tombeau du poëte. La branche sur laquelle on a pris cette feuille a été coupée sur l'arbre même par M. de Ramsay, homme célèbre en Angleterre et en Italie : il l'a donnée à une dame plus célèbre encore, et dans plus de pays, madame la duchesse d'Aiguillon, douairière. Elle espère que vous lui saurez gré de vous détromper par le présent qu'elle me charge de vous envoyer.

La feuille de laurier qu'une muse vous donne,
Est de tous vos succès un présage assuré,
Et les neuf sœurs un jour, à cet arbre sacré,
Viendront former votre couronne.

A MADAME DE....

—

PAISIBLEMENT assis sur les bords du Bouillon,
Loin de tout indiscret, tout causeur, tout brouillon,
Ma muse, si souvent oisive,
Y relisait quelques brouillons;
Mais il pleuvait à gros bouillons.
Ma naïade effrayée allait franchir la rive,
Lorsque votre billet arrive.
La magie et l'enchantement
N'ont point d'effet si prompt : tout change en un moment;
Toutes mes nymphes reconnaissent
Et votre nom, et votre écrit,
Je vois l'air qui s'épure, et le ciel qui sourit,
Et toutes les fleurs qui renaissent.

Voilà, je vous jure, madame, ce qui s'est passé sur les bords du Bouillon, à la réception de votre billet : imaginez ce qu'y produira votre présence. Il est vrai que le retour du beau temps n'a pas été long; mais votre billet était si court!

La nouvelle de l'heureux accouchement de madame de Montmorin m'a fait un extrême plaisir; je vous remercie très-humblement d'avoir bien voulu me l'apprendre. Cette naissance d'un garçon dans le château de Versailles

y doit être regardée comme un augure favorable, et ce présage doit y rendre madame de Montmorin encore plus chère.

Dans mon humble vallon, je n'ai point d'*autres* nouvelles que celles de la pluie et du beau temps, qui sont très-importantes pour nous autres agricoles; les navigateurs les jugent même si intéressantes, qu'ils en gardent fidèlement des mémoires pour la postérité, et peut-être bien que nos mémoires de cour, nos recueils d'anecdotes paraissent aussi vains et aussi frivoles à un homme de mer, qu'un journal du vent et de la pluie le paraît à un homme de la cour. Cette réflexion pourrait mener à la morale, et pour finir, en suivant encore ma comparaison,

Puissent les vents heureux régner seuls parmi nous!
Que tous nos amiraux fassent un bon voyage!
Et qu'Amphitrite et son époux
Soient contents du dernier naufrage.

Puisse sur-tout madame la marquise recevoir avec bonté l'hommage de mon profond respect.

Des bords du Bouillon,
ce 1 juillet 1774.

A MADAME DE.....

QU'EST devenu cet injuste procès ?
Séduisez-vous par vos talents de plaire,
Votre juge, ou votre adversaire ?
Ce sera l'un ou l'autre, et j'attends vos succès,
Sans en douter, sans concevoir d'alarmes.
Et comment résisterait-on
A la justice, à la raison,
Quand votre esprit leur a prêté ses charmes ?
Si Thémis ne voit pas, nous savons qu'elle entend;
Eh bien! que son bandeau contre vous la défende :
Vous séduirez également,
Qu'on vous voie, ou qu'on vous entende.

Des bords du Bouillon,
ce 3 août 1775.

A M. DE MONTESQUIOU.

JE ne puis rester si long-temps, monsieur le marquis, sans vous prier de me donner des

nouvelles de votre santé, et de vos occupations, et de vos plaisirs.

En vers charmants, pleins de gaîté,
Et sans négligence, sans crainte,
Avez-vous récemment chanté
Quelque bergère ou quelque sainte?
Êtes-vous à courir vos bois,
Au son des cors, aux cris des voix,
Poursuivant un cerf aux abois?
Dans ces riantes promenades,
Dans les sentiers de ce vallon,
Où sur des tapis de gazon,
Vous avez conduit vingt naïades,
Venez-vous au déclin du jour
Suivre une tendre rêverie,
Raisonner de guerre ou d'amour,
Et prophétiser sur la cour,
Sans humeur et sans flatterie?

Pour moi, je vous écris d'une campagne fort agréable, à une portée de canon de Vienne: cette distance a été mesurée autrefois par le canon des Turcs. La maison de plaisance que M. le baron de Breteuil a choisie pour y passer les étés, est située sur une colline, au pied d'une chaîne de montagnes escarpées qui, en s'éloignant à perte de vue pour aller séparer des provinces et des royaumes, laissent entre elles une immense vallée traversée par le Danube, couverte d'îles, de villages, de forêts,

et occupée dans sa plus belle partie par la ville de Vienne. Cette ville, resserrée dans l'enceinte de ses fortifications, s'étend beaucoup au dehors de ses glacis, par le nombre infini de jardins et de maisons de plaisance qui forment les faubourgs. Pendant qu'elle était assiégée par une armée de trois cent mille Turcs, c'est sur cette même colline d'où je vous écris, que le grand-visir avait choisi l'emplacement de son sérail; c'est ici qu'au milieu de ses femmes et de ses eunuques, il dirigeait négligemment les travaux de son armée; les combats, la ville et le siége, n'étaient pour lui qu'une magnifique décoration de théâtre. Vous devez juger, M. le marquis, par le choix de ce visir voluptueux, de tous les agréments de cette situation.

Au sommet de ces montagnes, qui paraissent inaccessibles, on trouve un monastère de *Camalduli*. Ces anachorètes ont déjà fait la moitié du chemin qui doit les mener au ciel; ce sont eux qui expliquent aux voyageurs la route que suivit, dans ces rochers, l'armée de Sobieski quand elle gravit sur ces hauteurs, et fondit ensuite sur l'armée des Turcs. Si vous leur demandez quelqu'autre détail, ils vous répondent que cette victoire fut un miracle; que Dieu seul a tout fait; et ils vous montrent la chapelle où les généraux chrétiens entendirent la messe.

De leur solitude ils aperçoivent deux royaumes, et ils ont sous leurs pieds la capitale de l'empire.

Il y avait quatorze ans que j'avais traversé une grande partie de l'Allemagne avec une telle vitesse que mes observations se bornaient à remarquer le manque presque absolu de chemins : à ce second voyage, j'ai trouvé presque par-tout d'assez belles routes. C'est une chose remarquable et toute nouvelle en Europe que cette facilité des communications ouvertes aujourd'hui de Cazan à Cadix, et de Naples à Tornéo. Les chemins de Souabe ont une époque mémorable pour un Français. La plupart ont été faits pour le voyage de la reine. En maint endroit on m'a parlé de ce voyage.

Le bruit de ses jeunes appas
Attirait par-tout sur ses pas
Une multitude ravie ;
Chacun s'en revenait content,
Et, l'ayant vue un seul instant,
En parlera toute sa vie.

Mais il m'a fallu quitter cette route qui m'aurait conduit directement à Vienne, et, dans l'intention de me rendre à Ratisbonne, j'ai traversé un pays qui ressemble à la Germanie du temps des Marcomans et des Sicambres. Je me

suis égaré, par une nuit d'orage, dans une forêt que vous me permettrez de nommer la forêt Hercinie, au sommet d'une affreuse montagne, où je n'étais arrivé qu'entre deux précipices; cherchant ensuite ma route au travers de la nuit, et, qui pis est, au travers des rochers, des ravins, des abîmes, à la lueur des flambeaux qui se sont éteints par la vivacité de l'air et la violence de la pluie. Don Quichotte aurait fait de tout cela une aventure d'autant plus merveilleuse qu'il y entrait véritablement un peu de chevalerie. La seule affaire que j'eusse à Ratisbonne, indépendamment du désir de voir cette ville, était d'y donner la croix de Saint-Louis au marquis de Bombelles, ministre du roi auprès de la diète. On avait bien voulu profiter de l'occasion de mon voyage pour la lui envoyer, et j'étais ravi de faire une chose agréable à un homme formé, ainsi que moi, à l'école de M. le baron de Breteuil, et qui fait bien plus d'honneur à un tel maître.

Je fus encore dédommagé des fatigues de cette mauvaise nuit, par le plaisir de contempler, au point du jour, la plaine célèbre de Nortingue, où Condé vint au secours de Turenne; où le général Mercy, enterré sur le champ de bataille, a mérité, dans sa défaite même, cette belle épitaphe : « *Sta viator, heroem cal-*

cas », si faiblement rendue par cette traduction française : « Voyageur, arrête, un héros est sous tes pieds. » Cette plaine est encore aujourd'hui dans tous ses détails telle qu'elle est décrite dans les Mémoires de M. de Turenne.

Je pourrais ajouter, monsieur le marquis, que ces montagnes impraticables qui séparent les différentes provinces de l'Allemagne, qui leur forment des limites nouvelles, et qui offrent aux plus faibles un rempart contre les plus puissants, ont certainement beaucoup contribué à maintenir dans ce pays le gouvernement féodal, si aisément détruit parmi nous ; mais il faut me presser d'arriver à Ratisbonne, et vous dire quelques mots de cette ville.

C'est là que, toujours grave et toujours inquiète,
Habite tristement, au fond d'un vieux palais,
Sur une estrade et sous un dais,
La déesse de l'étiquette.
Sans cesse la balance et le compas en main,
Mesurant chaque pas, pesant chaque parole,
Voulant régir le genre humain,
Par la cérémonie et par le protocole ;
Tout ce qu'ont jamais inventé
Le respect et la vanité,
Cette folle divinité
Veut aussitôt qu'on l'éternise ;
Mais le bien par elle adopté,
Le bien même devient sottise.

Nous lui devons les grands habits,
Les tabourets, les balustrades,
Les manteaux fourrés, les tapis,
Et les pliants, et les estrades :
Elle sert, dit-on, quelquefois,
La dignité des grands, la majesté des rois ;
Elle est pour leur grandeur une garde fidèle.
Les jeunes Vénus de la cour
Se sauvent quelque temps par elle
De tous les piéges de l'amour ;
Aussi, voyons-nous sa puissance
Régner de l'Ecosse au Japon ;
Sous le rochet et le jupon,
Elle a ses martyrs en France.
Son culte, sa religion
Fleurissent à Pékin, à Stockholm, à Lisbonne ;
Mais la ville de Ratisbonne
Est sa ville sacrée : on y voit, nuit et jour,
Ses ministres les plus ineptes ;
On n'y vit que de ses préceptes ;
C'est là que ses dévots, ses prêtres, ses adeptes
N'osent ni respirer, ni penser qu'à leur tour.

En partant de cette ville, je m'embarquai sur le Danube. La chiourme du bateau que j'avais loué était composée de jeunes étudiants en droit et en théologie, de joueurs de harpe et de pauvres juifs qui, pour aller d'une ville à une autre plus commodément que par terre, et sans payer, consentent à faire le métier de forçats, et se dévouent à ramer tout le long du chemin. Je voudrais qu'un peintre vînt faire ce

voyage, et dessiner les vues ravissantes qu'on a quelquefois sur les deux rives de ce fleuve qui coule presque toujours entre deux chaînes de montagnes couvertes de forêts antiques, de paysages cultivés, d'ermitages, de vieilles forteresses beaucoup mieux conservées que ne le sont en France celles qui ont une même origine. Je découvris dans le voisinage de Passau, à la pointe d'une montagne et par-dessus le faîte des arbres, un observatoire que M. de Cassini fit construire il y a quelques années, pour mener de là, disait-il, une perpendiculaire au méridien de Paris. Le bon évêque de Passau était ravi de joie de voir tracer dans les airs une route directe de sa résidence jusqu'à Paris. Il monta sur cet observatoire pour donner de là sa bénédiction à toute la terre : c'est le seul fruit que le monde ait tiré de cette entreprise.

Je m'aperçois un peu tard, monsieur le marquis, que je me suis insensiblement engagé dans un récit de voyage; je finirai en vous disant quelques mots de mon séjour en cette ville. On ne cesse de me répéter que je ne suis pas venu dans un temps favorable, et que la belle saison a dispersé toute la société. Je ne m'en suis point aperçu. La société de M. l'ambassadeur, et la confiance dont il m'honore, ne me laissent

rien à désirer, ni du côté de l'agrément, ni du côté de l'instruction. J'ai vu le général Laudon, de qui le roi de Prusse a dit : « Quelque part où » j'aie regardé pendant la guerre, j'ai toujours » aperçu Laudon au bout de ma lunette. » J'ai vu M. le prince de Kaunitz qui a conduit les affaires de cette monarchie dans des conjonctures si difficiles, qui a vu changer autour de lui tous les ministres de l'Europe, et dont la faveur conservée sans intrigues a survécu à toutes les faveurs qui, de son temps, se sont formées dans les autres cours. Au moment de mon arrivée, il sortait d'une maladie assez sérieuse, et la jeune comtesse Ernest de Kaunitz, une de ses filles, est partie pour acquitter à un fameux pélerinage un vœu qu'elle a fait pour la santé de son beau-père : ces sortes de dévotions sont ici fort en honneur. Vous applaudirez sûrement à celle d'une jeune dame de cette cour, qui, pendant une maladie grave de son mari, fit vœu que, s'il en revenait, il irait sans elle à ce même pélerinage.

Mais les plus grands de tous leurs saints,
Celui qu'on prêche, qu'on révère,
Et dont j'ai vu maint reliquaire
Parer souvent de très-beaux seins,
C'est le confesseur d'une reine,
Le vertueux Népomucène,

Qu'aucun espoir, aucun effroi
Que la mort à ses yeux présente,
N'ont pu forcer de dire au roi
Les secrets de sa pénitente.
Ce roi qui passait pour un fou,
Dans sa démence meurtrière,
Vous l'envoie, une pierre au cou,
Se taire au fond de la rivière.
On vit sur les flots étonnés,
Rayonner de célestes flammes :
Apprenez, mortels, apprenez
A taire le secret des dames.
On vit même s'ouvrir les cieux,
Quand la nuit déploya ses voiles,
Et tomber quinze ou vingt étoiles,
Pour annoncer à tous les yeux
Où flottait ce mort glorieux.
Honneur à Jean Népomucène,
Honneur au saint le plus discret!
Si vous savez quelque secret
D'une bergère ou d'une reine,
Honneur à Jean Népomucène,
Honneur au saint le plus discret!
Vous verrez ici ses images
Dans les palais, dans les villages,
Et dans tous les cœurs féminins.
Aussi vraiment sa gloire efface
Les honneurs de saint Boniface,
Premier apôtre des Germains.
Tout l'empire aujourd'hui préfère
Au saint qui lui prêcha la loi,
Un jeune saint qui sut se taire :

On prise la foi du mystère,
Plus que la véritable foi.
Imitez un si bel exemple,
Seigneur marquis; et qu'aujourd'hui,
Sur le coteau de Maupertui,
Ce jeune saint vous doive un temple.

RÉPONSE

DE M. DE MONTESQUIOU.

Des vers charmants n'étaient pas nécessaires
Pour embellir un soin de l'amitié;
A sa valeur je l'eusse apprécié,
Sans ornements, sans grâces étrangères.
Mais vous avez, et je ne m'en plains pas,
Les procédés d'une aimable coquette,
Qui, pouvant plaire avec ses seuls appas,
N'en est pas moins long-temps à sa toilette.

A M. DE MONTESQUIOU.

J'AI eu l'honneur de faire ma cour hier à madame la marquise dans son palais de Babylone. La bibliothèque m'a ravi : elle aura tout-à-la-fois le faste de la ville, le recueillement d'une solitude, et l'aspect de la campagne.

Les Muses de fleurs couronnées,
Dans le plus riant appareil,
Attendront là votre réveil,
Et voudront à l'envi remplir vos matinées.
Tous ces maîtres fameux de sagesse et d'amour,
Dont vous pratiquez la doctrine,
Et l'ami de Mécène, et l'amant de Corine,
Près de votre bureau s'asseoiront tour-à-tour.
C'est là que leurs ombres volages,
C'est là que les Chaulieux, que les Anacréons,
En prêtant quelquefois l'oreille à vos chansons,
Croiront entendre leurs ouvrages.

RÉPONSE

DE M. DE MONTESQUIOU.

Je suis charmé, monsieur, que vous ayez été content de la visite que vous avez été faire. Elle vous a inspiré des vers charmants, qui n'ont d'autre tort que leur adresse; mais il y a long-temps qu'il a été dit que les poëtes réussissaient mieux dans les fictions que dans les vérités.

Lorsque des lauriers d'Apollon
Vous voulez me faire une aigrette;
Lorsque, pour orner ma retraite,
Vous démeublez votre maison,
D'une bonté si libérale
Je suis fier, comme je le dois.
C'est ainsi que les plus grands rois
Daignent honorer la sandale
D'un successeur de saint François.
Des dons que me fait votre muse
Je me suis vanté ce matin :
Eh! m'a-t-on dit, c'est qu'elle en use
Comme des choux de son jardin.

LES OMBRES,

OU

LA GROTTE MAGIQUE;

L'un des spectacles représentés à la fête donnée par Monsieur et Monseigneur comte d'Artois, le 27 février 1775.

—

La décoration extérieure du lieu destiné à ce spectacle représentait l'entrée d'une grotte, sous un amas de rochers. Au-dessus de l'entrée était cette inscription, tirée du troisième chant de l'*Arioste :*

Questa è l'antica e memorabil grotta,
Ch'edificò Merlino il savio mago.

Quand la cour est arrivée à cette grotte, une magicienne en est sortie, sa baguette à la main, et l'ouverture n'a laissé voir dans l'intérieur qu'une profonde obscurité. La magicienne s'est avancée de quelques pas, et a dit :

Vous, qui que vous soyez, qui comptez pour aïeux
Des héros, des femmes fidèles,
Et des amants loyaux, et des beautés cruelles ;

Et vous, sur-tout, enfants des dieux,
Venez en cette grotte antique et solitaire :
Loin d'ici, profane vulgaire,
Ces mystères sacrés ne sont point pour vos yeux.

La magicienne est rentrée dans sa grotte, et a été se placer dans le fond, sur une hauteur formée par des rochers qui s'élevaient en désordre, et représentaient l'entrée d'une seconde caverne. Une lampe était cachée dans cette cavité ; et cette faible lueur, rassemblée dans un réverbère, dirigeait tous ses rayons sur la magicienne qui était ainsi le seul objet éclairé au milieu de cette profonde obscurité. Une musique souterraine, et dont les sons annonçaient la magie, s'est fait entendre pendant que la cour s'est placée, et la magicienne a dit :

Cet antre est le dépositaire
De l'avenir et du passé.
Le souvenir presqu'effacé
De tout ce qui fut sur la terre,
Peut revivre en ces lieux sous de visibles traits ;
Et sans doute le ciel vous y conduit exprès.
C'est ici la grotte magique,
Où du sage Merlin la tombe prophétique,
Du dieu qui l'inspira révèle les secrets.
Je suis l'antique Mellusine,
Habitante des vieux châteaux,
Et de ces donjons en ruine,
Séjour des Rolands, des Renauds,

Des Clorindes, des Bradamantes,
Preux chevaliers, braves amantes!
Je conserve les vieilles tours
Où ces héros tenaient leurs cours;
Et j'en écarte les outrages
Des arts, des modes et des âges.
J'ai sauvé des profanes mains
Les armures qu'ils ont portées;
J'ai caché dans les souterrains
Des amas d'armes enchantées;
Et, pour défendre les débris
De ces voûtes inhabitées,
Par mes hurlements et mes cris,
Plus d'une fois, dans l'ombre noire,
A tous leurs voisins j'ai fait croire
Qu'il y revenait des esprits.
Dans le temps, l'heureux temps de la chevalerie,
Déployant ma puissance aux yeux de l'univers,
Je remplissais la terre, et les cieux, et les mers,
Des merveilles de la féerie.
Tous les devins l'ont prononcé;
Les mœurs antiques vont renaître.
Du beau jour qu'ils ont annoncé
L'aurore commence à paraître:
Déjà je vois de tous côtés
Les plumes et la fraise, et les collets montés.
On raconte les jeux de l'antique vaillance,
On essaiera bientôt et le casque et la lance;
Et déjà l'essaim des amours,
Tout fier de ce nouveau costume,
En se jouant sous quelque plume,
Prend le ton des anciennes cours.

Du toit d'un vieux donjon armé de ses tourelles,
J'ai vu flotter dans l'air ces parures nouvelles.
J'ai dit : « Voilà les temps fixés par le destin. »
Aussitôt deux dragons, menés par un lutin,
M'ont offert leur dos et leurs ailes.
Je viens comme autrefois, dans cet antre profond,
Consulter la voix souterraine
Du vieux devin de Pharamond;
Et le sort ici vous amène,
A l'instant qu'elle me répond.
Qu'aux accents de ma voix le temps passé s'éveille;
Qu'il vienne accélérer ces heureux changements :
Vivants, faites silence; ombres, prêtez l'oreille.
O toi! que font pâlir les noirs enchantements,
Douce lumière des amants,
Lune, achève ton cours en règnant sur les nues;
Astres, ne cherchez point de sphères inconnues;
Cieux, poursuivez vos mouvements;
Terre, ne t'émeus point; dormez sous vos rivages,
Vastes mers; feux du ciel, dormez dans vos nuages;
Dans la profonde nuit des âges,
Vous, siècles à venir, arrêtez-vous long-temps :
D'un règne fortuné que le ciel favorise,
Ne pressez aucun des instants ;
Suspendez la course des temps,
Et que le présent s'éternise.
Mais vous, qu'en vos travaux je soutins autrefois,
Vous, ombres des héros, reconnaissez ma voix :
Chevaliers sans reproche, et maîtresses fidèles,
Ombres, hélas! des temps passés,
Venez à vos neveux vous offrir pour modèles :
Ombres heureuses, paraissez.

En prononçant ces derniers vers, la fée, d'un coup de baguette, a fait paraître un tableau magique qui représentait une lice préparée pour des joutes : les ombres ont exécuté un tournoi au bruit d'une musique militaire. Après la première marche, un jeune homme a été armé chevalier par la dame qui présidait au tournoi. Il y a eu quatre joutes dans lesquelles ce jeune homme a été vainqueur. Au moment où la dame qui présidait, et dont il était chevalier, allait lui donner la couronne, la musique a cessé ; la dame-ombre est restée le bras suspendu, la couronne à la main au-dessus de la tête du vainqueur, et la magicienne a dit :

Voilà les véritables fées,
Qui de l'antique honneur élevaient les trophées ;
Rivales en aimant ces illustres rivaux,
Leurs regards devenaient l'âme des grands travaux.
Ma voix, en ranimant ces muettes images,
Princes, jeunes appuis du vieil honneur français,
Des vœux que vous formez annonce le succès.
Mais si l'on veut ici revoir les anciens âges,
Jeunes beautés, ces heureux changements
Dépendent en effet de vos enchantements.
Si vous avez la douce fantaisie
De rappeler l'antique courtoisie,
La foi dans les serments, dans les simples discours,
Et la constance des amours ;

Si vous voulez que, pour vous plaire,
Discret et célèbre à-la-fois,
On puisse offrir à votre choix,
La renommée, ou le mystère;
Jeunes beautés, ces heureux changements
Dépendent en effet de vos enchantements.
Attendez les vainqueurs au bout de la carrière;
Embrassez-les, couverts de leur noble poussière:
A de tels enchanteurs s'adressaient vos aïeux;
Et toute la féerie est encor dans vos yeux.

Ce mot *embrassez-les*, est fondé sur l'usage de ces temps-là. Voici ce que disent les mémoires sur la chevalerie : « A la fin du tournoi, » les officiers d'armes allaient prendre, au son » des instruments, celles qui devaient présenter » le prix au vainqueur. Il avait droit de leur » donner un baiser, en recevant le prix de sa » gloire. » Pendant que la magicienne prononçait ces quatre derniers vers, la dame-ombre a couronné le vainqueur ; il lui a donné le baiser qui était le prix de la victoire, et le spectacle a fini avec les derniers mots qu'a prononcés la magicienne.

FIN DES LETTRES EN VERS ET EN PROSE.

CONTES.

LES MÉTAMORPHOSES D'ÉRÉSICTÉE.

—

La naïade Érésictée
Se jouait sur son ruisseau;
Et sans bruit, l'heureux Protée
S'approchait en nageant sous l'eau.
Soudain la nymphe éperdue
Voit son amant, se voit nue :
Elle fuit dans les airs, et s'envole en oiseau;
Elle s'abat toute agitée
Sur un rameau,
Près d'un moineau :
C'était Protée.
Elle fuit, et le dieu n'atteint au haut des airs,
Qu'une flamme pareille à celle des éclairs.
Heureux modèle
Des amants,
Il la suit dans ses changements,
Change comme elle,
Et la poursuit dans tous les éléments.
Se mêlant aux feux du tonnerre,
Il entraîne avec lui cette vapeur légère.
La nymphe en pleurs
Echappe à la nue embrasée,
Tombe en rosée :

Mais le dieu la devance, et l'attend sous les fleurs.
Nymphe sévère,
Vous fuyez vainement :
Rien n'est seul ; tout a son aimant,
Et tout ce qui pourra vous plaire
Cachera toujours votre amant.
Elle a cessé de se défendre,
Et le premier plaisir que son âme ressent,
Est le doux plaisir de reprendre
Tous ses attraits pour son amant.

LA CHANOINESSE.

Une superbe chanoinesse
Portait dans ses sourcils altiers
L'orgueil de trente-deux quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,
En présence de l'Eternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendait la presse,
Et s'avançait le nez au vent,
Un faux pas fit choir la déesse,
Jambe en l'air, et front en avant.
Cette chute fut si traîtresse,
Qu'en dépit de tous ses aïeux,
Qui voulut, vit de ses deux yeux
Le premier point de la noblesse ;
Car on ne peut nier cela,

Toute noblesse vient de là.
Ce point en valait bien la peine,
L'ivoire, le rubis, l'ébène
N'ont rien de plus éblouissant;
Elle avait raison d'être vaine.
Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevait en rougissant,
Et rassurait d'un air décent,
Mais plein de feu, mais plein de grâce,
Sa pudeur prise au dépourvu :
Ah ! monsieur, dit-elle à voix basse,
Ces messieurs bourgeois l'ont-ils vu?

LE DON DU CONTRE-TEMPS.

TOUT l'univers sait comment
Vénus reçut dans la Grèce,
Pour unique vêtement,
Sa ceinture enchanteresse.
On sait moins communément
Que l'époux de la déesse
Reçut du sort malfaisant
Un charme d'une autre espèce,
Et tout un autre présent.
C'est une lourde besace,
Où les dieux avaient jeté
Esprit, savoir et gaîté,

Tous trois pris hors de leur place;
Ensuite l'empressement,
Qui va, vient et se démène,
Et se met tout hors d'haleine,
Pour manquer le vrai moment.
Dans ses énormes sacoches,
Pleines de talents pareils,
Vous trouverez les reproches,
Les soupçons et les conseils,
Et la morgue du précepte,
Le rire faux et l'inepte,
Les pédantismes divers,
Même celui des bons airs,
Et tant de petites ruses;
Les grandes prétentions,
Et les mauvaises excuses
Des bonnes intentions;
Mais fût-on la beauté même,
N'eût-on que quinze ou vingt ans,
Entre ces dons importants,
Sûr de déplaire en tout temps,
Le premier, le don suprême,
C'est le don du contre-temps.
Or, sur la voûte céleste,
Vulcain marchant de travers,
Par un accident funeste,
Son sac s'ouvrit dans les airs,
Et tout sortant pêle-mêle,
Tous ces talents entassés
Sont tombés, comme la grêle,
Sur gens que vous connaissez.

—

MONSIEUR D'OSMOND.

Après avoir eu cent maîtresses,
Chez les filles et les duchesses,
Et fait ce que font dans Paris
Tous nos jeunes gens bien appris,
Réduit aux maîtresses communes,
D'Osmond, qui se sentit baisser,
Vit bien qu'il fallait renoncer
Au métier des bonnes fortunes,
Et résolut de faire enfin
Ce que nous nommons une fin:
Une fin! c'est un mariage.
Deux mois avant, il devient sage,
Il rompt toute affaire de cœur;
Il recueille pour son ménage
Ce qui lui reste de vigueur;
Et sa flamme, ainsi reposée,
Dans le lit de son épousée,
Fit si beau feu, l'étonna tant,
Qu'il se disait: Oh! sur mon âme,
Si j'avais cru valoir autant,
Je n'aurais pas encor pris femme.

LA CONVERSION.

Tôt ou tard, quoi qu'on pense, il faut
Revenir à résipiscence.
Je fus, c'était mon seul défaut,
Aux jours de mon adolescence,
Près du beau sexe, un franc vaurien.
Hélas! il est si difficile
D'être à cet âge homme de bien.
Le vice est doux, le cœur fragile,
Et le démon est si malin!
Mais, m'a-t-on dit, le ciel accorde
A tout péché miséricorde.
Aussi je me réformerai;
Je me consacre à la morale:
On en parle, j'en parlerai;
On en écrit, j'en écrirai.
Pour effacer trop long scandale,
Si besoin est, j'en rêverai;
Mieux que tel auteur à gros livre,
Je prêcherai l'honneur, la foi:
Je veux, si je ne puis bien vivre,
Qu'on vive bien autour de moi.
Très à point s'offre à ma mémoire,
Pour aider mes bons sentiments,
Un fait récent, un fait notoire,
Un fait des plus édifiants;

Je veux vous en conter l'histoire.
Femmes dont, en leurs plus beaux jours,
La conduite avait été leste,
De leurs ans livrés aux amours,
A Dieu voulaient donner le reste.
Vous riez.... D'honneur, au miroir,
Sans crainte elles pouvaient se voir :
Leurs cœurs, qui de travers s'accusent,
Encor quelque mérite avaient;
Mérite du moins se croyaient :
Souvent, sur ce, femmes s'abusent.
Toutes deux, tête à tête, un soir,
S'ennuyant presque, après avoir
Epuisé dans mainte saillie,
Et médisance et calomnie,
Faute de mieux, parlaient devoir.
— Je veux me réformer, ma chère;
Conseillez-moi, que dois-je faire ?
— Il faut renvoyer votre amant.
— Fort bien; mais pour en prendre un autre.
— Moins dépenser. — Bon! de l'argent ?
Mon époux est si bon apôtre.
— Ne plus jouer. — Le jour, hélas !
Est si long. — Ne jamais médire.
— Mais nous n'aurons plus rien à dire.
— Quitter le rouge. — On n'y tient pas....
— Il me vient une bonne idée.
Vos scrupules sont fort gênants :
Pour n'en être plus obsédée,
Faites un peu jeûner vos gens.

—

L'A-PROPOS.

—

Cet infatigable vieillard,
Qui toujours vient, qui toujours part,
Qu'on appelle sans cesse, en craignant ses outrages,
Qui mûrit la raison, achève la beauté,
Et que suivent en foule, à pas précipités,
Les heures et les jours, et les ans et les âges;
Le temps qui rajeunit sans cesse l'univers,
Et de l'immensité parcourant les espaces,
Détruit et reproduit tous les mondes divers,
Un jour, d'un vol léger, suspendu dans les airs,
Aperçut Aglaé, la plus jeune des grâces.
Son cortége nombreux fut prompt à s'écarter;
Le dieu descendit seul vers la jeune immortelle :
Ainsi l'on voit encore, à l'aspect d'une belle,
Les heures, les jours fuir, et le temps s'arrêter.
Il parut s'embellir par le désir de plaire,
Et sans doute, le dieu du temps
Sut préparer, sut choisir les instants,
Ceux de parler, ceux de se taire;
Enfin, il fut heureux, malgré ses cheveux blancs.
Un autre dieu naquit de ce tendre mystère;
Cherchez la troupe des amours,
La plus leste, la plus gentille,
Vous l'y rencontrerez toujours,
C'est un enfant de la famille.

Le don de plaire promptement,
Les rapides succès, les succès du moment,
Forment sur-tout son apanage;
Il est le dieu des courtisans,
Et la faveur des cours est encor son ouvrage,
Même quand elle vient par les soins et les ans.
Il donne de la vogue aux sages,
Quelquefois de l'esprit aux sots,
Le bonheur aux amants, la victoire aux héros.
On ne le voit jamais revenir sur ses traces;
Il fuit comme le temps; il plaît comme les grâces;
Et c'est le dieu de l'à-propos.

LES MASQUES.

Un jour au bal, masqués jusques aux dents,
En domino, s'en allaient deux quidams.
C'était le nonce; il arrivait de Rome,
Ne connaissant en France pas un homme,
Pas une femme : il tenait par la main
Son confident, un jeune abbé romain.
Vous connaissez le bal : on pousse, on crie,
On court; la joie y devient la folie.
Le pauvre nonce, au milieu de ce flux,
Toujours poussé, croyant marcher à terre,
Blessa le pied d'un jeune mousquetaire,
Qui crie : Ah! b..... Alors un peu confus,
Le nonce dit tout bas à son confrère,
Allons-nous-en, nous sommes reconnus.

LES PORTRAITS.

Après l'hymen, une épouse encor neuve,
Vit sa voisine en grand habit de veuve.
D'abord l'instinct, puis le raisonnement
Lui fit trouver ce costume charmant.
Son vieux mari, plus que sexagénaire,
En petits soins s'épuisait pour lui plaire;
Plumes et fleurs, dentelle, diamant,
Robe du jour, et gaze du moment,
Étaient reçus d'un air froid, d'un œil triste.
Mieux eût aimé la plus simple batiste.
Plus de portraits que de jours en un an,
En capucin, en Vénus, en Diane :
S'il arrivait un peintre d'Ispahan,
D'abord madame était peinte en sultane.
Mais il a beau l'aimer éperdument,
Ses petits soins en sont toute la preuve.
Eh bien ! mon cœur, ce portrait-ci, comment
Le voulez-vous ? Hélas ! dit-elle, en veuve.

L'OCCASION.

L'OCCASION fuit sans tourner la tête;
A la saisir que votre main soit prête,
Jeune guerrier, vous aussi, jeune amant.
Si son toupet vous échappe un moment,
C'est pour toujours : sa tête est chauve par-derrière.
Et vous aussi qui courez la carrière
De la fortune ou de l'ambition,
Cherchez, pressez, forcez l'occasion.

En morale, c'est autre chose.
Hélas ! sous cet aspect, tout se métamorphose :
Là, c'est l'occasion qui tente, qui séduit.
Là, nous devons la fuir, comme ailleurs elle fuit.
A ses filets si votre cœur échappe,
Elle vous suit et vous poursuit,
Vous dresse un piége, et vous rattrape.

Je veux vous dire à ce sujet
Comment une beauté jeune, mais bien éprise,
Tout en pleurant de ce qu'elle avait fait,
Le lendemain encor y fut reprise.
Moitié faiblesse, et moitié procédé,
A son amant Colette avait cédé.
Le lendemain ce souvenir l'afflige.
Était-ce un rêve, un délire, un prodige ?
Qui me l'eût dit une minute avant !
Ah ! comme je saurai le fuir dorénavant !

Le même soir, son amant qui la guette,
La voit et lui fait signe ; et plus prompt que le vent,
Dans la grange voisine il monte.... Ici, Colette....
« Non, laisse-moi, tes soins sont superflus,
» Non, scélérat, non je ne le veux plus.—
» Ma chère enfant, ne sois pas si farouche,
» Tends-moi la main du moins, et que je touche
» Un de tes doigts. » Colette s'avança,
Sur la pointe du pied la belle se haussa.
La faveur est légère, et qu'aurait-elle à craindre ?
L'échelle était si haute! ils étendaient le bras,
Elle, de bas en haut, et lui, de haut en bas;
Mais leurs mains ne pouvaient s'atteindre;
Et dans ce jeu, malgré leur double effort,
Deux mortels échelons les séparaient encor.
Mais tout-à-coup le feu prend à l'amorce
Et vers la main que le fripon lui tend,
Elle s'élance, et s'écrie en montant:
« Malheureux! tu me prends de force. »

LE QUIPROQUO.

Deux quidams visitaient un jour
L'atelier d'un apothicaire.
L'un était bien sexagénaire;
Sous son froc, l'autre était l'amour:
Contre un vœu fait dans son jeune âge,
De celui-ci le cœur souffrait,

Et du droguiste il implorait
Le pouvoir de demeurer sage :
L'autre, aux ans devant ce qu'à l'art
Dut jadis le triste Abailard,
Demandait que certain breuvage
Lui fît retrouver quelquefois
Ce doux moyen, le seul, je crois,
D'avoir la paix dans son ménage.
Cependant, le docte a-poco
De chacun prépare la prise :
Mais soit malice, soit méprise,
Le commis fit un quiproquo.
Le preux, comptant sur sa vaillance,
Boit, et va chez lui tout d'un trait :
Plein du bonheur qu'il se promet,
Son cœur le savourait d'avance.
L'étonnement qu'il va causer
A son épouse jeune et belle,
Qui commence à le mépriser,
A presque tourné sa cervelle.
Tout fier, il s'empresse auprès d'elle ;
Mais dès qu'il veut à sa moitié
Parler ce vif et doux langage,
Qu'en dix-huit mois de mariage
Il a, tout au plus, bégayé ;
Dieux! qu'il se sent humilié !
Tout fléchit.... orgueil et.... courage.
Il se trouve, non sans regrets,
Moins époux qu'il ne fut jamais.
Ce n'est tout, le chaste breuvage,
De veine en veine circulant,
Le glace ; il est mourant, tremblant.

On court avertir le notaire,
Le médecin, le confesseur:
Ce dernier, pour notre bonheur,
On le demande au monastère,
Où, priant son ange gardien,
Le jeune profès n'entend rien
Aux feux dont l'ardeur le dévore.
« Quoi! disait-il, dans sa ferveur,
» Quand de ce feu trop séducteur
» Je croyais délivrer mon cœur,
» Ce feu d'enfer redouble encore! »
Craignant de succomber enfin
Au salutaire et prompt remède
Que nature a mis sous sa main,
Ou de sentir avec chagrin
Songe un peu vif prêter son aide
Aux ruses de l'esprit malin,
Il avait quitté sa cellule,
Et tristement dans le jardin,
Rêvait d'amour et de scrupule.
Au fort de la tentation,
Notre Adonis en capuchon,
Apprenant qu'un malade implore
L'appui du célèbre cordon,
Dans cet événement adore
D'un Dieu juste le doigt sacré,
Dont, sans doute, en frappant cet homme,
Le but est qu'un suppôt de Rome
Des réseaux d'enfer soit tiré.
Il court offrir son ministère,
Et dans ses chastes vœux espère
Détourner vers son créateur

« M. Dorat, lui dit-il, je sais que vous avez bien voulu vous souvenir
» de moi dans votre nouvelle épître. J'ai cru devoir reconnaître cette
» attention, et voici la réponse que je vous ai faite ; c'est une bagatelle
» qui a besoin de toute votre indulgence. »

Étourdi de ce coup imprévu, Dorat ne sut que balbutier beaucoup d'excuses; et il paraît que Rulhière, qu'on a représenté comme très-vindicatif, fut cependant touché de sa confusion, car il ne fit pas imprimer cette épigramme.

SUR LA TRAGÉDIE DE CORIOLAN,

PAR LAHARPE,

Représentée en 1784, au bénéfice des pauvres.

Pour les pauvres, la comédie
Donne une pauvre tragédie;
C'est bien le cas, en vérité,
De l'applaudir par charité (1).

(1) Quelques personnes prétendent que cette épigramme n'est pas de Rulhière.

SUR LE CORIOLAN DE LAHARPE.

Composée par Rulhière et Chamfort.

Voici le dernier des enfants
Des malheureux Coriolans,
Qu'un jour voit naître, et qu'un jour tue.
N'êtes-vous pas bien étonnés
Q'une maison se perpétue
Par des enfants toujours mort-nés (1)?

CONTRE LAHARPE.

Sur la montagne aux deux sommets,
Croyez-vous, mes amis, que Laharpe gravisse?
Lisez, depuis Warwick, tous les vers qu'il a faits,
Vous verrez qu'il y monte à grands pas d'écrevisse.

(1) Laharpe leur répondit:

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel-esprit,
Et ce pédant Rulhière à face rebondie?
Tous deux sont pleins de jalousie,
Mais l'un en meurt et l'autre en vit.

On prétend que, pour réplique, Rulhière fit cette énigme piquante:

J'ai sous un même nom trois attributs divers:
Je suis un instrument, un poëte, une rue *;
Rue étroite, je suis des pédants parcourue;
Instrument, par mes sons je charme l'univers;
Rimeur, je l'endors par mes vers.

Mais Laharpe fut vengé par M. Arnault, qui, pour le consoler,

* La rue de la Harpe.

SUR LE SUCCES DE RÉGULUS, TRAGÉDIE,

ET

DE LA FEINTE PAR AMOUR, COMÉDIE DE DORAT.

DORAT qui veut tout effleurer
A prétendu par un double délire
Nous forcer à pleurer et rire :
Il nous a fait rire et pleurer.

fit sur son nom cette charade, qui parut dans un des *Mercures* de la même année.

Mon premier en harmonie
Tient sa place avec honneur;
Mon second, par sa mélodie,
D'un roi, jadis, a calmé la fureur.
Douze fois couronné vainqueur,
Mon tout, célèbre sectateur
De l'humaine philosophie,
Pour l'indigent noblement sacrifie
Le prix que réserve son cœur,
Et que l'on doit à son génie.

J'ai pensé qu'il serait curieux de conserver une charade de l'auteur de plusieurs tragédies et d'un grand nombre de fables piquantes; cette charade ayant d'ailleurs le mérite d'être anecdotique.

SUR UNE ODE DE DORAT.

1774.

Du roi (1) qui nous promet un nouvel âge d'or
Que le flambeau de long-temps ne s'éteigne!
Puisse, mon cher Dorat, les jours du *nouveau règne* (2)
Plus heureux que tes vers être plus longs encor.

SUR LE MÊME SUJET.

Je les ai lus avec plaisir
Ces vers fruits de vos longues veilles,
Mais leur longue cadence est pénible à saisir,
Pour qui n'est pas doué d'assez longues oreilles.

SUR LAHARPE ET CHAMFORT.

Deux grands auteurs, tous les deux gens de bien,
Servaient jadis sous les aristocrates;
Mais ce métier n'étant plus bon à rien,
Ils se sont faits professeurs démocrates.
Qu'ils sont brillants parlant de droit public!
Qu'ils sont charmants enseignant leur district!
En prose, en vers, on les a vus de glace.

(1) Louis XVI.
(2) Titre de l'ode.

Ils sont de feu pour changer notre sort.
Je les admire ; un seul point m'embarrasse,
C'est de savoir lequel est le plus fort
Du fier Laharpe ou du brave Chamfort.

SUR LE MARQUIS DE PESAY.

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure,
Car, en dépit de la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

SUR DELILLE ET SUARD

ÉLUS ACADÉMICIENS EN 1774.

Delille avec Suard ! Pourquoi donc les élire ?
—Pourquoi ? l'un a traduit, et l'autre a fait traduire.

SUR L'ABRÉGÉ DE LA BRUYÈRE

PAR SUARD.

Le goût respecte l'œuvre où l'art
Surpasse encore la matière ;
Et pour abréger La Bruyère
Il fallait être au moins Suard.

SUR CHARLES VILLETTE.

VILLETTE a tout interverti,
Soit qu'il se batte ou qu'il caresse,
Il ne voit point son ennemi,
Et n'est point vu de sa maîtresse.

—

SUR LE MÊME,

Qui jouissait avec trop de vanité du bonheur de montrer Voltaire à tout Paris.

1778.

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

—

CONTRE CHAMPCENETZ.

ÊTRE haï, mais sans se faire craindre;
Être puni, mais sans se faire plaindre,
Est un fort sot calcul: Champcenetz s'est mépris.
En jeux de mots grossiers parodier Racine,
Faire un pamphlet fort plat d'une scène divine,
Débiter pour dix sous un insipide écrit,
C'est décrier la médisance,
C'est exercer sans art un métier sans profit;
Il a bien assez d'impudence,
Mais il n'a pas assez d'esprit.

Il prend, pour mieux s'en faire accroire,
Des lettres de cachet pour des titres de gloire ;
Il croit que d'être honni, c'est d'être renommé :
Mais si l'on ne sait plaire on a tort de médire ;
C'est peu d'être méchant, il faut savoir écrire,
Et c'est pour de bons vers qu'il faut être enfermé.

SUR M. DE CALONNE,

Composée à l'occasion de la chute du ciel de lit de ce ministre.

Calonne eut, dit-on, grand'peur,
Quand il se vit dessous la glace ;
Je le crois bien, car un voleur
Était devant lui face à face (1).

SUR UNE VIEILLE FEMME,

QUI VOULAIT AMOUR ET RESPECT.

A cinquante ans vous espérez
Respect profond, amour bien tendre.
De l'amour ! c'est beaucoup prétendre ;
Pour du respect, vous en aurez.

(1) Il y avait une glace dans le ciel du lit.

SUR MADAME DU DEFFANT,

QUI ÉTAIT AVEUGLE.

ELLE voyait dans son enfance,
Alors, c'était la médisance:
Elle a perdu son œil, et gardé son génie;
Maintenant, c'est la calomnie (1).

—

SUR MADAME DE STAEL-HOLSTEIN.

Armande a pour esprit l'horreur de la satire,
Armande a pour vertus le mépris des appas.
Elle craint le railleur que sans cesse elle inspire,
Elle évite l'amant qui ne la cherche pas.
Puisqu'elle n'a pas l'art de cacher son visage,
Et qu'elle a la fureur de montrer son esprit,
Il faut la défier de cesser d'être sage
Et d'entendre ce qu'elle dit (2).

(1) On lit dans les Œuvres du chevalier de Bonnard:

Elle y vit clair dans son enfance,
C'était alors la médisance.
Son mauvais œil lui fut crevé:
Tant mieux! Qu'en est-il arrivé?
Conservant son mauvais génie,
C'est à présent la calomnie.

(2) Quelques personnes attribuent cette épigramme à Champcenetz.

—

L'HOMME D'ESPRIT.

Un coquin, à qui l'on fit grace,
Était au carcan sur la place :
Il a de l'esprit, disait-on ;
Mais un quidam répondit : Non.
Regardez sa sottise insigne ;
S'il en avait, serait-il là ?
Comme il parlait, Vaneck passa :
Tenez, en le montrant d'un signe,
Un homme d'esprit, le voilà.

LE RAT DU PARLEMENT.

Tandis qu'au temple de Thémis
On opinait sans rien conclure,
Un chat vint sur les fleurs de lis
Etaler aussi sa fourrure.
Oh ! oh ! dit un des magistrats,
Ce chat prend-il la compagnie
Pour conseil tenu par les rats ?
Non, reprit son voisin tout bas,
C'est qu'il a flairé la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

CONTRE LAHARPE.

Je suis assez content, disait un petit-maître
En entrant au foyer ; sait-on quel est l'auteur?
Le froid Laharpe alors dit d'un ton de docteur :
A ses vers durs et secs peut-on le méconnaître ?

C'est Lemierre. — Passons, répond un amateur
Qui n'avait jamais vu l'un ni l'autre visage ;
Mais convenez aussi qu'au plan, à la chaleur,
Aux traits d'humanité répandus dans l'ouvrage,
On n'a pas reconnu Laharpe ni son cœur.

LE VIEUX MARI.

Après l'hymen, une femme encor neuve
Vit son amie en grand habit de veuve ;
Elle trouva ce costume charmant.
A son mari plus que sexagénaire
Elle disait : Si vous voulez me plaire,
Faites-moi peindre en cet habillement.

CONTRE GLUCK.

Est-ce Glouck, est-ce Piccini
Que doit couronner Polymnie ?
Ce Marmontel toujours honni,
Sans rien connaître en harmonie,
Dit qu'il en parle de génie,
Et tient déjà pour l'Ausonie.
Arnaud tient pour la Germanie ;
En défendant son ami Glouck,
Il prétend qu'aux jeux olympiques
Il l'eût emporté de cent piques ;
Et quand on disputait un bouc,
Qu'Alceste, Iphigénie, Orphée,
Auraient eu chacun un trophée.
Donc entre Glouck et Piccini
Tout le Parnasse est désuni :

L'un soutient ce que l'autre nie,
Et Clio veut battre Uranie.
Pour moi, qui crains toute manie,
Plus irrésolu que Babouc,
N'épousant Piccini ni Glouck,
Je n'y connais rien ; ergò, Glouck.

SUR MADAME DUVIVIER,

CI-DEVANT MADAME DENIS.

L'HOMMASSE et vieille Climène,
Plus informe qu'un paquet,
Prit époux tant soit peu laid,
Et passant la cinquantaine.
Un ouvrier en bonnet,
Qui jamais ne l'avait vue,
A qui mainte somme est due,
Entre comme ils sont au lit,
Et sous cornette de nuit
Ne voyant ombre de femme,
Le sire, incertain, lui dit :
Qui de vous deux est madame ?

A UN PRÉTENDANT A L'ACADÉMIE.

SI tu prétends avoir un jour ta niche
Dans ce beau temple où sont quarante élus,
Et d'un portrait guindé vers la corniche
Charmer les sots quand tu ne seras plus ;

Là n'est besoin d'un chef-d'œuvre bien ample ;
Mais de flatter le sacristain du temple ;
Puis ce monsieur t'ouvrira le guichet,
Puis de lauriers tu feras grande chère,
Puis immortel seras comme Porchaire,
Maury, Cotin, et Laharpe et Danchet.

—

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

Dis-moi, mon cher, ce que tu penses;
Les notables vont s'assembler,
Pour régler, dit-on, les finances. —
Sans doute. — Ah! tu me fais trembler. —
Pourquoi? — Lorsqu'un malade empire,
On réunit des médecins;
Ils viennent, le malade expire,
On paie encor les assassins.

On nous parle aussi de réforme ;
C'est bien fait, j'approuve cela.
—Eh! bon, ce n'est que pour la forme,
Jamais on n'y travaillera.
Ministres, commis, secrétaires,
Evêques, ducs, et cætera,
Entendent trop bien leurs affaires
Pour donner dans ce paquet-là.

—Avons-nous au moins l'espérance
De voir soulager les sujets?
—Eh! mon ami, toujours en France
On fut magnifique en projets.

Dans la solennelle assemblée
Maint orateur s'élevera ;
Mais avant deux mois, en fumée
Tout cela se dissipera.

L'AMATEUR D'ANTIQUITÉS.

Dans le palais auguste où le meilleur des rois
Assemble ses sujets pour balancer leurs droits,
En robe du vieux temps la femme d'un notable,
De vive repartie et d'humeur agréable,
D'un antique damas, qu'elle apporta de Tours,
Étalait dignement le superbe ramage,
Et de ses larges fleurs les ondoyants contours.
Un jeune courtisan, cette espèce est peu sage,
Voit la dame au damas, l'aborde lestement,
Et baise du vieux goût les pompeuses reliques. —
Eh ! mais, d'où vous vient donc ce vif empressement ?
—Madame, pardonnez ; moi, j'aime les antiques,
Et mon cœur enchanté ne voit rien au-dessus. —
Vous les aimez ? Eh bien ! il faut vous satisfaire,
Et vous n'avez, monsieur, qu'à baiser mon derrière ;
L'antiquité vous plaît, il a vingt ans de plus.

SUR LE DOCTEUR BARTHEZ.

Ce magistrat, docteur en médecine
Et chancelier de la gente assassine,
Dans je ne sais lequel de ses fatras
Prône beaucoup le moment du trépas.

Agoniser est un plaisir extrême,
Et rendre l'âme est la volupté même.
On reconnaît à l'œuvre l'ouvrier :
Un jour de deuil lui semble un jour de noce;
C'est bien avoir l'amour de son métier.
Vous êtes bien orfévre, monsieur Josse.

—

VERS qui accompagnaient un exemplaire du *Traité de la Civilité puérile et honnête*, que Rulhière faisait passer à une femme dont il avait à se plaindre.

CE livre vous peut être utile,
Et vous en avez grand besoin.
Peut-être il vous rendra civile;
Honnête, c'est un autre point.

FIN DES ÉPIGRAMMES.

POÉSIES DIVERSES.

A MADAME DE LUYNES,

Qui se plaignait beaucoup du mal que lui avait fait le trot excessivement dur de son cheval.

CONSOLEZ-VOUS, jeune et belle de Luynes,
C'est au talon qu'Achille fut blessé.
Vous avez sa valeur, son air, son origine;
Mais votre endroit faible est placé
D'une façon bien plus divine.

—

A CHAMFORT.

Pour lui annoncer l'intérêt que la reine prenait à sa tragédie de *Mustapha et Zéangir.*

Vos vers si doux et si bien faits
Ont peint de l'amitié les vertueux effets.
Une grâce touchante, une bonté suprême
A, pour vous annoncer votre nouveau succès,
Daigné choisir l'amitié même.

—

SUR LA MORT
DE M. LE COMTE DE GISORS.

1758.

Cultiver tous les arts, protéger le génie,
Joindre au goût le savoir, et les grâces aux mœurs;
Combattre pour son roi, mourir pour sa patrie,
Regretté des vaincus, admiré des vainqueurs;
Telle fut de Gisors et l'étude et la gloire.
Par leurs accens plaintifs les nymphes de la Loire
D'une épouse et d'un père expriment les douleurs;
Sur l'urne des héros, leurs mains jettent des fleurs;
Ma muse honore sa mémoire
Par ses vers moins que par ses pleurs.

VERS

FAITS APRÈS UNE REPRÉSENTATION DE L'ENFANT GATÉ, COMÉDIE DE MADAME DE GENLIS.

L'exemple d'un enfant, gâté par un flatteur,
Doit nous rendre odieux tout éloge imposteur,
Qui nous endort, qui nous égare.
Mais, en jetant ici mes yeux de tout côté,
J'oserai concevoir un exemple plus rare
D'un enfant autrement gâté;
Je vous dirai : Craignez, craignez la vérité;
Craignez, aimable Caroline (1),

(1) Mademoiselle de Matignon.

Les justes applaudissements
Qu'obtiennent vos charmes naissants,
Votre gaîté naïve et fine.
Quand la troupe des dieux enfants,
Au premier matin de vos ans,
Autour de vous joue et badine,
On entrevoit déjà dans vos jeux innocents
Les succès qu'elle vous destine.
Mais la louange vraie est d'autant plus voisine
Des écueils de la vanité :
Craignez, craignez la vérité.
Et vous aussi, jeune Blenville,
Qui semblez ignorer même votre beauté,
Quelque jour, cet *enfant gâté*,
Qu'on nomme Amour, viendra d'un air docile,
D'un ton soumis, d'un ton de vérité,
Vous révéler tout le pouvoir suprême
De vos regards : craignez cette vérité même.
Pour vous, brillante Matignon,
On vous adore, on vous encense.
La mode entre vos mains a remis sa puissance :
Sa couronne est sur votre front;
Vous régnez sur les goûts qui règnent sur la France.
Mais craignez cette vérité :
Un souverain prudent et sage
Affermit son autorité
Par l'art d'en restreindre l'usage.
Quant à vous, grands enfants gâtés
De tous les rangs, de tous les âges,
Jeunes et vieux qui m'écoutez,
Écoutez maintenant ces dures vérités,
Et gâtez-nous par vos suffrages.

AUX ACTEURS

D'UNE NOUVELLE REPRÉSENTATION DE LA MÊME PIÈCE.

A MADAME LA COMTESSE DE PRASLIN,

Jouant le rôle de la mère (*Mélanide*).

QUAND Apelles peignit la mère des amours,
Il choisit cent beautés au printemps de leur âge :
Si vous eussiez paru dans ce brillant concours,
C'eût été trop de vous pour un si bel ouvrage.
Frappé de tant d'attraits qu'animent vos talents,
Aurait-il achevé cet immortel ouvrage ?
Désespéré de rendre autant d'appas puissants :
O dieux ! aurait-il dit, peignez donc votre image !

A MADEMOISELLE DE LA VAUPALIÈRE, l'aînée,

Jouant le rôle de l'*enfant gâté* (*Lucie*).

VOUS rassemblez mille agréments,
Esprit, douceur, délicatesse;
Vous touchez le cœur et les sens
Par votre voix enchanteresse.
Aux attraits les plus séduisants,
Vous joignez de jolis talents;
Vous êtes des vertus l'image la plus pure,
Et bien l'*enfant gâté* de la belle nature.

A MADEMOISELLE

DE LA VAUPALIÈRE, cadette,

Jouant le rôle de gouvernante (*Dorine*).

GOUVERNEZ des enfants, adorable déesse,
On verra refleurir les vertus, la pudeur;
La bouche ne sera que l'organe du cœur;
C'est à la vertu seule à guider la jeunesse.

A MADEMOISELLE DE FITZ-JAMES.

Jouant le rôle de soubrette (*Toinette*).

VOUS essayez en vain de cacher Henriette
Sous le nom emprunté d'une jeune soubrette :
Tout vous trahit, Toinette, et décèle à mes yeux
Le beau sang de Berwick et des rois vos aïeux.

A M. HOUDON,

SUR SA STATUE DE DIANE.

OUI, c'est Diane, et mon œil enchanté
Désire dans sa course atteindre la déesse,
Et mes regards devancent sa vitesse.
Aucun habillement ne voile sa beauté;
Mais son effroi lui rend sa chasteté.

On aurait dans Ephèse adoré ton ouvrage,
Rival de Phidias, ingénieux Houdon,
A moins que les dévots, en voyant ton image,
N'eussent craint le sort d'Actéon.

SUR LE VIEILLARD

Agé de cent vingt ans, présenté au roi et à l'assemblée nationale.
(Il était né à Sarke, au Mont-Jura, le 10 novembre 1669.)

1789.

A l'œil des curieux ma vieillesse se livre,
Elle présente à l'homme un agréable espoir.
Je ne me fais pas voir pour vivre,
Mais je vis pour me faire voir.

INSCRIPTION

Pour le méridien de l'Ermitage, placé près de la fontaine d'Amour, et d'où l'on voit l'église Saint-Denis.

Vois la course du temps qui fuit et qui t'entraîne :
L'eau coule de cette fontaine
Avec moins de rapidité :
Lève les yeux, vois au loin dans la plaine

Ce temple antique et des rois redouté,
Attestant la fragilité
De toute la grandeur humaine.
De ton néant ici tout semble t'avertir;
De ton bonheur, hélas! hâte-toi de jouir.
Embellissez mon ermitage,
Tendre amitié, muses, amours;
Bordez de fleurs l'humble rivage
Où doivent s'écouler mes jours;
Et jusqu'à mon heure suprême,
De tout ce que j'ai vu fuir,
Laissez dans mon esprit un heureux souvenir,
Ah! laissez-m'en le regret même.

AUTRE

POUR LA FONTAINE D'AMOUR DE L'ERMITAGE.

ÉGLÉ parut sur cette rive:
Une image de la beauté
Se réfléchit dans cette eau fugitive.
L'image a fui, l'amour seul est resté (1).

(1) VARIANTE.

D'Egmont parut; sur cette rive
Une image de sa beauté
Se réfléchit dans cette eau fugitive.
L'image a fui, l'amour seul est resté.

